

B
9443

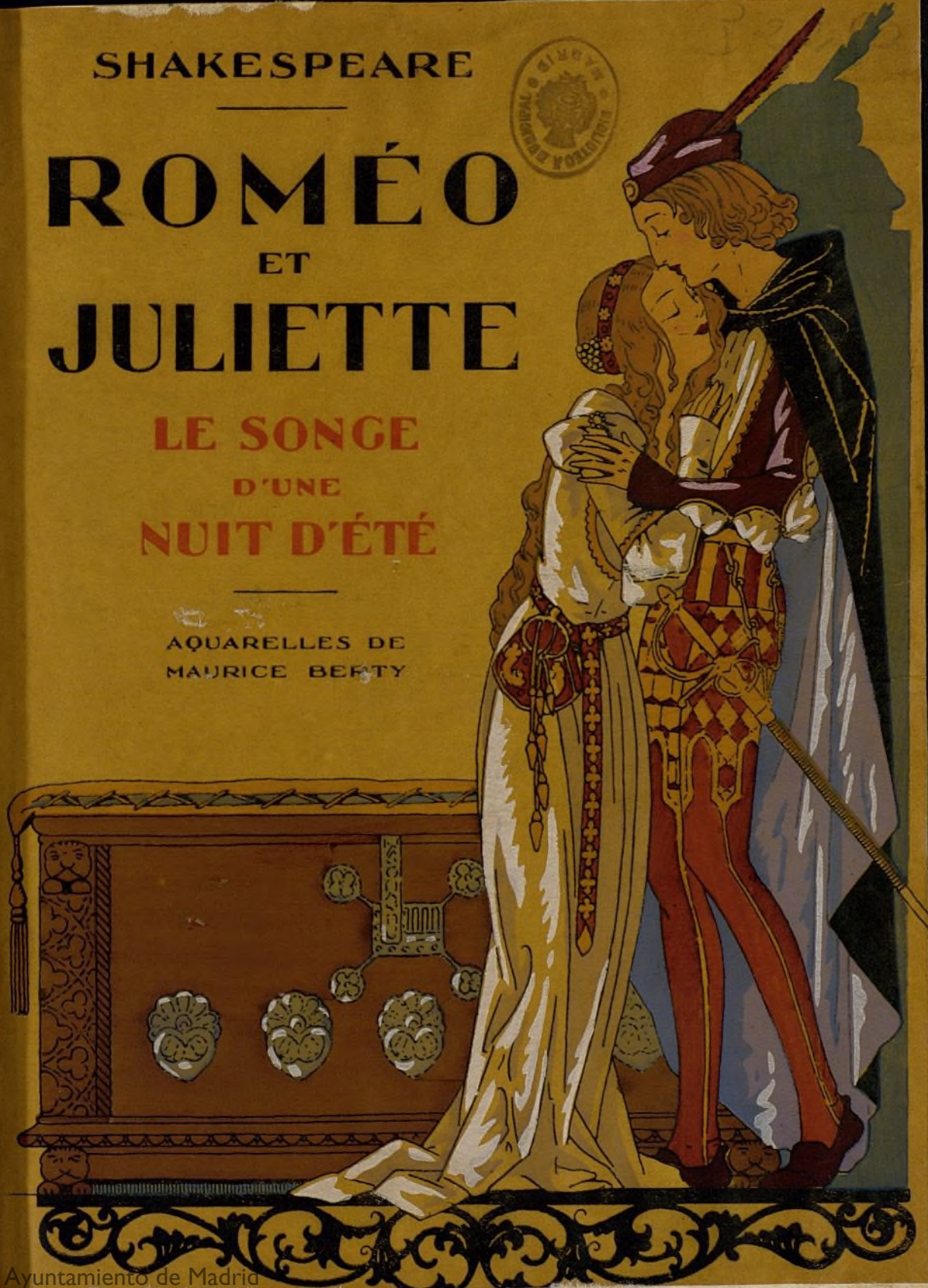


SHAKESPEARE

ROMÉO ET JULIETTE

LE SONGE
D'UNE
NUIT D'ÉTÉ

AQUARELLES DE
MAURICE BERTY



ROMÉO ET JULIETTE

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

COLLECTION "LOTUS"

LE LIVRE DE LUXE A LA PORTÉE DE TOUS

Dans la même collection :

Candide, par VOLTAIRE.

Aquarelles de Robert POLACK.

Carmen-Colomba, par Prosper MÉRIMÉE.

Aquarelles de Maggy MONIER.

Daphnis et Chloé, par LONGUS.

Aquarelles de Germaine-Paule JOURMARD.

Les Fleurs du Mal, par Charles BAUDELAIRE.

Aquarelles de Maggy MONIER.

Graziella, par A. DE LAMARTINE.

Aquarelles de Maurice BERTY.

Les Liaisons Dangereuses, par Ch. DE LACLOS.

Aquarelles de Maurice BERTY.

Manon Lescaut, par l'Abbé PRÉVOST.

Aquarelles de Maurice BERTY.

Paul et Virginie, par BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Aquarelles de Germaine-Paule JOURMARD.

Les plus beaux vers d'Alfred DE MUSSET.

Aquarelles de Robert POLACK.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE ARRAULT ET C^{ie},
A TOURS, POUR LES ÉDITIONS NILSSON

13165

SHAKESPEARE



ROMÉO ET JULIETTE

Drame en cinq actes

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

Comédie-féerie en cinq actes



ÉDITIONS NILSSON

144, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

ROMEO ET JULIETTE

LE BOYCE D'UNE NUIT ÉTOILÉE

ROMÉO ET JULIETTE

PERSONNAGES

ESCALUS, prince de Vérone.	PIERRE.
PARIS, jeune noble, parent du prince.	UN VIEILLARD, cousin de Capulet.
MONTAIGU } chefs de deux fa-	UN DROGUISTE.
CAPULET } milles ennemies.	TROIS MUSICIENS.
ROMÉO, fils de Montaigu.	LE CHŒUR.
MERCUTIO, parent du prince et ami de Roméo.	UN PAGE.
BENVOLIO, neveu de Montaigu et ami de Roméo.	LE PAGE DE PARIS.
TYBALT, neveu de donna Capulet.	DONNA MONTAIGU, épouse de Montaigu.
FRÈRE LAURENT } moines	DONNA CAPULET, épouse de Capulet.
FRÈRE JEAN } franciscains	JULIETTE, fille de Capulet.
BALTHASAR, domestique de Roméo.	LA NOURRICE DE JULIETTE.
SAMSON } domestiques de	Bourgeois de Vérone, plusieurs
GREGORIO } Capulet.	Hommes et Femmes alliés aux
ABRAHAM, domestique de Montaigu.	deux maisons rivales ; Masques,
	Gardes, Domestiques, etc.

La scène est à Vérone dans la plus grande partie de la pièce ; au commencement du cinquième acte, elle est à Mantoue.

PROLOGUE

PRONONCÉ PAR LE CHŒUR

Dans Vérone, antique cité,
 Où nous avons mis notre scène,
 De deux maisons la vieille haine
 Arme des citoyens le bras ensanglanté.
 A ces deux familles rivales
 Un couple amoureux doit le jour ;
 Le sort, traversant leur amour,
 Leur impose à tous les deux des épreuves fatales
 Ils meurent, et sur leur tombeau
 Vient de ces longs discords s'éteindre le flambeau.
 Cet amour que la mort termine,
 Et ces luttes sans fin d'une haine intestine,
 Que leur trépas a pu seul apaiser,
 Voilà ce qu'à vos yeux nous allons exposer.
 Avec attention si vous daignez entendre
 L'œuvre que vous allez juger,
 Ce que vous pourrez y reprendre,
 Nous verrons à le corriger.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Une place publique.

*Arrivent SAMSON et GRÉGORIO, armés d'épées
et de boucliers.*

SAMSON

Grégorio, nous ne sommes pas hommes à porter patiemment le fardeau des injures.

GRÉGORIO

Non, car alors nous serions des portefaix.

SAMSON

Je veux dire qu'une fois en colère, nous sommes gens à tirer notre lame.

GRÉGORIO

Oh! je sais que tu es homme à tirer ton épingle du jeu.

SAMSON

Je suis prompt de la main quand on m'échauffe.

GRÉGORIO

Oui, mais tu es lent à t'échauffer.

SAMSON

La vue d'un chien de la maison des Montaigus me met aux champs.

GRÉGORIO

C'est-à-dire te fait décamper. L'homme brave attend de pied ferme; mais toi, tu prends le large.

SAMSON

La vue d'un chien de cette maison-là suffit pour que je me mette sur le qui-vive. Je prendrai toujours le haut du pavé sur les Montaigus, hommes ou femmes.

GRÉGORIO

Cela prouve que tu n'es qu'un coquin sans vigueur; les faibles cherchent toujours à s'appuyer au mur.

SAMSON

C'est vrai, et comme les femmes sont les plus faibles, c'est pour cela qu'on les met au pied du mur. — Tant qu'il m'arrivera de me trouver face à face des Montaigus, j'obligerai les hommes à prendre le bas du pavé, et mettrai les femmes au pied du mur.

GRÉGORIO

La véritable querelle est entre nos maîtres, et non entre nous qui les servons.

SAMSON

N'importe, je veux me conduire en tyran! après m'être battu en enragé contre les hommes, je serai cruel avec les femmes; je ferai main basse sur elles.

GRÉGORIO

Eh quoi! sur leur vie?

SAMSON

Ou sur leur vertu. Prends-le dans le sens qu'il te plaira.

GRÉGORIO

Cela tombe sous le sens.

SAMSON

Tant qu'il me restera un souffle, je leur ferai sentir ce que je vaux : et on sait que je suis fait de chair et d'os.

GRÉGORIO

Il est fort heureux que tu ne sois pas poisson, tu aurais été un bien pauvre merlan. Dégaine; voici venir deux Montaigus.

Arrivent ABRAHAM et BALTHASAR.

SAMSON

Ma lame est tirée : entame une querelle; je te soutiendrai.

GRÉGORIO

En tournant le dos, n'est-ce pas?

SAMSON

Ne crains rien.

GRÉGORIO

Oh! je ne te crains pas.

SAMSON

Mettons la loi de notre côté, et laissons-les commencer.

GRÉGORIO

Je les regarderai de travers en passant devant eux; qu'ils le prennent comme ils le voudront.

SAMSON

Comme ils l'oseront. Je mordrai mon pouce pour les narguer; ce sont des lâches s'ils le souffrent.

ABRAHAM

Est-ce pour nous narguer que vous mordez votre pouce, Monsieur?

SAMSON

Je mords mon pouce, Monsieur.

ABRAHAM

Mordez-vous votre pouce pour nous narguer, Monsieur?

SAMSON, à Grégorio.

Aurons-nous la loi pour nous si je dis oui? (*A Abraham.*) Non, Monsieur, je ne mords pas mon pouce pour vous narguer, Monsieur; mais je mords mon pouce.

GRÉGORIO, à Abraham.

Cherchez-vous querelle, Monsieur?

ABRAHAM

Querelle, Monsieur? Non, Monsieur.

SAMSON

C'est que, voyez-vous, dans ce cas, je serais votre homme; je sers un maître qui vaut le vôtre.

ABRAHAM

Il ne vaut pas mieux.

SAMSON

Soit, Monsieur.

On aperçoit à quelque distance BENVOLIO qui s'approche.

GRÉGORIO

Dis donc mieux. Voici un parent de notre maître qui vient de ce côté.

SAMSON

Il vaut mieux que le vôtre.

ABRAHAM

Tu mens.

SAMSON

Dégainez, si vous êtes des hommes. — Grégorio, montre-nous ta grande estocade.

Les quatre domestiques se battent.

BENVOLIO, *se jetant au milieu d'eux, l'épée à la main.*

Séparez-vous, marauds; vite, qu'on rengaine; vous ne savez pas ce que vous faites.

Il fait tomber à terre leurs épées.

Arrive TYBALT.

TYBALT, *à Benvolio.*

Quoi! l'épée à la main au milieu de ces manants sans cœur? Tourne la tête, Benvolio, et regarde la mort en face.

BENVOLIO

Je cherche à rétablir ici la paix. Remettez votre épée dans le fourreau, ou employez-la à m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT

Quoi! tu as l'épée à la main et tu parles de paix? C'est un mot que je déteste à l'égal de l'enfer, de tous les Montaigus et de toi : à toi, lâche!

Ils se battent : un certain nombre de partisans des deux maisons arrivent successivement et prennent part au combat ; puis accourent des bourgeois armés de bâtons.

UN CITOYEN

Vos bâtons, vos hallebardes, vos pertuisanes! frappons, assommons-les! tombons sur les Capulets! tombons sur les Montaigus!

*Arrivent CAPULET en robe de chambre,
et DONNA CAPULET.*

CAPULET

Quel est ce bruit? — Qu'on me donne ma longue épée.

DONNA CAPULET

Une béquille, plutôt! Que voulez-vous faire d'une épée?

CAPULET

Mon épée, vous dis-je! — J'aperçois le vieux Montaigu : il brandit son épée pour me braver.

Arrivent MONTAIGU et DONNA MONTAIGU.

MONTAIGU

Te voilà, Capulet! te voilà, scélérat! — Ne me retenez pas, lâchez-moi.

DONNA MONTAIGU

Vous ne ferez point un pas vers votre ennemi.

Arrive LE PRINCE *avec sa suite.*

LE PRINCE

Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces glaives teints du sang fraternel, est-ce que vous ne m'entendez pas? Êtes-vous des hommes ou des bêtes féroces, vous qui étanchez la fatale rage dont vous êtes dévorés dans les flots pourprés échappés de vos veines? Jetez à terre vos armes criminelles, et écoutez l'arrêt que prononce votre prince irrité. — C'est par toi, vieux Capulet, ainsi que par toi, Montaigu, que ces querelles intestines, nées d'une parole en l'air, ont trois fois troublé le repos de nos rues; trois fois il a fallu que les antiques bourgeois de Vérone dépouillassent les graves vêtements appropriés à leur âge, que leurs vieilles mains s'armassent de vieilles pertuisanes rouillées par la paix, pour s'interposer entre vos haines invétérées. Si jamais il vous arrive encore de jeter le trouble dans nos rues, vous payerez de votre vie les atteintes portées à la paix publique. Pour cette fois, que tous se retirent ! Vous, Capulet, suivez-moi. Vous, Montaigu, venez me trouver cette après-midi, à la maison de ville, où siège notre tribunal : vous y apprendrez nos volontés ultérieures au sujet de ce qui vient d'avoir lieu. Encore une fois, sous peine de mort, que chacun se retire.

Le Prince s'éloigne avec sa suite, suivi de Capulet, de Donna Capulet, de Tybalt, des Bourgeois et des Domestiques.

MONTAIGU

Qui a donc ravivé cette vieille querelle? Parlez, mon neveu; étiez-vous là quand l'affaire a commencé?

BENVOLIO

En arrivant ici, j'ai trouvé les domestiques de votre adversaire et les vôtres qui se battaient avec acharnement :

j'ai mis l'épée à la main pour les séparer; au même instant est survenu le farouche Tybalt, la menace à la bouche, brandissant son épée, la faisant tourner autour de sa tête, et de sa lame impuissante frappant l'air, qui ne lui répondait que par un sifflement de mépris. Pendant que nous échangeons des coups d'estoc et de taille, de nouveaux combattants sont venus renforcer l'un et l'autre parti, jusqu'à l'arrivée du prince, qui les a séparés.

DONNA MONTAIGU

Où est Roméo? l'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien aise qu'il ne se soit pas trouvé à cette échauffourée.

BENVOLIO

Ce matin, Madame, une heure avant que le soleil se montrât aux fenêtres d'or de l'orient, me sentant l'esprit agité, je suis sorti pour faire un tour de promenade; arrivé au bois de sycomores situé à l'ouest de la ville, j'y ai vu votre fils matinal, qui s'y promenait déjà; je suis allé droit à lui; mais soupçonnant mon intention, il s'est enfoncé dans l'épaisseur du bois; moi, dont la pensée n'est jamais plus occupée que lorsque je suis seul, jugeant de ses goûts par les miens, je l'ai laissé à son caprice, en continuant de me livrer au mien, et j'ai mis autant d'empressement que lui à éviter qui m'évitait.

MONTAIGU

Combien de fois l'aube naissante l'a vu, dans ce même lieu, augmenter par ses larmes la fraîche rosée du matin, et par ses profonds soupirs ajouter aux nuages des nuages nouveaux! Mais à peine le soleil, père de la vie, a-t-il, aux confins de l'orient, commencé à tirer les sombres rideaux du lit de l'Aurore, mon fils fuit la lumière, rentre, s'isole dans sa chambre, ferme ses fenêtres, exile la douce clarté

du jour et se crée une nuit artificielle. Ah! cette humeur aura de tristes et funestes résultats, si de salutaires conseils n'en écartent la cause.

BENVOLIO

Cette cause, la connaissez-vous, mon oncle?

MONTAIGU

Je l'ignore, et n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO

Avez-vous cherché à obtenir cette confiance?

MONTAIGU

Je l'ai tenté en vain; nombre de mes amis y ont échoué; il n'a de confident de ses pensées que lui-même, conseiller dangereux peut-être, mais muet, impénétrable et se dérochant à tous les regards, comme le jeune bouton qu'un ver jaloux dévore avant qu'il ait déployé ses feuilles dans les airs, avant que sa beauté se soit épanouie aux baisers du soleil. Si nous pouvions découvrir la source de ses chagrins, ils seraient aussitôt guéris que connus.

ROMÉO paraît dans l'éloignement.

BENVOLIO

Le voici qui vient; veuillez me laisser seul avec lui; ou je connaîtrai ses peines, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAIGU

Restez donc, et puissiez-vous obtenir une confession complète! — Venez, Madame, partons.

Il s'éloigne avec donna Montaigu.

BENVOLIO

Bonjour, mon cousin.

ROMÉO

Est-il donc encore si matin?

BENVOLIO

Neuf heures seulement viennent de sonner.

ROMÉO

Hélas! que les heures de tristesse semblent longues! — N'est-ce pas mon père qui vient de s'éloigner si brusquement?

BENVOLIO

C'est lui-même. — Quelle tristesse allonge les heures de Roméo?

ROMÉO

Il me manque ce quelque chose dont la possession les rend courtes.

BENVOLIO

Es-tu amoureux?

ROMÉO

Je suis hors...

BENVOLIO

Des atteintes de l'amour?

ROMÉO

Des bonnes grâces de ce que j'aime.

BENVOLIO

Hélas! cet amour dont l'aspect est si gracieux, pour quoi faut-il qu'on le trouve, à l'épreuve, si tyrannique et si cruel!

ROMÉO

Hélas! cet amour dont les yeux sont couverts d'un bandeau, comment se fait-il que ses traits portent? Où dînerons-nous? O mon Dieu! que s'est-il donc passé ici? Ne me le dis pas; je sais tout. Il y a ici largement place pour la haine, mais plus encore pour l'amour. — Eh bien donc, ô amour hostile! ô haine aimante! ô tout créé de rien! ô grave frivolité! vanité sérieuse! chaos informe d'illusions charmantes! plume de plomb, fumée brillante, feu glacial, santé malade! sommeil éveillé, qui n'est pas ce qu'il est! — Voilà l'amour que je sens, moi qui dans tout ceci cherche en vain de l'amour. Tu ris?

BENVOLIO

Dis plutôt que je pleure.

ROMÉO

Bonne âme! et de quoi?

BENVOLIO

De voir ta bonne âme si oppressée.

ROMÉO

C'est la faute de l'amitié. — Ma propre douleur est pesamment concentrée dans mon sein; elle s'étend sous la pression de la tienne; l'amitié que tu me témoignes ajoute ta tristesse à la mienne, qui n'est déjà que trop grande. L'amour est une fumée qu'exhalent les soupirs : heureux, c'est une flamme qui flamboie aux yeux des amants; malheureux, c'est un océan qu'alimentent leurs larmes : qu'est-ce encore? une folie on ne peut plus raisonnable, une intolérable amertume et une ineffable douceur. Adieu, mon cousin.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

BENVOLIO

Un moment; je veux t'accompagner : c'est me faire injure que de me quitter ainsi.

ROMÉO

Bah ! je me cherche et ne me trouve plus; je ne suis pas ici; ce n'est pas Roméo que tu vois; il est ailleurs.

BENVOLIO

Dis-moi sérieusement qui tu aimes.

ROMÉO

Sérieusement? Veux-tu que je pleure?

BENVOLIO

Non, non, mais parle-moi sérieusement.

ROMÉO

Dis donc à un malade de faire sérieusement son testament : — ah! mot mal à propos jeté à qui est si malade! — Sérieusement, mon cousin, j'aime une femme.

BENVOLIO

Je m'en suis douté quand j'ai su que tu aimais.

ROMÉO

Je vois que tu es sorcier. — J'ajoute qu'elle est belle.

BENVOLIO

Quand le prix est beau, raison de plus pour frapper au but.

ROMÉO

Tu frappes à côté; les flèches de Cupidon ne sauraient l'atteindre : elle a le jugement de Diane; défendue par l'im-

pénétrable armure de sa chasteté, elle est invulnérable aux traits impuissants de l'amour. Les doux propos ne sauraient la battre en brèche; elle évite l'assaut des regards amoureux; l'or, qui séduit jusqu'aux saints, ne peut rien sur elle: oh! elle est riche en beauté. Quel dommage qu'il faille que sa beauté meure avec elle!

BENVOLIO

A-t-elle donc juré de rester vierge?

ROMÉO

Elle l'a juré; et quelle perte va causer son avare vertu! car sa rigueur, en laissant sa beauté s'éteindre, nous prive des rejetons qu'elle aurait produits. Elle est trop belle, trop sage; sa vertu, qui lui mérite le ciel, fait mon désespoir. Elle a juré de n'aimer jamais, serment fatal qui me fait mourir vivant, moi qui vis pour le redire.

BENVOLIO

Suis mes conseils; ne pense plus à elle.

ROMÉO

Apprends-moi donc à ne plus penser.

BENVOLIO

Rends à tes yeux leur liberté; examine d'autres beautés.

ROMÉO

C'est le seul moyen assuré de rappeler plus vivement encore ses charmes à mon esprit. Ces masques fortunés qui baisent le front de nos belles, leur velours noir nous rappelle la peau blanche qu'ils recouvrent. L'homme privé de la vue ne peut oublier le précieux trésor qu'il a perdu. Qu'on me montre une femme aux attraits incomparables, que

sera pour moi sa beauté, sinon un livre où je lirai le nom d'une beauté plus ravissante encore? Adieu; tu ne saurais m'apprendre le secret d'oublier.

BENVOLIO

J'achèterai ce secret-là, ou je mourrai insolvable.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

Une rue.

Arrivent CAPULET, PARIS *et* UN DOMESTIQUE

CAPULET

Montaigu a dû fournir caution tout aussi bien que moi, et pour la même somme : il semble que pour des barbes grises comme nous, ce ne devrait pas être chose si difficile que de rester paisibles.

PARIS

Vous êtes tous deux des hommes honorables, et c'est pitié que vous ayez été si longtemps ennemis. Mais maintenant, seigneur, quelle est votre réponse à ma demande?

CAPULET

Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : ma fille n'a point encore paru dans le monde; quatorze années n'ont point passé sur sa tête; laissons encore deux étés brillants éclore et se flétrir avant de la juger mûre pour l'hyménée.

PARIS

De plus jeunes qu'elles sont déjà d'heureuses mères.

CAPULET

Ce sont des fleurs précoces qui ne tarderont pas à se flétrir. La terre a englouti toutes mes espérances; Juliette me reste; elle est mon dernier espoir, l'unique héritière de mes biens. Mais présentez-lui vos hommages, mon cher Pâris; obtenez son cœur; mon consentement est subordonné au sien; que son choix se fixe sur vous, et ma voix vous est acquise. Ce soir je donne une fête consacrée par un antique usage; j'y ai invité un grand nombre de mes amis; veuillez en être; vous serez le bienvenu. Ce soir, dans ma modeste demeure, attendez-vous à voir briller plus d'une terrestre étoile capable d'éclipser les astres du firmament. Ce délicieux bonheur qu'on savoure à vingt ans, quand avril, revêtu de ses habits de fête, arrive sur les pas tardifs de l'hiver indolent, vous l'éprouverez chez moi, au milieu de tous ces frais boutons. Écoutez-les toutes, voyez-les toutes, et donnez la préférence à la plus accomplie. Parmi elles vous verrez ma fille; si elle ne compte pas par le mérite, du moins elle fera nombre. Allons, venez avec moi. (*Au Domestique.*) Toi, tu vas parcourir Vérone; tu iras trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste (*il lui remet un papier*), et tu leur diras qu'un bon accueil les attend chez moi.

Capulet et Pâris s'éloignent.

LE DOMESTIQUE, *seul.*

Trouver les personnes dont les noms sont écrits sur cette liste? Il est écrit — que le cordonnier doit s'occuper de son aune, le tailleur de sa forme, le pêcheur de son pinceau et le peintre de ses filets; j'ai l'ordre d'aller trouver les personnes dont les noms sont écrits sur ce papier; mais comment faire pour déchiffrer ces noms-là? il faut que je m'adresse aux savants. Parbleu! voilà qui est à propos.

Arrivent BENVOLIO et ROMÉO

BENVOLIO

Allons donc, mon cher, une brûlure en guérit une autre, une souffrance allège une autre souffrance; si la tête te tourne, tourne dans le sens opposé, et tu seras rétabli. Il n'y a pas de douleur désespérée que ne guérisse une autre douleur : que tes yeux puisent ailleurs un nouveau poison, et la douleur cuisante de l'ancien cessera.

ROMÉO

La feuille de plantain est excellente pour ce mal-là.

BENVOLIO

Pour quel mal?

ROMÉO

Pour une jambe cassée.

BENVOLIO

Ah çà, Roméo, es-tu fou?

ROMÉO

Pas précisément; et pourtant je suis ici comme un fou furieux, emprisonné, mis à la diète, fouetté, torturé et...
(*Au Domestique.*) — Bonjour, mon ami.

LE DOMESTIQUE

Dieu vous garde, Messieurs. — Dites-moi, je vous prie, savez-vous lire?

ROMÉO

Oui, ma destinée dans mon malheur.

LE DOMESTIQUE

Probablement vous l'avez appris sans livre; mais, dites-moi, pouvez-vous lire dans la première écriture venue?

ROMÉO

Oui, pourvu que j'en connaisse les lettres et la langue.

LE DOMESTIQUE

C'est répondre avec franchise. Dieu vous conserve en joie.
Il fait quelques pas pour s'éloigner.

ROMÉO

Donne, je sais lire. (*Il prend le papier et lit.*) « Le signor Martino, sa femme et ses filles; le comte Anselme et ses charmantes sœurs; la veuve du signor Vitruvio; le signor Placentio et ses aimables nièces; Mercutio et son père Valentin; mon cousin Capulet, sa femme et ses filles; ma charmante nièce Rosaline; Livia; le signor Valentio et son cousin Tybalt; Lucio et la sémillante Hélène. » (*Rendant le papier.*) Voilà une brillante assemblée; où tout ce monde doit-il se rendre?

LE DOMESTIQUE

Dans la salle d'en haut.

ROMÉO

Où cela?

LE DOMESTIQUE

Chez nous. On soupera.

ROMÉO

Mais chez qui?

LE DOMESTIQUE

Chez mon maître.

ROMÉO

J'aurais dû commencer par cette question.

LE DOMESTIQUE

Je vais vous dire tout sans que vous le demandiez : mon maître est le noble et riche Capulet ; si vous n'êtes pas un Montaigu, venez chez nous sabler une coupe de vin. Dieu vous garde en joie.

Il s'éloigne.

BENVOLIO

A cette antique fête des Capulets doit se trouver Rosaline ta bien-aimée, ainsi que toutes les beautés de Vérone les plus admirées ; vas-y, que ton œil impartial la compare à certaines femmes que je te montrerai, et tu seras contraint d'avouer que ton cygne n'est qu'un corbeau.

ROMÉO

Avant qu'infidèles à l'objet de leur culte, mes yeux proclament un tel mensonge, que mes pleurs soient changés en feux dévorants, et qu'eux-mêmes, ces transparents hérétiques, après avoir survécu aux flots de larmes qui les ont si souvent inondés, soient brûlés vifs comme imposteurs. — Une femme plus belle que ma bien-aimée ! Depuis la naissance du monde, le soleil, qui voit tout, n'a point vu son égale.

BENVOLIO

Bah ! tu l'as trouvée belle parce que tes yeux n'avaient là personne à lui comparer : elle occupait à elle seule les deux plateaux de la balance ; mais je te réponds que lorsque tu auras pesé ses attraits en concurrence avec ceux de telle autre beauté que je te ferai voir parmi celles qui doivent briller à cette fête, cet objet accompli ne soutiendra pas la comparaison.

ROMÉO

J'irai, non pour voir ce que tu m'annonces, mais pour
jouir du triomphe de celle que j'adore.

Il s'éloigne.

SCÈNE III

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent DONNA CAPULET et LA NOURRICE.

DONNA CAPULET

Nourrice, où est ma fille? appelle-la.

LA NOURRICE

Par ma vertu de treize ans, je lui ai dit de venir. (*Elle appelle.*) Juliette! mon agneau, mon oiseau du bon Dieu!
— Dieu me pardonne! — où est-elle cette petite fille? —
Juliette!

Entre JULIETTE.

JULIETTE

Qu'y a-t-il? qui m'appelle?

LA NOURRICE

Votre mère.

JULIETTE

Madame, me voici. Que désirez-vous de moi?

DONNA CAPULET

Voici ce dont il s'agit. — Nourrice, laisse-nous seules
un instant; nous avons à causer ensemble. — Nourrice,

reviens; je me ravise; tu peux nous entendre; tu sais que ma fille est déjà d'un joli âge.

LA NOURRICE

Je puis dire son âge à une heure près.

DONNA CAPULET

Elle n'a pas encore quatorze ans.

LA NOURRICE

Je parierais quatorze de mes dents, — et malheureusement je n'en ai plus que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans. Combien y a-t-il encore d'ici à la Saint-Pierre?

DONNA CAPULET

Une quinzaine de jours.

LA NOURRICE

Eh bien! vienne la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle — Dieu fasse paix à toutes les âmes chrétiennes! — étaient du même âge. — Ma Suzanne, le bon Dieu me l'a reprise; c'était trop de bonheur pour moi. — Donc, comme je le disais, dans la soirée de la Saint-Pierre, elle aura quatorze ans; vous pouvez m'en croire, et je me le rappelle fort bien. Il y a maintenant onze ans depuis le tremblement de terre; c'est ce jour-là même, — je ne l'oublierai de ma vie, — qu'elle fut sevrée. J'avais frotté d'absinthe le bout de mes seins, et j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue. — J'espère que j'ai une bonne mémoire! — Donc, comme je vous le disais, à peine l'enfant eut-elle goûté l'absinthe, à peine en eut-elle senti l'amertume, il fallait voir la grimace que fit la petite folle, et comme sa bouche quitta vite la mamelle. Dans ce moment, voilà le

colombier qui tremble; oh! on n'eut pas besoin, je vous assure, de me dire de décamper. Il y a de cela onze ans; elle se tenait déjà debout; que dis-je? elle trottait toute seule; à telles enseignes que la veille même elle avait fait une chute et s'était blessée au front. Ce fut alors que feu mon homme, — Dieu veuille avoir son âme! — mon homme donc qui aimait à rire, — prit l'enfant dans ses bras : *Ah! ah!* lui dit-il, *c'est donc comme cela que tu tombes sur le front? quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas sur le dos, n'est-ce pas, Juliette?* Et, par Notre-Dame, la petite drôlesse cessa de pleurer et répondit : *Oui!* Et dire que maintenant la plaisanterie est sur le point de se réaliser! Oui, quand je vivrais mille ans, je ne l'oublierais pas. *N'est-ce pas, Juliette?* lui dit-il; sur quoi la petite follette arrête ses pleurs et répond : *Oui!*

DONNA CAPULET

Assez sur ce chapitre; retiens ta langue, je te prie.

LA NOURRICE

Oui, Madame; mais j'en ris encore, quoi! dire qu'elle cessa de pleurer et se mit à répondre : *Oui!* Et pourtant, je vous le jure, elle avait au front une bosse grosse comme un œuf de pigeon, une blessure horrible, quoi! aussi pleurait-elle à chaudes larmes. *Ah! ah!* lui dit mon homme, *tu tombes sur le front? quand tu seras plus grande, tu tomberas sur le dos; n'est-ce pas, Juliette?* Et voilà Juliette qui cesse de pleurer et répond : *Oui!*

JULIETTE

Et toi, cesse ton babil, nourrice; tu m'obligeras.

LA NOURRICE

Allons, j'ai fini; que Dieu vous marque du sceau de sa grâce! Vous étiez bien la plus jolie enfant que j'aie jamais

nourrie; que je vive assez pour vous voir mariée, je n'en demande pas davantage.

DONNA CAPULET

C'est justement de mariage que j'ai à l'entretenir — Juliette, ma fille, dis-moi, en quelles dispositions te sens-tu pour le mariage?

JULIETTE

C'est un honneur auquel je n'ai point encore songé.

LA NOURRICE

Un honneur ! Si je ne vous avais pas nourrie, je dirais que vous avez sucé la sagesse avec le lait de votre nourrice.

DONNA CAPULET

Eh bien, il faut maintenant, ma fille, songer au mariage : à Vérone, de plus jeunes que toi, dames considérées, sont déjà mères; si je ne me trompe, à l'âge où tu es encore fille, j'étais déjà mère. En deux mots, voici de quoi il s'agit : le vaillant Pâris recherche ta main.

LA NOURRICE

En voilà un homme, ma jeune maîtresse ! un homme tel que le monde entier, — il est fait comme de cire.

DONNA CAPULET

Il est la fleur des cavaliers de Vérone.

LA NOURRICE

Oui, la fleur; il en est véritablement la fleur.

DONNA CAPULET

Qu'en dis-tu ? ce gentilhomme te convient-il ? Tu le verras ce soir à notre fête, ce jeune Pâris; cherche à lire sur son



visage, dans ce volume dont la beauté a tracé les caractères; examine ses traits harmonieux, et vois comme chacun d'eux reflète sur tous les autres la félicité que lui-même exprime; ce que ce charmant volume présenterait d'obscur, tu le trouveras éclairci dans la marge de ses yeux. A ce précieux livre d'amour, dont nul lien encore ne réunit les pages, pour achever de l'embellir, il ne manque qu'une reliure. Le poisson vit dans la mer; la beauté extérieure s'honore quand elle sert d'enveloppe à la beauté intérieure; et aux yeux de bien des gens, la gloire de l'écrivain rejaillit sur l'artiste qui décore le livre et lui donne son fermoir d'or; c'est ainsi qu'en l'épousant tu entreras en partage de son mérite, sans que le tien en soit diminué.

LA NOURRICE

Je vous réponds qu'elle ne diminuera pas; au contraire, elle grossira; c'est ce qui arrive toujours aux femmes mariées.

DONNA CAPULET

Voyons, Juliette, crois-tu pouvoir aimer Paris?

JULIETTE

Je tâcherai de l'aimer, s'il suffit pour cela de tâcher; mais l'effort n'ira pas au delà des limites que vous aurez posées.

Entre UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE

Madame, les convives sont arrivés; le souper est servi : on vous attend; on demande mademoiselle; dans l'office, on maudit la nourrice; enfin tout est prêt. Je vous quitte pour aller faire mon service; veuillez, je vous prie, ne pas tarder à me suivre.

DONNA CAPULET

Nous te suivons. — Juliette, le comte nous attend.

LA NOURRICE

Allez, ma fille, ajoutez d'heureuses nuits à vos heureux
jours. *Tout le monde sort.*

SCÈNE IV

Une rue.

*Arrivent ROMÉO, MERCUTIO, BENVOLIO, avec cinq
ou six Masques, des Porte-flambeaux, etc.*

ROMÉO

Eh bien ! ferons-nous cette petite allocution par manière
d'apologie, ou entrerons-nous tout bonnement dans le bal
sans rien dire ?

BENVOLIO

Ces discours prolixes ne sont plus de saison. Nous n'au-
rons point de Cupidon, un bandeau sur les yeux, portant
un arc à la tartare, en bois peint, véritable épouvantail
à faire fuir les dames ; pour nous servir d'introduction, pas
de prologue appris par cœur et bégayé de mémoire, grâce
à un souffleur officieux ; ils nous mesureront à l'aune qu'il
leur plaira ; nous leur battons en mesure un entrechat ;
et puis bonsoir !

ROMÉO

Donnez-moi une torche. — Je ne suis pas en train de
danser ; sombre comme je suis, c'est moi qui porterai la
lumière.

MERCUTIO

Il faut absolument que tu dances, mon cher Roméo.

ROMÉO

Non, vraiment; l'esprit et la chaussure, chez vous, tout est léger : moi, j'ai une âme de plomb, et je suis cloué au sol.

MERCUTIO

Tu es amoureux; emprunte à Cupidon ses ailes; tu t'en serviras pour bondir plus haut que le commun des mortels.

ROMÉO

Ses flèches m'ont fait de trop graves blessures pour que ses ailes légères me soient d'aucune utilité; je suis enchaîné à tel point que je ne puis m'élever au-dessus du niveau d'une douleur monotone : je succombe sous le poids de l'amour.

MERCUTIO

Surcharge d'un poids additionnel cet amour si pesant. Le faible enfant n'y résistera pas.

ROMÉO

L'amour, un faible enfant ! Tout en lui est rudesse, âpreté, violence : c'est un aiguillon qui transperce.

MERCUTIO

Si l'amour est violent avec toi, sois violent avec lui, rends-lui piqûre pour piqûre, et tu le vaincras. (*Aux Domestiques.*) Allons, donnez-moi un masque pour y emboîter ma figure. (*Il met son masque.*) Un masque sur un masque ! — Que m'importe maintenant qu'un œil curieux s'amuse à détailler mes laideurs ? Voilà un front postiche qui rougira pour moi.

BENVOLIO

Venez; frappons et entrons. Aussitôt entrés, que chacun joue des jambes.

ROMÉO

Qu'on me donne une torche, à moi! Étourdis au cœur léger, foulez d'un pied joyeux le jonc insensible. Quant à moi, pour me servir des phrases de mon grand-père, je tiendrai la chandelle et resterai spectateur; jamais la partie ne fut si belle! aussi, je me retire.

MERCUTIO

Bah! nous saurons bien te retirer de ce borbier d'amour (pardonne-moi l'expression) où tu es enfoncé jusqu'aux oreilles. — Venez! nous brûlons nos bougies en plein jour.

ROMÉO

Comment cela?

MERCUTIO

Je veux dire que nous perdons le temps en d'inutiles délais, et que nous consumons nos torches en pure perte. Chez moi, c'est l'intention, non les paroles, qu'il faut juger; car tous tant que nous sommes, c'est dans l'intention que résident les trois quarts de notre mérite; à peine si un quart peut être mis sur le compte de notre esprit.

ROMÉO

En nous rendant à ce bal, notre intention est bonne, mais je crois que nous ferions preuve d'esprit en n'y allant pas.

MERCUTIO

Peut-on demander pourquoi?

ROMÉO

J'ai fait un rêve cette nuit.

MERCUTIO

Et moi aussi.

ROMÉO

Voyons, qu'as-tu rêvé?

MERCUTIO

Que fort souvent les rêves mentent.

ROMÉO

Quelquefois ils disent la vérité.

MERCUTIO

Oh! je vois que la reine Mab t'a visité cette nuit. C'est la fée qui préside aux songes; elle n'est pas plus grosse que l'agate qui brille au doigt d'un alderman. Dans son équipage attelé de petits atomes, elle passe sous le nez des dormeurs. Les rayons de ses roues sont faits des longues pattes du faucheur; la capote, de l'aile transparente de la sauterelle; les rênes, du fil d'araignée le plus fin; les harnais, des rayons argentés du clair de lune; un os de grillon forme le manche de son fouet, dont la mèche est un filament subtil. Elle a pour cocher un moucheron en livrée grisâtre, beaucoup moins gros que la puce qu'a saisie le doigt de la jeune fille à moitié endormie; son char est une noisette vide, ouvrage du menuisier l'Écureuil ou de Ver-de-terre le charron, qui, de temps immémorial, sont les carrossiers de mesdames les fées. Toutes les nuits, elle galope dans cet équipage à travers la cervelle des amants, qui soudain rêvent d'amour; sur les genoux du courtisan, qui soudain rêve de courbettes; sur les doigts de l'avocat, qui soudain rêve d'honoraires; sur les lèvres des femmes, qui soudain rêvent de baisers. Il est vrai aussi que souvent Mab courroucée les gerce impitoyablement, pour punir ces dames d'avoir mangé des

friandises dont leur haleine est encore imprégnée. Parfois, elle galope sur le nez d'un chambellan de cour, et le voilà qui rêve qu'il a flairé une faveur à solliciter; parfois, avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un prébendaire endormi, et le voilà qui rêve d'un nouveau bénéfice. D'autres fois, elle passe sur la nuque d'un soldat, qui soudain rêve ennemis égorgés, villes prises d'assaut, embuscades, bonnes lames de Tolède, larges rasades; il croit entendre les roulements du tambour; il tressaille, se réveille effrayé, marmotte en jurant une prière ou deux, et se rendort. C'est la même fée qui emmêle pendant la nuit la crinière des chevaux dans un désordre inextricable, présage de malheur; c'est elle encore qui visite la jeune vierge dans son sommeil, et lui donne le cauchemar de l'hy-ménée; c'est elle qui...

ROMÉO

Assez, assez, Mercutio! tu nous dé bites des riens.

MERCUTIO

C'est vrai, car je parle de rêves, ces fils d'un cerveau inoccupé, ces futiles enfants de l'imagination, l'imagination, aussi insubstantielle que l'air, plus inconstante que le vent qui tantôt caresse de son haleine le sein glacé du Nord, et tantôt, s'éloignant avec colère, va porter ses hommages au Midi qu'humecte une douce rosée.

BENVOLIO

Le souffle de ce vent dont tu me parles nous enlève à nous-mêmes; le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMÉO

Nous n'arriverons encore que trop tôt, je le crains. Un secret pressentiment me dit que cette fête nocturne sera

la date funeste de je ne sais quel malheur suspendu encore dans l'atmosphère de la destinée, et marquera par une mort tragique et prématurée le terme de la vie importune renfermée dans mon sein; mais je laisse manœuvrer ma barque à celui qui dirige et règle mon voyage. — En avant, mes braves!

BENVOLIO

Battez, tambours!

Ils s'éloignent.

SCÈNE V

Une salle dans la maison de Capulet; on a disposé un orchestre; les musiciens ont pris place.

Entrent plusieurs DOMESTIQUES.

PREMIER DOMESTIQUE

Où est Larissolle? Pourquoi ne nous aide-t-il pas à desservir? Lui, porter un plat! lui, essuyer une assiette! fi donc!

DEUXIÈME DOMESTIQUE

Quand le bien faire est concentré dans les mains d'un ou deux hommes, et que ces mains encore ne sont pas lavées, c'est une sale chose.

PREMIER DOMESTIQUE

Enlevez les tabourets et le buffet; ayez l'œil sur l'argenterie. — Dis donc, toi, mon garçon, mets de côté pour moi un morceau de *marcpane*; si tu es aimable, tu diras au concierge de laisser entrer Suzanne Lameule et Richard. — Antoine! Larissolle!

DEUXIÈME DOMESTIQUE

Nous voilà! nous voilà!

PREMIER DOMESTIQUE

On vous cherche, on vous demande, on vous appelle dans le grand salon.

DEUXIÈME DOMESTIQUE

Nous ne pouvons être partout à la fois. — Alerte, mes enfants! vivement, vivement! et bonne chance à qui vivra le dernier.

Ils se retirent dans le fond de la salle.

Entrent CAPULET, suivi des convives et des masques.

CAPULET

Messieurs, soyez les bienvenus! Celles de ces dames qui n'ont pas de cors aux pieds vont en découdre avec vous. — Ah! ah! mes belles dames, quelle est parmi vous celle qui refusera de danser? Celle qui fera la sucrée, je proteste que celle-là a des cors! Voilà, j'espère, le moyen de vous piquer d'honneur! — (*A de nouveaux arrivants.*) Soyez les bienvenus, Messieurs! J'ai vu un temps où moi aussi je portais un masque, où je savais murmurer de douces paroles à l'oreille des jolies femmes! Il est passé, il est passé ce temps-là! Vous êtes les bienvenus, Messieurs. — Musiciens, commencez! qu'on se range! Place aux danseurs! A l'œuvre, jeunes filles!

La musique joue, et le bal s'ouvre.

CAPULET, continuant, aux Domestiques.

Apportez encore des bougies, vous autres; rangez ces tables, et éteignez le feu; la chaleur est étouffante. — (*A*

un vieillard qui s'approche.) Eh bien, mon cousin Capulet, voilà un divertissement sur lequel vous ne comptiez pas, et qui vient fort à propos. Asseyez-vous, je vous prie! *(Ils prennent des sièges.)* Car vous et moi, nous avons passé l'âge de la danse. Combien y a-t-il que nous nous sommes trouvés ensemble à un bal masqué?

DEUXIÈME CAPULET

Il y a bien une trentaine d'années, par Notre-Dame!

PREMIER CAPULET

Pas tant que cela, pas tant que cela, mon cher; c'était à la noce de Lucentio; il y aura de cela vingt-cinq ans au plus, vienne la Pentecôte aussi vite qu'elle voudra; et nous étions masqués ce jour-là.

DEUXIÈME CAPULET

Il y a davantage, davantage; son fils a plus de vingt-cinq ans; il en a trente.

PREMIER CAPULET

Comment pouvez-vous dire cela? Il y a deux ans que son fils était encore mineur.

ROMÉO, *en costume de pèlerin, s'approche d'un domestique, et lui dit en montrant Juliette :*

Quelle est cette dame dont la main décore la main de ce gentilhomme?

LE DOMESTIQUE

Je ne sais pas, Monsieur.

ROMÉO

Oh! son éclat éclipse celui des flambeaux! Sa beauté rayonne au front de la nuit comme un riche joyau à l'oreille

d'une femme d'Éthiopie. Beauté trop précieuse pour l'homme, trop exquise pour la terre! Elle brille dans cette assemblée comme une blanche colombe au milieu de lugubres corbeaux! Cette danse achevée, j'observerai la place où elle ira s'asseoir, et ma main âpre et rude frémira de bonheur en touchant la sienne. Ai-je aimé jusqu'ici? mes yeux me disent que non. C'est pour la première fois que je vois la beauté véritable.

TYBALT, *les yeux fixés sur Roméo.*

Ce doit être un Montaigu; je le reconnais à la voix. — (*A son page.*) Page, va me chercher mon épée. — Eh quoi! le misérable ose s'introduire ici, et, à la faveur d'un masque, il viendra insulter à notre fête! Par l'honneur de ma race, ce ne saurait être un péché que de l'étendre mort.

CAPULET

Qu'as-tu donc, mon neveu? Pourquoi cette colère?

TYBALT

Mon oncle, voyez cet homme : c'est un Montaigu! c'est notre ennemi! un misérable qui vient ici nous braver et insulter à notre fête!

CAPULET

N'est-ce pas le jeune Roméo?

TYBALT

C'est lui, cet infâme!

CAPULET

Calme-toi, mon neveu; ne lui dis rien; ses manières sont d'un gentilhomme accompli, et, à dire vrai, tout Vérone parle de lui comme d'un jeune seigneur plein de mérite et d'une conduite irréprochable. Je ne voudrais pas pour

toutes les richesses de cette ville qu'il lui fût fait chez moi la moindre insulte. Modère-toi donc et ne fais pas attention à lui; c'est ma volonté : si tu la respectes, prends un visage gracieux, et quitte cet air maussade qui convient mal à une fête.

TYBALT

C'est le seul qui convienne quand on a pour hôte un infâme tel que lui. Je ne le souffrirai pas.

CAPULET

Tu le souffriras, jeune homme; qu'est-ce à dire? — Tu le souffriras, te dis-je. — Comment donc! qui est maître ici, toi ou moi? Ah! tu ne le souffriras pas! — Dieu me pardonne! — Ah! tu veux faire une scène dans mon bal! tu veux te donner des airs de rodomont, toi!

TYBALT

En vérité, mon oncle, c'est une honte.

CAPULET

Va, va, tu es une mauvaise tête. — Ah! vraiment! — Tu pourrais bien te repentir de ce tour-là; — je sais ce que je ferai. Ah! tu prétends me contrarier! tu prends bien ton temps! — (*Se tournant vers un groupe où l'on cause.*) Voilà qui est bien dit, mes amis. — (*A Tybalt.*) Va, tu n'es qu'un brouillon! tiens-toi tranquille, sinon... — (*Aux domestiques.*) Encore des bougies, encore! — (*A Tybalt.*) Fi donc! je te forcerai bien à rester tranquille, va. — (*Aux danseurs.*) De la gaieté, mes enfants!

TYBALT

Ma patience est aux prises avec ma colère; j'en tremble de rage; sortons! Roméo me paiera son audace; si pour lui ce moment est doux, les suites en seront amères.

Il sort.

ROMÉO, *s'approchant de Juliette et lui prenant la main.*

Si mon indigne main profane, en le touchant, cet autel sacré, voilà la douce pénitence qu'il faut m'imposer : permettez que mes lèvres, ces deux pèlerins d'amour, effacent en rougissant, par un doux baiser, ce contact sacrilège.

JULIETTE

Bon pèlerin, votre main n'est pas coupable; elle n'a fait qu'accomplir le devoir d'une dévotion légitime; car les saintes ont des mains qu'il est permis aux pénitents de toucher, et l'étreinte de deux mains amies est le baiser du pèlerin.

ROMÉO

Les saintes n'ont-elles pas des lèvres et les pieux pèlerins aussi?

JULIETTE

Oui, pèlerin, elles ont des lèvres, mais pour prier seulement.

ROMÉO

Ah! sainte charmante, que les lèvres fassent ce que font les mains. Elles prient : exaucez-les, de peur que leur foi ne se change en désespoir.

JULIETTE

Les saintes restent impassibles, tout en accordant ce qu'on leur demande.

ROMÉO

Eh bien, restez impassible pendant que je prendrai ce que vous m'accordez. Ainsi le péché de mes lèvres est effacé par les vôtres.

Il l'embrasse.

JULIETTE

Le péché est à moi maintenant; ma bouche vous l'a pris.

ROMÉO

Vous me l'avez pris? ô charmante faute! Rendez-moi mon péché.

JULIETTE

Vous réglez le compte de vos péchés par *Doit* et *Avoir*.

LA NOURRICE, *s'approchant de Juliette.*

Madame votre mère a un mot à vous dire.

ROMÉO, *à la Nourrice.*

Qui est sa mère?

LA NOURRICE

Bachelier, sa mère est la maîtresse de la maison; une dame excellente, sage et vertueuse, ma foi; j'ai nourri sa fille, celle à qui vous venez de parler; je vous dirai entre nous que celui qui l'épousera fera une bonne affaire.

ROMÉO

Quoi! c'est la fille des Capulets! O transaction ruineuse! ma vie est une dette, et j'ai pour créancier mon ennemie.

BENVOLIO

Voilà le moment de se retirer; la partie est à son plus beau.

ROMÉO

Oui, malheureusement, et le trouble de mon âme est à son comble.

CAPULET

Messieurs, ne vous en allez pas encore; nous avons un modeste banquet qui vous attend. — Décidément, vous

partez? eh bien! recevez tous mes remerciements; je vous rends grâce, Messieurs, bonne nuit. — Des torches par ici. — (*A son cousin Capulet.*) Allons nous coucher; par ma foi, il se fait tard; je vais me mettre au lit.

Tout le monde sort, à l'exception de Juliette et de la Nourrice.

JULIETTE

Viens ici, nourrice; quel est ce gentilhomme?

LA NOURRICE

C'est le fils et l'héritier du vieux Tibério.

JULIETTE

Quel est celui qui sort en ce moment?

LA NOURRICE

C'est, je pense, le jeune Pétruchio.

JULIETTE

Et cet autre qui le suit et qui n'a pas voulu danser?

LA NOURRICE

Je ne le connais pas.

JULIETTE

Va t'informer de son nom : — s'il est marié, j'aurai le cercueil pour lit nuptial.

LA NOURRICE

Il se nomme Roméo; c'est un Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE

Mon unique amour est né de mon unique haine! Ah!

je l'ai vu trop tôt sans le connaître, ou je l'ai connu trop tard. Amour monstrueux, qui me condamne à aimer un ennemi abhorré.

LA NOURRICE

Que dites-vous, que dites-vous?

JULIETTE

Les paroles d'une ballade qu'un de mes danseurs m'a apprise.
On entend appeler Juliette.

LA NOURRICE

On y va, on y va; allons-nous-en; tout le monde est parti.
Elles sortent.

Entre LE CHŒUR.

LE CHŒUR

Le vieil amour est au cercueil;
Un amour jeune et frais à sa place s'installe.
Celle qui, dans ton cœur, n'avait point de rivale,
Roméo, la beauté qui faisait ton orgueil,
Qu'est-elle maintenant, qu'est-elle, comparée
À la beauté nouvelle en ton âme adorée?
Il aime, il est aimé. Son cœur ambitieux
Est esclave de deux beaux yeux;
Mais comment obtenir la présence chérie
De la divinité qu'il croit son ennemie?
Elle-même, comment de son amour naissant
Écarter le péril sans cesse menaçant?
Comment lui fera-t-il entendre
L'hommage de sa flamme et ses serments d'amour?
Comment fera-t-elle à son tour
Pour voir l'aimable objet d'un intérêt si tendre?
Mais de la passion l'énergique pouvoir
Leur fournira le moyen de se voir,
Et du plus amer des calices,
Elle leur versera d'ineffables délices.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Un espace ouvert à côté du jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO

Comment m'éloigner, quand mon cœur est ici? Retourne-toi, Roméo, et retrouve ton centre.

Il escalade le mur, et saute dans le jardin.

Arrivent BENVOLIO et MERCUTIO.

BENVOLIO

Roméo! mon cousin!

MERCUTIO

Il a fait sagement, par ma foi! il est retourné chez lui pour se coucher.

BENVOLIO

Il s'est enfui de ce côté, et a escaladé le mur de ce jardin : appelle-le, Mercutio.

MERCUTIO

Je ferai plus; je vais l'évoquer. — Roméo! caprice! folie! passion! amour! de quelque nom que tu t'appelles, apparais-nous sous la forme d'un soupir! dis-nous seulement un vers élégiaque et cela me suffira; rien qu'un, hélas! fais rimer seulement *amour* avec *jour*; un mot seulement en faveur de ma commère Vénus; rien qu'une épithète à son fils unique, au jeune Adam Cupidon, à cet aveugle archer qui visa si juste le jour où le roi *Caphétua* s'éprit d'une mendiante. — Il ne m'entend pas, ne remue pas, ne bouge pas : le pauvre garçon est mort. Évoquons son ombre. Roméo, je t'évoque par les yeux brillants de Rosaline, par son front élevé, sa lèvre vermeille, son pied mignon, sa jambe faite au tour, son genou tremblant et les domaines qui l'avoisinent; parais, montre-toi à nous sous ta forme naturelle.

BENVOLIO

S'il t'entend, il se fâchera.

MERCUTIO

Cela ne saurait le fâcher : à la bonne heure, si j'évoquais en présence de sa maîtresse un esprit étranger, le laissant là jusqu'à ce qu'il plût à la belle de le chasser par ses conjurations. Ce serait mal de ma part; mais j'agis en sorcier honnête homme, et au nom de sa maîtresse, c'est lui seul que j'évoque.

BENVOLIO

Partons; il se sera enfoncé sous ces arbres pour demander à la nuit une société conforme à ses goûts : l'amour est aveugle, et se plaît surtout dans l'ombre.

MERCUTIO

Si l'amour est aveugle, sa flèche ne saurait atteindre le but. Il va s'asseoir sous un pommier, et là il va rêver qu'il

adjudge la pomme à sa maîtresse. — Bonsoir, Roméo. — Je vais gagner mon lit; il fait trop froid pour dormir à la belle étoile. Eh bien, partons-nous?

BENVOLIO

Partons; car c'est perdre son temps de chercher un homme qui ne veut pas qu'on le trouve.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

Le jardin des Capulets.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO

Il se rit des blessures, celui qui n'en a jamais reçu.

JULIETTE, *paraît à un balcon.*

ROMÉO, *continuant.*

Silence! Quelle clarté resplendit à cette fenêtre! c'est l'orient où rayonne Juliette, le soleil de ma vie! — Lève-toi, astre charmant, et qu'à ton aspect, la lune meure de jalousie; elle est déjà malade et pâle de douleur, en voyant combien sa prêtresse la surpasse en beauté. Ne sois plus sa prêtresse, puisqu'elle est jalouse; quitte sa robe de vestale; les couleurs en sont lugubres et livides, il n'y a que des insensés qui les portent. — Oh! c'est la dame de mon cœur! c'est ma bien-aimée! oh! si elle le savait! — Elle parle, que dit-elle? Rien. N'importe! son regard parle, je vais lui répondre. — Ma présomption m'égare; ce n'est pas à moi qu'elle s'adresse. Deux des plus belles étoiles du ciel, obligées de s'absenter

quelque temps, prient ses yeux de vouloir bien briller dans leur sphère jusqu'à leur retour. Si les étoiles étaient substituées à ses yeux, et si ses yeux prenaient la place des étoiles, l'éclat de ses joues ferait pâlir ces astres, comme la lumière du jour efface la clarté de la lampe; ses yeux rayonneraient d'une telle splendeur dans les plaines de l'air, que les oiseaux, pensant qu'il fait jour, se mettraient à chanter. Voilà que sa joue s'appuie sur sa main? Oh! que ne suis-je le gant dont cette main est couverte! je toucherais cette joue.

JULIETTE

Hélas!

ROMÉO

Elle parle! — Oh! parle encore, ange radieux; car tu resplendis dans la nuit, au-dessus de ma tête, comme un messager céleste, les ailes éployées, apparaît aux regards étonnés des mortels, qui, la tête rejetée en arrière et les yeux levés, contemplent son vol majestueux, alors qu'il devance la marche paresseuse des nuages et vogue sur l'océan éthéré.

JULIETTE

O Roméo! Roméo! pourquoi es-tu Roméo! Renie ton père et abjure ton nom; ou, si cela te répugne, jure de m'aimer toujours, et je renie le sang des Capulets.

ROMÉO

Faut-il en entendre davantage, ou dois-je lui parler maintenant?

JULIETTE

Ton nom seul est mon ennemi. — Tu n'es pas un Montaigu, tu es toi-même. Qu'est-ce qu'un Montaigu? ce n'est ni une main, ni un pied, ni un bras, ni un visage, ni rien qui appartienne à un homme. Oh! adopte un autre nom! Qu'y

a-t-il dans un nom ? ce que nous appelons rose, sous tout autre nom, n'en exhalerait pas moins son doux parfum : de même Roméo, s'il ne se nommait pas Roméo, n'en garderait pas moins ses charmantes perfections. — Roméo, abdique ton nom, et en échange de ce nom qui ne fait point partie de toi, prends-moi tout entière.

ROMÉO

Je te prends au mot : appelle-moi ton bien-aimé ; ce sera pour moi un nouveau baptême ; désormais je ne veux plus être Roméo.

JULIETTE

Qui es-tu, toi qui, à la faveur des ombres de la nuit, viens surprendre ainsi mes secrets ?

ROMÉO

Je n'ose, en me nommant, te dire qui je suis. Mon nom, cher ange, je l'abhorre, parce qu'il est ton ennemi ; s'il était écrit là, je le déchirerais.

JULIETTE

Mon oreille n'a point bu encore cent paroles de cette voix, et cependant j'en reconnais les sons. N'es-tu pas Roméo et un Montaigu ?

ROMÉO

Ni l'un ni l'autre, bel ange, si tu les hais tous deux.

JULIETTE

Comment et pourquoi es-tu venu ici ? Les murs du jardin sont élevés et difficiles à escalader. Considérant qui tu es, ta mort ici est certaine, si l'un de mes parents t'y trouve.

ROMÉO

L'amour m'a prêté ses ailes pour franchir ces murailles, car des limites de pierres ne sauraient arrêter l'amour, et

ce que l'amour peut, il l'ose : tes parents ne sont donc pas un obstacle pour moi.

JULIETTE

S'ils te voient, ils te tueront.

ROMÉO

Hélas ! pour moi il y a plus de péril dans tes yeux que dans vingt de leurs épées ; accorde-moi seulement un bienveillant regard, et je suis à l'épreuve de leur haine.

JULIETTE

Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent ici.

ROMÉO

J'ai le manteau de la nuit pour me dérober à leur vue ; mais si je ne dois pas être aimé de toi, qu'ils me trouvent ici, que leur haine mette fin à mes jours ; ma vie, sans ton amour, ne serait qu'une longue mort.

JULIETTE

Qui a guidé tes pas jusqu'en ce lieu ?

ROMÉO

L'Amour, qui le premier m'inspira la pensée d'y venir : il m'a prêté son intelligence, et je lui ai prêté mes yeux. Je ne suis point pilote ; néanmoins, quand tu serais aussi loin que les plages baignées par les mers les plus lointaines, je mettrais à la voile pour t'aller conquérir.

JULIETTE

Tu sais que le masque de la nuit est sur mon visage ; sans cela tu verrais ma joue se couvrir d'une rougeur virginale, à cause des paroles que ce soir tu m'as entendue prononcer.

Je voudrais me tenir dans les limites de la réserve. Je voudrais pouvoir nier les paroles que j'ai dites; mais adieu les subterfuges! M'aimes-tu? je sais que tu vas me dire : Oui; et je t'en croirai sur parole. Ne me fais point de serments; tu pourrais les violer un jour, et Jupiter, dit-on, rit des parjures des amants. Cher Roméo, si tu m'aimes, dis-le-moi loyalement; ou, si tu penses que tu as trop promptement triomphé de moi, je m'armerai d'un front sévère, je serai intraitable, et je te dirai : Non; mais uniquement pour t'engager à me prier d'amour; autrement, j'en serais incapable : je le sens, beau Montaigu, j'aime trop, et ma conduite peut te sembler légère; mais fie-toi à moi, gentilhomme, tu me trouveras plus sincère que celles qui ont l'habileté d'affecter la réserve. J'aurais été plus réservée, je l'avoue, si à mon insu tu n'avais pas surpris le secret de ma loyale tendresse : veuille donc me pardonner, et ne point imputer mon peu de résistance à la légèreté de mon amour, mais à la nuit qui a trahi le mystère.

ROMÉO

Noble dame, je jure par cette lune charmante dont la lumière argente la cime de ces arbres...

JULIETTE

Oh! ne jure point par la lune, la lune inconstante dont le disque change chaque mois; je craindrais que ton amour ne se montrât aussi changeant qu'elle.

ROMÉO

Par quoi veux-tu que je jure?

JULIETTE

Ne jure point du tout, ou, si tu le veux absolument, jure par toi-même, dieu charmant de mon idolâtrie, et je te croirai.

ROMÉO

Si l'amour d'un cœur sincère...

JULIETTE

C'est bien, ne jure pas : quoique je sois heureuse de ta présence, je ne goûte qu'imparfaitement le bonheur de cette nuit : il est trop brusque, trop peu préparé, trop subit ; il ressemble trop à l'éclair qui a cessé de briller avant qu'on ait eu le temps de dire : — Il brille. — Doux ami, adieu ! Ce bouton d'amour, mûri par le souffle de l'été, pourra s'épanouir en fleur brillante à notre prochaine entrevue. Adieu, adieu ! que le calme délicieux qui est dans mon cœur descende dans le tien !

ROMÉO

Veux-tu donc me laisser dans l'incertitude ?

JULIETTE

Quelle assurance te faut-il encore ?

ROMÉO

L'échange de ton cœur contre le mien.

JULIETTE

Je t'ai donné le mien avant que tu me l'aies demandé, et je voudrais qu'il fût encore à donner.

ROMÉO

Pour me le refuser ? Est-ce pour cela, mon amour ?

JULIETTE

Non, pour être franche avec toi et te le donner de nouveau ; mais je désire ce que j'ai déjà ; ma bienveillance pour toi est immense comme la mer, et mon amour en a

la profondeur : plus je t'en donne, plus il m'en reste; car l'un et l'autre sont sans limites. (*On entend la voix de la Nourrice qui appelle.*) Mais j'entends du bruit; mon doux ami, adieu! — J'y vais, nourrice. — Cher Montaigu, sois-moi fidèle; attends un moment, je vais revenir.

Elle quitte le balcon.

ROMÉO

O nuit fortunée! nuit divine! comme il fait nuit, j'ai peur que tout ceci ne soit qu'un rêve; je n'ose croire à la réalité de tant de bonheur.

JULIETTE, reparaissant au balcon.

Trois mots encore, cher Roméo; et puis adieu pour tout de bon. Si ton amour est honorable, si tes vœux ont le mariage pour but, fais-moi savoir demain, par la personne que je t'enverrai, en quel endroit, quel jour et à quelle heure tu veux que la cérémonie nuptiale ait lieu; alors je mettrai à tes pieds toute ma destinée, et je te suivrai, ô mon seigneur, aux extrémités du monde.

LA NOURRICE, de l'intérieur.

Mademoiselle.

JULIETTE

Je viens à l'instant. — Mais si tes intentions ne sont point pures, je te supplie...

LA NOURRICE, de l'intérieur.

Mademoiselle!

JULIETTE

Je vais venir... — de cesser tes démarches et de me laisser à ma douleur : demain j'enverrai...

ROMÉO

Par le salut de mon âme...

JULIETTE

Adieu mille fois.

Elle se retire du balcon.

ROMÉO, *seul.*

Mille fois malheureux d'être privé de ta présence! — L'amour vole vers l'objet aimé comme l'écolier fuit la classe; il s'en éloigne le cœur gros, le visage triste comme l'écolier qui retourne à ses livres.

Il fait quelques pas pour partir.

JULIETTE, *reparaissant au balcon.*

Pst! Pst! — Roméo! — Oh! que n'ai-je la voix du fauconnier pour rappeler à moi ce faucon chéri! L'esclavage a la voix éteinte et enrouée, sans quoi j'éveillerais Écho dans sa grotte obscure et fatiguerais sa voix aérienne à répéter le nom de mon Roméo.

ROMÉO, *écoutant et revenant.*

C'est mon nom que j'entends; c'est la voix de ma bien-aimée! Voix de l'amour dans le silence de la nuit, tes sons argentins arrivent à l'âme comme la plus suave musique à l'oreille attentive.

JULIETTE

Roméo!

ROMÉO, *s'approchant.*

Douce amie!

JULIETTE

A quelle heure, demain, enverrai-je vers toi?

ROMÉO

A neuf heures.

JULIETTE

Je n'y manquerai pas : il me semble qu'il y a vingt ans d'ici là. J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMÉO

Laisse-moi rester ici jusqu'à ce qu'il t'en souvienne.

JULIETTE

Ta présence me le ferait oublier, tant je suis heureuse quand je te vois.

ROMÉO

Je veux rester, pour que tu continues d'oublier; pour moi, c'est ici ma demeure, je n'en veux point d'autre.

JULIETTE

Il est presque jour, je te voudrais parti; mais pas trop loin cependant, comme l'oiseau captif qu'un enfant espiègle tient attaché à une chaîne de soie et qu'il ne laisse un instant s'éloigner que pour le ramener presque aussitôt à lui, tant sa jalouse tendresse lui plaint la liberté.

ROMÉO

Que ne suis-je en effet ton oiseau!

JULIETTE

Ami, je le voudrais : mais non, à force de t'aimer, je te ferais mourir. Bonne nuit, bonne nuit! de cet adieu si douce est la tristesse, que, si je m'écoutais, je te dirais bonne nuit jusqu'au soir.

Elle se retire du balcon.

ROMÉO, *seul.*

Que le sommeil repose sur tes paupières et la paix dans ton cœur ! Que ne suis-je la paix et le sommeil, pour reposer aussi délicieusement ! Allons trouver dans sa cellule le religieux, mon guide spirituel ; allons implorer son aide, et lui conter mon bonheur.

Il s'éloigne.

SCÈNE III

La cellule de frère Laurent.

Entre FRÈRE LAURENT, portant une corbeille.

FRÈRE LAURENT

L'aube aux yeux gris sourit à la nuit sombre, et les jets de sa lumière commencent à blanchir les nuages d'orient ; l'ombre incertaine chancelle comme un homme ivre, et se retire devant le char de l'aurore, précurseur du jour ; avant que le soleil, de son regard de flamme, vienne rendre la joie à la terre, et qu'il ait bu l'humide rosée, il faut que j'emplisse cette corbeille de plantes aux vertus fatales et de fleurs aux suc précieux. La terre, ce berceau de tous les êtres, est aussi leur tombe ; ils ont pour sépulture les entrailles qui les ont portés, et sa féconde mamelle nourrit tous ses enfants indistinctement. Aucune de ses productions n'est inutile ; beaucoup possèdent de nombreuses vertus ; et néanmoins toutes diffèrent entre elles ! oh ! grande et puissante est la vertu que recèlent les simples, les plantes et les pierres, et qui réside dans leurs propriétés réelles ; parmi les productions terrestres, il n'en est pas de si vile qu'on n'en puisse retirer quelque utilité, ni de si excellente qui ne dégénère de sa nature primitive, et dont on ne puisse abuser quand

on la détourne de son légitime usage. La vertu elle-même mal appliquée devient vice, et il est des actes par lesquels le vice s'ennoblit. (*Prenant une fleur dans sa corbeille.*) Cette petite fleur renferme dans sa jeune tige et un poison délétère et une vertu médicale; si vous la respirez, son parfum réjouit tout votre être; si vous la goûtez, elle frappe de mort et les sens et le cœur. Deux ennemis sont en présence dans l'homme comme dans la plante, la grâce et la volonté rebelle; et quand c'est l'élément mauvais qui prédomine, le cancer de la mort a bientôt dévoré la plante et l'homme.

Entre ROMÉO.

ROMÉO

Bonjour, mon père!

FRÈRE LAURENT

Benedicite! Quelle est la voix douce et matinale qui me salue? — Mon fils, quand on dit adieu de si bonne heure à son lit, c'est signe que la tête est malade; le souci tient ouverts les yeux du vieillard, et là où est le souci, le sommeil ne vient pas, mais sur la couche où la jeunesse repose un corps intact et une tête libre, le sommeil étend son sceptre d'or : je conclus donc, en te voyant si matinal, que l'inquiétude t'a fait lever; ou il faut donc que notre Roméo ne se soit pas couché cette nuit : n'est-ce pas que j'ai deviné juste?

ROMÉO

Cette dernière supposition est la vraie; mais mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENT

Que Dieu pardonne au pécheur! Tu étais donc avec Rosaline?

ROMÉO

Avec Rosaline, mon père? non, j'ai oublié ce nom et les chagrins qu'il m'a donnés.

FRÈRE LAURENT

C'est très bien, mon fils; mais où as-tu donc été?

ROMÉO

Je vais vous le dire et vous éviter la peine de me le demander deux fois : je me suis trouvé à un banquet avec mon ennemie; tout à coup, nous nous sommes blessés mutuellement; les moyens de nous guérir tous deux résident dans votre ministère; vous le voyez, mon père, je n'ai point de fiel, j'intercède pour mon ennemie aussi bien que pour moi.

FRÈRE LAURENT

Explique-toi simplement, mon fils; une confession par énigmes amène une absolution embrouillée.

ROMÉO

Eh bien, pour parler clairement, sachez que mon cœur a placé ses plus chères affections sur la fille charmante du riche Capulet, qui a placé les siennes sur moi; tout est arrangé entre nous; il ne nous reste plus qu'à être unis par vous dans le sacrement du mariage : pour ce qui est de savoir quand, où et comment nous nous sommes vus, nos cœurs se sont parlé, et nous avons échangé notre foi, je vous le raconterai chemin faisant; mais avant tout, consentez, je vous prie, à nous marier aujourd'hui même.

FRÈRE LAURENT

Bienheureux saint François! quel changement est-ce là? Quoi! cette Rosaline tant aimée, l'as-tu donc sitôt oubliée?

O jeunes gens ! ce n'est pas dans le cœur, c'est dans les yeux qu'est votre amour. *Jésus Maria!* que de larmes pour Rosaline ont inondé tes joues ! quelle quantité d'onde amère prodiguée en pure perte pour complaire à l'amour, qui n'y a pas même goûté ! L'air est encore chargé de tes soupirs ; tes gémissements résonnent encore aux oreilles du vieillard. Oui, je vois encore là, sur ta joue, la trace d'une larme non encore essuyée. Si alors tu étais vraiment toi, si ces douleurs étaient les tiennes, toi et tes douleurs, tout était pour Rosaline ; et sitôt changé ! Convienst-en avec moi, — il est permis à la femme de faillir, quand il y a si peu de force dans l'homme.

ROMÉO

Vous m'avez souvent reproché mon amour pour Rosaline.

FRÈRE LAURENT

L'extravagance de ton amour, mon fils, non ton amour lui-même.

ROMÉO

Vous m'avez dit de l'étouffer.

FRÈRE LAURENT

Je ne t'ai pas dit de mettre un amour au cercueil pour en faire naître un autre.

ROMÉO

Ne me grondez pas, je vous prie ; celle que j'aime maintenant me rend faveur pour faveur, amour pour amour ; il n'en était pas de même de l'autre.

FRÈRE LAURENT

Oh ! elle savait bien que tu ne lisais pas couramment dans le livre d'amour, et que ta leçon était apprise par cœur.

Mais viens, jeune volage, viens avec moi; je te prêterai mon aide; un motif m'y engage : cette union peut avoir d'heureux résultats; elle peut changer en affection la haine qui divise vos deux familles.

ROMÉO

Oh! partons; je suis si pressé!

FRÈRE LAURENT

Qui va lentement va sûrement; qui court trop vite s'expose à choir.

Ils sortent.

SCÈNE IV

Une rue.

Arrivent BENVOLIO et MERCUTIO.

MERCUTIO

Où diable peut être Roméo? — Aurait-il découché?

BENVOLIO

On ne l'a pas vu chez son père; j'ai parlé à son domestique.

MERCUTIO

Cette Rosaline au visage pâle et au cœur de marbre le tourmente à tel point qu'il en deviendra fou.

BENVOLIO

Tybalt, le neveu du vieux Capulet, a fait remettre chez son père une lettre pour lui.

MERCUTIO

Un cartel, j'en suis sûr?

BENVOLIO

Roméo y répondra.

MERCUTIO

Tout homme qui sait écrire peut répondre à une lettre.

BENVOLIO

C'est à l'écrivain qu'il répondra; il lui fera voir qu'on ne le provoque pas impunément.

MERCUTIO

Pauvre Roméo, il est déjà mort; il n'a fallu pour le tuer que l'œil noir d'une blanche beauté, que le refrain d'une ballade amoureuse; les flèches de l'archer aveugle ont porté au beau milieu de son cœur : comment serait-il homme à tenir tête à Tybalt?

BENVOLIO

Qu'est-ce donc après tout que ce Tybalt?

MERCUTIO

Oh! c'est un rude joueur, et qui vous tue son homme le plus poliment du monde; c'est un gaillard qui se bat en mesure; scrupuleux observateur des proportions et des distances, il vous expédie en un temps et trois mouvements : une, deux, trois; et en troisième vous avez trois pouces de sa lame dans la poitrine; c'est un homme qui vous vise un bouton sans jamais manquer son coup; c'est un duelliste, un ferrailleur de la première volée, toujours prêt à dégainer, soit comme principal, soit comme second. (*Il se met en garde et se fend en imitant le geste et la voix d'un maître*)

d'armes.) Parez-moi cette botte-là; voilà un coup de tierce sublime : quarte! ah! ah!

BENVOLIO

Que veux-tu dire avec ton ah! ah!

MERCUTIO

Que le diable emporte ces originaux avec leurs grimaces, et leur affectation, et leur jargon prétentieux! (*Il change le ton de sa voix.*) Vive Dieu! voilà une admirable lame! — un cavalier incomparable! — une délicieuse fille! Avouez-le, mon vieux grand-père, n'est-il pas déplorable que nous soyons affligés de ces mouches exotiques, de ces entrepreneurs de modes nouvelles, de ces *pardonnez-moi*, tellement à cheval sur la nouvelle étiquette, qu'ils se sentent mal à l'aise sur nos vieilles selles?

Arrive ROMÉO.

BENVOLIO

Voici Roméo! voici Roméo!

MERCUTIO

Il est sec comme un hareng. — Comme te voilà changé! — Voyons, débite-nous ces vers qui coulaient à flots de la rime de Pétrarque; comparée à la dame de tes pensées, Laure n'était qu'une cuisinière, bien qu'elle eût un meilleur poète que toi pour la chanter; Didon une dondon, Cléopâtre une bohémienne, Hélène une catin, Héro une coureuse; Thisbé pouvait avoir d'assez beaux yeux gris, mais voilà tout. — Seigneur Roméo, salut à votre brayette française, nous vous souhaitons le *bonjour* en français. Tu nous as joué un joli tour, hier au soir.

ROMÉO

Salut à tous deux. Quel tour vous ai-je donc joué?

MERCUTIO

Mais tu nous as fait faux bond; me comprends-tu?

ROMÉO

Excuse-moi, mon cher Mercutio; j'avais des affaires pressées, et, dans ce cas, il est permis de brûler la politesse.

MERCUTIO

C'est comme si tu disais que, dans ce cas, il est permis de s'incliner devant la nécessité.

ROMÉO

Ou pour tirer sa révérence.

MERCUTIO

Tu es on ne peut plus révérencieux.

ROMÉO

Je ne suis que poli.

MERCUTIO

Oh! tu as à ton service les fleurs de la politesse, les roses de la courtoisie.

ROMÉO

En fait de roses, je n'ai que des rosettes, et je les mets à mes escarpins.

MERCUTIO

Allons, morbleu, suis-moi de pied ferme ce jeu de mots jusqu'à ce que la semelle de tes escarpins soit usée.

ROMÉO

C'est selon l'usage.

MERCUTIO

A moi, Benvolio, à moi ! je commence à faiblir, l'esprit me fait faute.

ROMÉO

Donne-lui de la cravache et de l'éperon, sans quoi j'arriverai avant toi.

MERCUTIO

Si ton esprit fait la course à l'oie, je n'en suis plus ; car il y a de l'oie dans ton petit doigt plus que dans toute ma personne : est-ce que tu me prends pour une oie ?

ROMÉO

Je ne t'ai jamais pris pour autre chose.

MERCUTIO

Je te mordrai le bout de l'oreille pour cette plaisanterie-là.

ROMÉO

Tu es trop mordant.

MERCUTIO

Ton esprit aujourd'hui est à la sauce piquante.

ROMÉO

C'est pour accommoder ton oie.

MERCUTIO

Je vois que ton esprit se prête comme un gant de peau ; d'un pouce on en fait une aune.

ROMÉO

J'aime à lui donner carrière.

MERCUTIO

A la bonne heure. Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de gémir en amoureux transi? Maintenant tu es vraiment Roméo, un Roméo qui sait vivre, un Roméo tel que l'ont fait l'art et la nature; ce stupide Amour est un grand niais qui s'en va deçà delà, cherchant un trou pour y cacher sa marotte.

BENVOLIO

Restes-en là, restes-en là.

MERCUTIO

Tu veux que je bouche le flacon de mon esprit pour empêcher qu'il ne s'évapore?

BENVOLIO

Je craignais que tu n'allongeasses un peu trop ton histoire.

MERCUTIO

Au contraire; j'allais la terminer; je suis arrivé au fond de mon sac, j'allais céder la place à d'autres.

ROMÉO

Voilà qui est excellent.

Arrivent LA NOURRICE et PIERRE.

MERCUTIO

Une voile! une voile! une voile!

BENVOLIO

Il y en a deux, une brayette et un cotillon.

LA NOURRICE

Pierre!

PIERRE

Plaît-il?

LA NOURRICE

Mon éventail, Pierre.

MERCUTIO

Donne-le-lui, Pierre; il cachera son visage; l'éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE

Bonjour, Messieurs.

MERCUTIO

Bonsoir, belle dame.

LA NOURRICE

Est-il donc déjà si tard?

MERCUTIO

Oui, certes; le baiser du cadran est déjà posé sur la bouche de midi.

LA NOURRICE

Fi donc! quel homme êtes-vous?

ROMÉO

Un mortel que Dieu créa dans un moment de dépit contre lui-même.

LA NOURRICE

Fort bien dit, par ma foi. — Dans un moment de dépit contre lui-même. — Quel est celui de vous, Messieurs, qui pourrait me dire où je trouverai le jeune Roméo?

ROMÉO

Je puis vous le dire; le jeune Roméo, quand vous l'aurez trouvé, sera plus vieux que lorsque vous vous êtes mise à

le chercher; je suis le plus jeune de ce nom-là, faute d'un pire.

LA NOURRICE

Fort bien.

MERCUTIO

Eh quoi! le pire est fort bien? la réponse est bonne.

LA NOURRICE

Seigneur, si vous êtes Roméo, j'ai quelque chose à vous dire en particulier.

BENVOLIO

Elle a quelque partie fine à lui proposer.

MERCUTIO

C'est une entremetteuse.

ROMÉO, à *Mercutio*.

Quel est le gibier que tu poursuis maintenant?

MERCUTIO

Ce n'est pas un lièvre, à moins que ce ne soit un lièvre
rance. *Il chante.*

Un lièvre, fût-il vieux, est un fort bon régal
Dans le carême,
Et même
Dans le carnaval.

Mais pour un lièvre vieux et rance,
Exhalant déjà quelque odeur,
S'il en faut faire ma pitance,
Je suis votre humble serviteur.

Roméo, dînes-tu aujourd'hui chez ton père? nous y
allons.

ROMÉO

Je vous suis.

MERCUTIO *chante.*

Adieu, vénérable matrone;
Vénérable matrone, adieu.

Mercutio et Benvolio s'éloignent.

LA NOURRICE

Adieu. — Dites-moi, je vous prie, seigneur, quel est ce grossier personnage si plein d'impertinence?

ROMÉO

C'est un original qui aime à s'entendre et qui en dira plus en une minute qu'il n'en écouterait en un mois.

LA NOURRICE

S'il s'avise de dire la moindre chose contre moi, je lui apprendrai à vivre, à lui et à vingt insolents de son espèce; et si je ne suis de force à le faire, j'en trouverai qui se chargeront de ce soin. L'impudent! me prend-il pour une de ses pareilles, pour une grisette? — (*A Pierre.*) Et toi, tu restes là comme un terme, et tu laisses de pareils drôles faire de moi ce qu'ils veulent!

PIERRE

Je n'ai vu personne faire de vous ce qu'il voulait; si je l'avais vu, j'aurais bientôt mis flamberge au vent, je vous assure; je suis aussi prompt qu'un autre à dégainer quand une bonne querelle se présente et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE

Mort de ma vie! je suis si agitée que j'en tremble de tous mes membres. L'insolent! (*A Roméo.*) J'ai un mot à vous dire, seigneur. Comme je vous l'ai dit, ma jeune maîtresse m'a envoyée vous chercher; elle m'a chargée de vous dire...

mais cela je le garde pour moi; mais d'abord, permettez-moi de vous faire observer que, s'il vous arrivait de la conduire, comme on dit, dans le paradis des fous, ce serait fort mal à vous, comme on dit; car la petite est si jeune! si donc vous deviez lui causer du chagrin, ce serait bien mal agir envers une demoiselle de bonne maison; ce serait une conduite répréhensible.

ROMÉO

Nourrice, rappelez-moi au souvenir de votre maîtresse; je vous jure...

LA NOURRICE

L'aimable homme! oh! je le lui dirai, soyez-en sûr; oh! qu'elle va être contente!

ROMÉO

Que lui direz-vous, nourrice? vous ne me comprenez pas.

LA NOURRICE

Je lui dirai, seigneur, que vous avez juré; ce qui est tout à fait d'un gentilhomme.

ROMÉO

Dites-lui de faire en sorte de venir se confesser cette après-midi. Là, dans la cellule du frère Laurent, elle sera tout à la fois confessée et mariée. Voici pour vous.

Il lui présente une bourse.

LA NOURRICE

Non, bien certainement, seigneur, je n'accepterai rien.

ROMÉO

Vous accepterez; il le faut.

LA NOURRICE, *prenant la bourse.*

Cette après-midi, dites-vous? Fort bien, elle s'y trouvera.

ROMÉO

Pour vous, bonne nourrice, allez attendre derrière le mur de l'abbaye; mon domestique ira dans une heure vous y rejoindre; il vous apportera une échelle de corde qui, dans le mystère de la nuit, doit m'aider à gravir au faite de la félicité. Adieu! — Soyez discrète, et je vous récompenserai. Adieu. — Mes compliments à votre maîtresse.

Il fait quelques pas pour s'éloigner.

LA NOURRICE

Que Dieu dans le ciel vous bénisse! — Un mot encore, s'il vous plaît.

ROMÉO, *revenant sur ses pas.*

Que me voulez-vous, bonne nourrice?

LA NOURRICE

Votre domestique est-il un homme sûr? Vous connaissez le proverbe : deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait.

ROMÉO

Croyez-moi, c'est un homme éprouvé comme l'acier.

LA NOURRICE

C'est que, voyez-vous, seigneur, ma maîtresse est bien la plus charmante créature, — ô mon Dieu! — voyez-vous, — quand elle était toute petite, — oh! oui, il y a, dans

Vérone, un gentilhomme, un certain Pâris, qui n'aurait pas été fâché de jeter le grappin sur elle; mais, hélas! la pauvre enfant ne peut le souffrir; elle aimerait mieux, je crois, voir le diable que sa personne. Quelquefois, pour la taquiner, je m'amuse à lui dire que Pâris est un bien bel homme; aussitôt elle pâlit et devient blanche comme un linge. Est-ce que romarin et Roméo ne commencent pas par la même lettre?

ROMÉO

Oui, nourrice, par un *R* : eh bien! après?

LA NOURRICE

Oh! vous voulez vous moquer de moi. Je sais fort bien qu'ils commencent par une autre lettre; c'est le mot chien qui commence par un *R*. Oh! si vous saviez toutes les jolies choses qu'elle dit sur le romarin et vous, cela vous ferait du bien de les entendre.

ROMÉO

Recommandez-moi à son souvenir.

Il s'éloigne.

LA NOURRICE

Oui, mille et mille fois. — Pierre!

PIERRE

Plaît-il?

LA NOURRICE

Pierre, prenez mon éventail, et marchez devant moi.

Ils s'éloignent.

SCÈNE V

Le jardin de Capulet.

JULIETTE *arrive.*

JULIETTE

Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé ma nourrice; elle m'avait promis de revenir dans une demi-heure. Peut-être ne l'a-t-elle pas trouvé. — Non, ce n'est pas cela. — Elle est boiteuse, et les messagers d'amour devraient être agiles comme la pensée, qui va dix fois plus vite que les rayons du soleil quand ils chassent l'ombre devant eux au penchant de la montagne; c'est pour cela que le char de Vénus est tiré par des colombes, et que Cupidon a des ailes. Maintenant le soleil est parvenu au plus haut point de sa course, de neuf heures à midi il y a trois mortelles heures, — et pourtant elle ne vient point. Si elle avait les affections et le sang chaud de la jeunesse, ses mouvements seraient autrement rapides; elle irait de Roméo à moi, de moi à Roméo, comme la paume que deux joueurs se renvoient. Mais elle est vieille, et la vieillesse tient beaucoup de la mort; la vieillesse est lourde, pesante, inerte comme le plomb, dont elle a la couleur terne et pâle.

Arrivent LA NOURRICE *et* PIERRE.

JULIETTE, *continuant.*

O ciel! la voici! — O nourrice bien-aimée! quelles nouvelles? l'as-tu trouvé? Renvoie ton laquais.

LA NOURRICE

Pierre, attendez-moi à la porte du jardin.

Pierre s'éloigne.

JULIETTE

Eh bien, chère nourrice, parle. — Mon Dieu! que tu as l'air triste! si tu as de mauvaises nouvelles à m'apprendre, dis-les-moi gaiement; si elles sont bonnes, tu en gâtes la musique en me la jouant avec une mine si renfrognée.

LA NOURRICE

Ouf! je n'en puis plus; laissez-moi un moment respirer. — Ah! mes pauvres os! quelle course j'ai faite!

JULIETTE

Je voudrais que tu eusses mes os, et moi tes nouvelles. Voyons, parle, je t'en prie; parle, ma bonne petite nourrice.

LA NOURRICE

Mon Dieu! que vous êtes pressée! ne pouvez-vous attendre un moment? ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE

Comment veux-tu que je le croie quand tu trouves de l'haleine pour me dire que tu es hors d'haleine? Tu mets plus de temps à t'excuser de ce délai que tu n'en mettrais à me conter ce que tu as à me dire. Les nouvelles que tu apportes sont-elles bonnes ou mauvaises, réponds; réponds-moi par un mot seulement; quant aux détails, j'attendrai. Voyons, sont-elles mauvaises ou bonnes?

LA NOURRICE

Le joli choix, ma foi, que vous avez fait! certes, vous ne vous y entendez guère : Roméo! non, ce n'est pas de lui que je parle; bien qu'il ait une figure incomparable, cela n'empêche pas qu'il n'ait une jambe au-dessus de tout éloge; et une main! et un pied! et une taille! Bien qu'on n'en puisse pas dire grand'chose, néanmoins cela surpasse

tout ce qu'on a jamais vu de mieux! Ce n'est pas précisément la fleur de la courtoisie; — mais je vous le garantis aussi doux qu'un agneau. Allez, allez, ma petite, continuez à servir Dieu. — Dites-moi, a-t-on dîné à la maison?

JULIETTE

Non, non; mais tout cela, je le savais déjà. Que dit-il de notre mariage? que t'en a-t-il dit?

LA NOURRICE

Dieu! que la tête me fait mal! Ma pauvre tête! elle bat comme si elle allait se briser en vingt morceaux; et puis mes reins, — ô mes reins! mes reins! Dieu vous bénisse de m'envoyer faire de pareilles courses! il y a vraiment de quoi me tuer.

JULIETTE

Va, je suis bien fâchée de te voir souffrir ainsi; mais, ma bonne petite nourrice, je t'en prie, que t'a dit mon ami?

LA NOURRICE

Il m'a dit, — il m'a parlé en loyal gentilhomme, en homme courtois, bon, sincère et, j'ose le dire, vertueux. — Où est votre mère?

JULIETTE

Où est ma mère? — Mais elle est à la maison; où voudrais-tu qu'elle fût? Quelles singulières réponses tu me fais : *Votre ami m'a parlé en loyal gentilhomme.* — Où est votre mère?

LA NOURRICE

Ma chère enfant, comme vous êtes impatiente! voilà du joli, ma foi! Est-ce là le cataplasme que vous appliquez sur mes douleurs? Désormais, vous pourrez faire vos commissions vous-même.

JULIETTE

Eh bien! vas-tu te fâcher? — Voyons, que dit Roméo?

LA NOURRICE

Avez-vous obtenu la permission d'aller aujourd'hui à confesse?

JULIETTE

Oui.

LA NOURRICE

En ce cas, rendez-vous à la cellule de frère Laurent. Un mari vous y attend pour vous épouser. Bon! voilà la rougeur qui vous monte au visage; il faut bien peu de chose pour donner à vos joues la couleur écarlate. Allez à l'église; moi, je vais dans une autre direction chercher l'échelle avec laquelle, dès qu'il fera nuit, votre amant doit dénicher un nid d'oiseau. C'est pour vous que je travaille; à moi la peine, à vous le plaisir! je vais dîner; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE

Je vais y trouver le bonheur! — Chère nourrice, adieu.

La Nourrice s'en va d'un côté, Juliette de l'autre.

SCÈNE VI

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et ROMÉO.

FRÈRE LAURENT

Daigne le ciel sourire à cette union sainte; et puissions-nous ne pas avoir plus tard à nous en repentir!

ROMÉO

Ainsi soit-il ! Mais viennent toutes les douleurs du monde, elles ne sauraient contre-balancer l'immense bonheur que me donne chaque minute passée en sa présence : réunissez seulement nos mains par les paroles consacrées ; la mort qui dévore l'amour peut faire ensuite de moi ce qu'il lui plaira ; que Juliette soit mienne, je n'en veux pas davantage.

FRÈRE LAURENT

Ces bonheurs violents ont une fin violente, et meurent au sein de leur triomphe, pareils au feu et à la poudre, qui consomment ce qu'ils touchent : le miel, si doux, finit par rebuter par sa douceur même, et le palais blasé le rejette avec dégoût : aime donc modérément, mon fils ; c'est le moyen d'aimer longtemps ; pour arriver à point, il ne faut aller ni trop vite ni trop lentement.

Entre JULIETTE.

FRÈRE LAURENT, *continuant.*

Voici la jeune épouse. — Oh ! un pied aussi léger n'usera jamais le roc éternel de cette grotte ; un amant peut, sans craindre de tomber, marcher sur le fil de la Vierge qui voltige dans l'air par un soleil d'été, tant cette vanité qu'on nomme l'amour est chose légère !

JULIETTE

Salut à mon saint directeur.

FRÈRE LAURENT

Roméo vous remerciera pour nous deux, ma fille.

JULIETTE

Je lui en dis autant ; sans quoi ses remerciements seraient superflus.

ROMÉO

Ah! Juliette, si la mesure de ta félicité est comblée comme la mienne, et si tu as plus de talent que moi pour la peindre, oh! alors parfume de ton haleine l'air qui nous entoure, et que la musique de ta voix exprime le bonheur ineffable d'une entrevue si chère!

JULIETTE

Le sentiment vrai, plus riche en effets qu'en paroles, s'attache plus à la réalité qu'aux vains ornements : ceux-là sont indigents qui peuvent faire le calcul de leurs richesses; mon sincère amour est parvenu à un excès si grand, que je ne saurais compter la moitié de mes trésors.

FRÈRE LAURENT

Venez, venez avec moi, et nous allons rapidement achever cette affaire; car, avec votre permission, vous ne resterez pas seuls, avant que la sainte Église ait fait de vous une seule personne.

Ils sortent.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Une place publique.

Entrent MERCUTIO, BENVOLIO, *un* PAGE
et des VALETS.

BENVOLIO

Je t'en prie, mon bon Mercutio, retirons-nous : la journée est chaude, les Capulets sont sortis dans la ville, et si nous les rencontrons, nous n'éviterons pas une querelle; car, par ces jours de canicule, le sang affolé se met vite en mouvement.

MERCUTIO

Tu ressembles à un de ces camarades qui, lorsqu'ils entrent dans une taverne, commencent par déposer leur épée sur la table en disant : « Dieu veuille que je n'en aie pas besoin ! » et qui, dès que la seconde rasade opère, la tirent contre le garçon, lorsqu'en effet il n'en est aucun besoin.

BENVOLIO

Est-ce que je suis un de ces hommes-là ?

MERCUTIO

Allons, allons, tu es dans ton genre un bonhomme aussi emporté qu'il en soit en Italie, et tu es aussi facilement excité à la mauvaise humeur, que tu es facilement de mauvaise humeur d'être excité.

BENVOLIO

Et quoi encore?

MERCUTIO

S'il existait deux gaillards comme toi, nous n'en aurions bientôt plus un seul; car l'un tuerait l'autre. Toi! mais tu es homme à te prendre de querelle avec le premier venu dont la barbe aura un poil de plus ou de moins que la tienne; tu te battras avec tel autre, parce qu'il casse des noisettes, par l'unique motif que tu as les yeux couleur noisette; voilà, j'espère, des yeux clairvoyants et un motif bien choisi. Ta tête est pleine comme un œuf de sujets de querelles; mais, en revanche, elle est vide de cervelle; car elle a perdu sous les coups nombreux qu'elle a reçus le peu qu'elle en avait. Je t'ai vu chercher dispute à un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il avait éveillé ton chien qui dormait au soleil. N'as-tu pas entrepris un tailleur parce qu'il portait un pourpoint neuf avant Pâques? et un autre quidam, parce qu'il attachait ses souliers neufs avec de vieux rubans? et c'est toi qui t'avises de me faire la leçon sur mon humeur turbulente!

BENVOLIO

Si j'étais aussi querelleur que toi, j'affermers ma vie à bail à qui voudrait m'assurer cinq quarts d'heure d'existence.

MERCUTIO

Tu me fais bâiller avec ton bail.

Arrive TYBALT, *accompagné de quelques partisans des Capulets.*

BENVOLIO

Sur ma vie, voici les Capulets.

MERCUTIO

Par la mort, cela m'est égal.

TYBALT, *aux siens.*

Tenez-vous près de moi, je vais leur parler. — Bonjour, Messieurs : j'ai un mot à dire à l'un de vous.

MERCUTIO

Un mot seulement à l'un de nous ! donnez-lui un accompagnement ; joignez-y un coup d'épée.

TYBALT

Vous m'y trouverez fort disposé pour peu que vous m'en donniez l'occasion.

MERCUTIO

Ne pourriez-vous la prendre sans qu'on vous la donnât ?

TYBALT

Mercutio, toi et Roméo, vous agissez d'un commun accord.

MERCUTIO

Que parles-tu d'accord ? Nous prends-tu pour des ménestriers ? En ce cas, prends garde que la mesure ne se brouille. (*Portant la main sur la garde de son épée.*) Voici mon archet ; il te fera danser. Ah ! tu parles d'accord !

BENVOLIO

Nous sommes ici en public : ou retirons-nous dans quelque

endroit écarté, ou discutons froidement nos griefs; sinon, séparons-nous; ici, tous les yeux nous regardent.

MERCUTIO

Les yeux des hommes peuvent nous regarder; ils sont faits pour cela; je reste ici, moi; peu m'importe à qui cela déplaît.

Arrive ROMÉO.

TYBALT

Allez en paix, Messire; j'aperçois mon homme.

MERCUTIO

Je veux être pendu si celui-là porte votre livrée. Rendez-vous sur le terrain, il vous y suivra; c'est sous ce rapport seulement qu'il sera votre homme.

TYBALT

Roméo, la haine que je te porte ne me fournit pas d'expression plus nette que celle-ci : tu es un lâche.

ROMÉO

Tybalt, j'ai des raisons pour t'aimer; elles me font excuser la fureur avec laquelle tu m'accueilles : — je ne suis point un lâche; adieu donc, je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT

Jeune homme, cela ne saurait excuser les outrages que j'ai reçus de toi; ainsi volte-face et dégaîne.

ROMÉO

Je proteste que je ne t'ai offensé de ma vie; loin de là, tu ne comprendras toute l'affection que je te porte que le jour où tu en connaîtras les motifs; ainsi, mon cher Capulet, — et c'est un nom que j'estime à l'égal du mien, — calme-toi.

MERCUTIO

O soumission froide, déshonorante et vile ! Allons, flam-
berge au vent ! — (*Il met l'épée à la main.*) Misérable Tybalt,
veux-tu me suivre ?

TYBALT

Que me veux-tu ?

MERCUTIO

Roi des estafiers, je ne veux qu'une de tes neuf vies ;
celle-là, je prendrai la liberté de l'expédier ; quant aux autres,
peut-être en ferai-je des poires tapées ; cela dépendra de
ta conduite ultérieure à mon égard. Ton épée se fait bien
tirer l'oreille pour sortir du fourreau ! Dépêche-toi, si tu ne
veux, avant d'avoir dégainé, sentir la mienne siffler à tes
oreilles.

TYBALT, *tirant son épée.*

Je suis à toi !

ROMÉO

Mon cher Mercutio, remets ton épée dans le fourreau.

MERCUTIO, *à Tybalt.*

Voyons, montre-nous cette fameuse botte.

Ils se battent.

ROMÉO

Dégaine, Benvolio ; rabats la pointe de leurs épées. —
Quelle honte, Messieurs ! arrêtez ! — Tybalt, — Mercutio,
— le prince a expressément défendu de ces violences dans
les rues de Vérone. — Arrêtez, Tybalt ; — mon cher Mercutio.

Mercutio est blessé, Tybalt s'éloigne avec ses partisans.

MERCUTIO

Je suis blessé ! — Au diable les deux maisons rivales ! —
Je suis expédié. — Est-il parti sans avoir aucun mal ?

BENVOLIO

Quoi donc? Es-tu blessé?

MERCUTIO

Oui, oui; une égratignure, une égratignure; parbleu, c'est bien assez. — Où est mon page? — Va, manant, va me chercher un chirurgien.

Le Page s'éloigne.

ROMÉO

Du courage, mon ami; la blessure n'est pas grave.

MERCUTIO

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est suffisante comme cela : viens chercher demain de mes nouvelles, tu me trouveras emménagé dans mon dernier gîte. J'ai mon affaire; adieu à ce monde! — Au diable vos deux maisons! — Comment! égratigné à mort par un drôle, un maraud, un bélître; tué par un rodomont, un cuistre, un animal qui se bat par la règle de trois! — (*A Roméo.*) Pourquoi diable es-tu venu te mettre entre nous? c'est par-dessous ton bras que le coup a passé pour m'atteindre.

ROMÉO

J'ai cru bien faire.

MERCUTIO

Aide-moi à gagner une maison voisine. Roméo, je sens que je vais perdre connaissance. — Au diable vos deux familles, elles sont cause que je vais régaler les vers; j'ai mon affaire, et bien conditionnée. — Maudites familles!

Mercutio s'éloigne à pas lents, soutenu par Benvolio.

ROMÉO, *seul*.

Un gentilhomme, proche parent du prince, et mon ami intime, a été blessé à mort en prenant fait et cause pour moi; et moi-même je vois une tache déshonorante imprimée à ma réputation par Tybalt, Tybalt, mon parent depuis une heure! — Ah! Juliette bien-aimée, ta beauté m'a efféminé, tu as amolli la trempe de mon courage.

Revient BENVOLIO.

BENVOLIO

O Roméo! Roméo! le brave Mercutio est mort! loin de la terre qu'elle dédaignait, cette âme intrépide a pris trop tôt son vol vers les cieux.

ROMÉO

La noire destinée de ce jour marquera de son sceau lugubre les jours qui le suivront : celui-ci voit commencer de grands malheurs; d'autres les verront finir.

Revient TYBALT.

BENVOLIO

Voilà Tybalt, ce furieux, qui revient.

ROMÉO

Il vit! il triomphe! et Mercutio est mort! Remonte au ciel, prudente modération; et toi, fureur à l'œil de flamme, sois maintenant mon guide! — (*S'approchant de Tybalt.*) Tybalt, je te renvoie l'épithète de lâche que tu m'as donnée tout à l'heure. L'âme de Mercutio n'est pas encore bien loin; elle plane au-dessus de nos têtes, attendant que la

tienne vienne lui tenir compagnie; il faut que l'un de nous ou tous les deux aillent le rejoindre.

TYBALT

Jeune présomptueux, qui fus ici-bas son ami, je vais te réunir à lui.

ROMÉO, *mettant l'épée à la main.*

Voilà qui va en décider.

Ils se battent; Tybalt tombe.

BENVOLIO

Fuis, Roméo; éloigne-toi! les bourgeois arrivent, et Tybalt est tué. — Ne reste point là, immobile et interdit. — Si tu es pris, le prince va te condamner à mort. — Allons, pars! — Sauve-toi!

ROMÉO

Oh! je suis le jouet du sort!

BENVOLIO

Qu'attends-tu?

Roméo s'éloigne.

Arrive un grand nombre de bourgeois.

PREMIER BOURGEOIS

De quel côté s'est enfui celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé?

BENVOLIO

Tybalt est ici gisant.

PREMIER CITOYEN

Vous, Messire, suivez-moi; au nom du prince, obéissez.



Ayuntamiento de Madrid

Roméo et Juliette h. t. 2.

— Ne reste point là immobile et interdit. —
Si tu es pris, le prince va te condamner à mort.

Arrivent LE PRINCE *et sa suite* ; CAPULET, MONTAIGU,
DONNA CAPULET, DONNA MONTAIGU, *et une foule*
de peuple.

LE PRINCE

Où sont les misérables qui ont commencé cette scène de violence?

BENVOLIO

O noble prince! je puis vous dire comment s'est passée cette fatale querelle; vous voyez le cadavre de l'homme tué par le jeune Roméo, de celui qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

DONNA CAPULET, *s'approchant du corps de Tybalt.*

Tybalt, mon neveu! ô fils de mon frère! Spectacle douloureux! c'est le sang de mon cher Tybalt qui a coulé! — Prince, si vous êtes juste, en échange de notre sang versé, donnez-nous celui des Montaigus. — O mon neveu! mon neveu!

LE PRINCE

Benvolio, qui a commencé ces actes sanglants?

BENVOLIO

Tybalt, étendu mort, tué par la main de Roméo. Roméo, lui parlant le langage de la modération, l'avait prié de considérer la futilité de la querelle, et de ne pas s'exposer au déplaisir de Votre Altesse. Tout cela dit avec douceur, d'un air calme, et dans l'attitude la plus humble, n'a pu prévaloir sur la haine indomptable de Tybalt. Sourd à ces paroles de paix, il s'élance l'épée à la main et en dirige la pointe contre la poitrine du vaillant Mercutio, qui aussitôt croise le fer avec lui; plein d'un belliqueux dédain, d'une main il détourne la froide mort qui le menace, de l'autre la

renvoie à Tybalt, qui pare ses coups avec dextérité. « Arrêtez, mes amis ! » s'écrie Roméo ; en même temps son bras, plus agile que sa langue, abaisse la pointe fatale des deux glaives, et il se précipite entre les combattants ; en ce moment, un coup furieux porté par Tybalt, passant par-dessous le bras de Roméo, est venu frapper mortellement Mercutio. Tybalt s'est enfui, puis il est revenu sur Roméo dont le calme venait tout à coup de faire place à la vengeance. Rapides comme l'éclair, ils se sont élancés l'un sur l'autre, et avant que j'eusse mis l'épée à la main pour les séparer, Tybalt est tombé mort, et Roméo a pris la fuite. Que je meure à l'instant, si ce n'est pas la vérité pure.

DONNA CAPULET

C'est un parent des Montaigus, il ne dit pas la vérité ; ses affections l'en empêchent. Dans cette lutte criminelle, ils se sont mis vingt contre un, et les vingt réunis n'ont pu trancher qu'une seule vie : prince, je demande justice ; votre devoir est de me l'accorder ; Roméo a tué Tybalt ; Roméo doit cesser de vivre.

LE PRINCE

Roméo a tué celui qui avait tué Mercutio ; maintenant, qui me payera le prix d'une si chère vie ?

BENVOLIO

Prince, que ce ne soit pas Roméo ; il était l'ami de Mercutio : en ôtant la vie à son meurtrier, il n'a fait que ce qu'aurait fait la loi.

LE PRINCE

Il a eu tort, et pour le punir, je le condamne immédiatement à l'exil. Je suis moi-même compromis dans vos haines : vos cruelles discordes ont fait couler mon sang ; mais je

vous infligerai de si rigoureux châtiments, que vous déplo-
rerez tous que ce sang ait été versé; je serai sourd aux
justifications et aux excuses; ni larmes ni prières ne rachè-
teront les torts; n'y ayez donc point recours : que Roméo
se hâte de partir; si on le trouve, ce sera sa dernière heure.
Emportez ce corps, et gardez-vous d'enfreindre notre vo-
lonté; c'est une clémence meurtrière que celle qui pardonne
le meurtre.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

Une chambre de la maison des Capulets.

Entre JULIETTE.

JULIETTE

Redoublez de vitesse, coursiers aux pieds de flamme;
hâtez-vous d'arriver au palais du soleil; un conducteur
comme Phaéton vous ferait bientôt toucher les portes d'oc-
cident, et sur-le-champ viendrait la nuit obscure. Ferme
tes épais rideaux, ô Nuit reine des amoureux mystères;
dérobe-les aux yeux indiscrets, et que Roméo s'élance dans
mes bras, inaperçu, invisible! — Le bonheur des amants
n'a besoin d'être éclairé que par la présence radieuse de
l'objet aimé : l'amour est aveugle, et c'est la nuit qui lui
convient le mieux. — Viens donc, Nuit solennelle, matrone
au maintien grave, au noir vêtement, guide mes pas dans
la lice où je dois trouver mon vainqueur, où deux âmes
pures et sans tache doivent accomplir leur premier sacrifice;
couvre de ton noir manteau ma pudique rougeur, jusqu'à ce
que l'amour enhardi ne voie plus dans ces mystères que
l'accomplissement d'un chaste devoir! — Viens, Roméo,
viens; tu seras le jour de ma nuit, car sur les ailes de la

nuit ton image se détachera plus blanche que la neige nouvelle sur le noir plumage du corbeau. — Viens, nuit propice; viens, nuit aimable et sombre; donne-moi mon Roméo; quand il aura cessé de vivre, prends-le et découpe-le en petites étoiles; elles feront resplendir d'un tel éclat la face du ciel, que tout l'univers, s'éprenant d'amour pour la nuit, cessera d'adorer le soleil et sa magnificence. — Oh! j'ai acheté un domaine d'amour, mais je n'en ai point encore pris possession; je suis vendue, l'acquéreur n'est point encore entré en jouissance. Oh! qu'elle est lente cette journée! lente comme la nuit qui précède un jour de fête, pour l'enfant qu'attendent de nouvelles parures et qui est impatient de les porter. Ah! voici ma nourrice.

Entre LA NOURRICE, tenant à la main une échelle de corde.

JULIETTE, *continuant.*

Elle va me donner des nouvelles; et tout ce qui me parle de Roméo a pour moi une éloquence céleste. — Eh bien, nourrice, quoi de nouveau? Que tiens-tu donc là? l'échelle de corde que Roméo t'a chargée d'aller prendre?

LA NOURRICE

Oui, oui, l'échelle de corde.

Elle jette par terre l'échelle de corde.

JULIETTE

O mon Dieu! qu'as-tu donc? pourquoi joins-tu ainsi les mains?

LA NOURRICE

Ah! miséricorde! il est mort! il est mort! il est mort! nous sommes perdues, Mademoiselle, nous sommes perdues! — O malheur! il n'est plus! il est tué! il est mort!

JULIETTE

Le ciel a-t-il pu être si cruel!

LA NOURRICE

Roméo l'a pu, sinon le ciel. — O Roméo, Roméo! — qui jamais l'aurait pensé? — Roméo!

JULIETTE

Quel démon es-tu donc de me mettre ainsi à la torture? C'est un supplice à faire rugir les damnés. Roméo s'est-il donné la mort? Dis-moi seulement oui, et dans ce seul mot prononcé il y aura pour moi un poison plus redoutable que le regard mortel du basilic : si Roméo n'est plus, je ne suis plus rien moi-même. Est-il mort? réponds-moi oui ou non; et qu'un mot décide de mon malheur ou de ma félicité.

LA NOURRICE

J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes propres yeux, — que Dieu me pardonne! — là, sur sa mâle poitrine : ce n'est plus qu'un cadavre sanglant, horrible à voir; pâle, pâle comme la cendre; tout souillé d'un sang noir; — à cette vue, j'ai perdu connaissance.

JULIETTE

Oh! brise-toi, mon cœur, brise-toi à l'instant! Fermez-vous, mes yeux, et cessez pour jamais de vous ouvrir au jour! Terrestre enveloppe, retourne à la terre; que la vie cesse de t'animer, et qu'une même tombe me réunisse à Roméo.

LA NOURRICE

O Tybalt, Tybalt! le meilleur ami que j'avais! si poli avec moi, si plein d'attentions! faut-il que j'aie vécu pour te voir mourir!

JULIETTE

Quel est cet ouragan qui souffle dans des directions si opposées? Roméo est-il tué, et Tybalt est-il mort? — Ai-je perdu à la fois un cousin bien cher et un époux plus cher encore? Alors, sonne la trompette du jugement dernier! car qui vivra encore, si ces deux-là sont morts?

LA NOURRICE

Tybalt est mort, et Roméo est banni; Roméo qui l'a tué est banni!

JULIETTE

Grand Dieu! — la main de Roméo a versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE

Hélas! oui, malheureusement, oui.

JULIETTE

O cœur cruel, sous des traits si doux! ô serpent caché sous les fleurs! jamais dragon habita-t-il une caverne si belle! O tyran plein de charmes! angélique démon! vautour au plumage de colombe! loup dévorant sous la toison de l'agneau! vile substance, brillante d'un céleste éclat! L'opposé de ce que tu sembles! ange réprouvé! scélérat sous des dehors honorables! — O nature! qu'allais-tu faire en enfer, lorsque tu plaças l'âme d'un damné dans ce corps charmant, ce paradis mortel? Jamais reliure plus riche couvrit-elle un livre plus impur? faut-il que l'imposture habite un palais si splendide?

LA NOURRICE

Il n'y a plus à se fier aux hommes; tous sont sans foi, sans honneur; ce sont tous des parjures, des imposteurs, des misérables, des trompeurs. — Ah! mon Dieu, où est

Pierre?... Pierre, de l'eau-de-vie! Ces chagrins, ces malheurs, ces tourments me font vieillir. Opprobre sur Roméo!

JULIETTE

Que maudite soit ta langue pour un pareil souhait! il n'est pas né pour l'opprobre, lui; l'opprobre n'oserait imprimer son sceau sur ce noble front; c'est le trône de l'honneur; c'est un front digne de porter la couronne de la terre. Que j'étais insensée de le traiter comme j'ai fait!

LA NOURRICE

Pouvez-vous dire du bien de celui qui a tué votre cousin?

JULIETTE

Dois-je mal parler de celui qui est mon mari? Cher et malheureux époux, qui épargnera ton nom, alors que moi, ta femme depuis trois heures seulement, je lui prodigue l'outrage? Mais pourquoi, cruel, as-tu tué mon cousin? Ah! le cruel Tybalt aurait tué mon Roméo! Arrière, larmes folles; retournez à votre source; votre tribut appartient à la douleur; et c'est par méprise que vous l'offrez à la joie. Il vit, mon époux, que Tybalt voulait tuer; et il est mort, Tybalt, lui qui voulait tuer mon époux; il n'y a là que des sujets de joie; pourquoi donc est-ce que je pleure? un mot plus douloureux pour moi que la mort de Tybalt m'a percé le cœur; vainement je voudrais l'oublier; il pèse sur ma mémoire comme un crime sur l'âme du coupable : *Tybalt est mort*, m'a-t-elle dit, et *Roméo est banni*. Dans ce seul mot *banni*, il y a la mort de dix mille Tybalt. C'était bien assez que la mort de Tybalt; là aurait dû s'arrêter mon malheur; ou si une douleur ne va jamais sans l'autre, si elle se plaît dans la compagnie d'autres douleurs; si après m'avoir dit : *Tybalt est mort*, on m'avait pareillement annoncé le trépas de mon père ou de ma mère, ou même de tous deux,

ah! c'eût été pour moi une lamentable nouvelle; mais à la suite de ces mots, *Tybalt est mort*, ajouter : *Roméo est banni*, c'est tuer à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette : *Roméo est banni*, il n'y a ni fin, ni terme, ni bornes, ni limites aux indicibles douleurs contenues dans ces paroles de mort. — Nourrice, mon père et ma mère, où sont-ils?

LA NOURRICE

Ils pleurent et gémissent sur le corps inanimé de Tybalt : voulez-vous venir les voir? je vais vous conduire auprès d'eux.

JULIETTE

Ils arrosent ses blessures de leurs larmes? les miennes, quand les leurs seront séchées, couleront pour le bannissement de Roméo. Ramasse ces cordes; pauvres instruments, vous êtes comme moi trompés dans votre attente; car Roméo est exilé. Vous deviez l'amener dans mes bras! Vain espoir! je suis condamnée à mourir vierge et veuve. Venez; et toi, nourrice, viens aussi; je vais m'étendre sur ma couche nuptiale; au lieu de Roméo, ce sera la mort qui m'épousera.

LA NOURRICE

Retirez-vous dans votre chambre; je vais voir Roméo, et il viendra vous consoler : — je sais où il est. Entendez-vous, votre Roméo sera ici cette nuit, je vais le trouver : il est caché dans la cellule de frère Laurent.

JULIETTE

Oh! vas-y! remets cette bague à mon loyal chevalier, et dis-lui de venir me faire ses derniers adieux.

Elles sortent.

SCÈNE III

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT *et* ROMÉO.

FRÈRE LAURENT

Sors de ta retraite, Roméo; viens, mortel infortuné, l'affliction s'est éprise de toi et la douleur est ta fiancée.

ROMÉO

Quoi de nouveau, mon père? quel est l'arrêt du prince? quelle nouvelle infortune dois-je éprouver encore?

FRÈRE LAURENT

Tu n'es que trop familiarisé avec le malheur, ô mon fils! je viens t'apprendre l'arrêt qu'a rendu le prince.

ROMÉO

La mort, sans doute?

FRÈRE LAURENT

Sa bouche a prononcé un jugement moins rigoureux; ce n'est pas la mort, mais l'exil.

ROMÉO

L'exil, grand Dieu! oh! par pitié, dis la mort! l'exil est bien plus terrible que la mort! ah! ne parle pas d'exil.

FRÈRE LAURENT

Tu es banni de Vérone; résigne-toi, le monde est vaste.

ROMÉO

Hors des murs de Vérone il n'y a point de monde pour moi; il n'y a que purgatoire, torture et enfer; m'exiler d'ici, c'est m'exiler du monde, et cet exil-là, c'est la mort, c'est la mort sous le nom menteur d'exil. En appelant la mort exil, tu me tranches la tête avec une hache d'or, et tu souris au coup qui me tue.

FRÈRE LAURENT

O péché mortel! ô comble de l'ingratitude! Selon nos lois, ton crime a mérité la mort; mais le prince dans sa bonté, prenant ton parti, a fait taire la loi, et au mot redoutable de mort a substitué celui d'exil; c'est un acte d'insigne clémence, tu ne le vois pas?

ROMÉO

C'est cruauté, et non clémence. Le ciel est ici où respire Juliette; le plus chétif animal, le chat, le chien, la souris, vivent sous le ciel et peuvent la contempler; mais Roméo ne le peut pas. — La mouche elle-même jouit de plus de droits, de privilèges, de faveurs, que Roméo; elle peut se poser sur la main de Juliette, sur ce ravissant albâtre, et savourer sur ses lèvres d'immortelles délices, ses lèvres dont la pudeur virginale rougit, comme d'un péché, du mutuel baiser qu'elles se donnent. Mais Roméo ne le peut pas; il est exilé, lui; une mouche a ce bonheur, on le refuse à Roméo; une mouche est libre, et moi, je suis banni. Et tu me dis que l'exil n'est point la mort? N'avais-tu donc sous la main ni poison subtil ni lame tranchante, nul instrument de mort immédiate, n'importe lequel? N'avais-tu absolument, pour me tuer, que le mot d'exil? Ce mot, mon père, les damnés le hurlent en enfer; et tu as le cœur, toi, ecclésiastique, toi mon guide sacré, mon confesseur, toi qui

te dis mon ami, tu as le cœur de m'assassiner avec le mot exil!

FRÈRE LAURENT

L'amour te rend injuste; laisse-moi te dire un mot.

ROMÉO

Oh! tu vas encore me parler d'exil.

FRÈRE LAURENT

Je te donnerai une armure pour te défendre contre ce mot redoutable; la philosophie, ce lait si doux de l'adversité, te consolera dans ton exil.

ROMÉO

Encore l'exil? — Arrière la philosophie! A moins que la philosophie ne puisse créer une Juliette, déplacer une ville, annuler l'arrêt d'un prince, elle est inutile et sans vertu; cesse de m'en parler.

FRÈRE LAURENT

Allons, je vois que les fous n'ont pas d'oreilles.

ROMÉO

Comment en auraient-ils, quand les sages n'ont pas d'yeux?

FRÈRE LAURENT

Laisse-moi raisonner avec toi sur ta situation.

ROMÉO

Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas : si tu étais jeune comme moi, aimé de Juliette, marié depuis une heure seulement, couvert du sang de Tybalt, passionné comme moi, et comme moi exilé, alors tu pourrais parler, alors on

te verrait t'arrachant les cheveux, tombé par terre comme je fais, et y prendre d'avance la mesure de ta fosse.

On entend frapper.

FRÈRE LAURENT

Lève-toi; on frappe; mon cher Roméo, cache-toi.

ROMÉO

Non, non! à moins que le souffle de mes gémissements n'élève autour de moi un nuage qui me dérobe à tous les yeux.

On frappe.

FRÈRE LAURENT

Entends comme l'on frappe! — Qui est là? — Lève-toi, Roméo, ou tu seras pris. — Attendez. — Lève-toi, va dans mon oratoire. — (*On frappe.*) Tout à l'heure. — Mon Dieu, quelle obstination! — J'y vais, j'y vais. (*On frappe.*) Qui frappe donc si fort? De quelle part venez-vous? que voulez-vous?

LA NOURRICE, *du dehors.*

Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de ma visite; je viens de la part de Mlle Juliette.

FRÈRE LAURENT

En ce cas, soyez la bienvenue.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE

O mon père! mon père! dites-moi, je vous prie, où est le mari de ma maîtresse? où est Roméo?

FRÈRE LAURENT

Le voilà par terre, ivre de ses propres larmes.

LA NOURRICE

Oh! il est tout à fait dans le même état que ma maîtresse.

FRÈRE LAURENT

O douloureuse sympathie! déplorable situation!

LA NOURRICE

Oui, voilà comme elle est couchée : ce ne sont que des pleurs et des sanglots, des sanglots et des pleurs. — (*A Roméo.*) Allons, levez-vous, levez-vous, si vous êtes homme; au nom de Juliette, debout, levez-vous; pourquoi vous laisser aller à un si profond désespoir?

ROMÉO

Nourrice!

LA NOURRICE

Allons, seigneur, allons. — Au bout du compte, la mort termine tout.

ROMÉO

Tu as prononcé le nom de Juliette! En quel état est-elle? N'est-ce pas qu'elle me regarde comme un vil assassin, maintenant que j'ai souillé l'aurore de notre bonheur d'un sang qui touche de si près au sien? Où est-elle? Comment est-elle? Que dit de nos amours détruites la mystérieuse épouse de mon cœur?

LA NOURRICE

Oh! elle ne dit rien, seigneur; mais elle pleure, et pleure encore. Elle se jette sur son lit; puis tout à coup elle se soulève, appelle Tybalt; puis elle retombe en appelant Roméo.

ROMÉO

Pareil à la balle partie d'un mousquet homicide, c'est mon nom qui la tue, comme cette main maudite a tué son

parent. — Oh ! dis-moi, mon père, dis-moi dans quelle partie de mon corps ce nom détesté réside ; ce fer va détruire l'asile qui le recèle.

Il tire son épée.

FRÈRE LAURENT

Retiens ta main désespérée ! Es-tu un homme ? Ton extérieur l'annonce ; mais tes larmes sont d'une femme, ton action insensée indique la stupide fureur de la brute ; toi qui n'as de l'homme que l'extérieur, femme ou bête féroce, qui que tu sois, tu me surprends : par mon saint ministère, j'avais une plus haute opinion de ton caractère. Eh quoi ! après avoir tué Tybalt, veux-tu donc attenter à tes propres jours, et, consommant sur toi-même l'acte d'une haine infernale, tuer du même coup la femme dont toute la vie est concentrée en toi ? Pourquoi accuser ta naissance, le ciel et la terre ? Tout cela, c'est toi, tu ne peux t'en dépouiller qu'en t'abdisquant toi-même. Fi donc ! fi ! tu déshonores ta personne, ton amour, ton intelligence ; tu es merveilleusement partagé sous ces trois rapports ; mais, pareil à l'usurier, tu ne fais point de tes richesses l'usage convenable. En l'absence de toute mâle énergie, ta personne n'est qu'une image de cire ; en causant la mort de la femme que tu avais fait vœu de chérir, ton amour n'est qu'un parjure ; ton intelligence, commise à la conduite de ta personne et de ton amour, dont elle est l'ornement, n'est qu'un guide insensé qui les égare : c'est la poudre que porte un soldat maladroit, et qui fait explosion, grâce à son ignorance, et tu trouves la mort dans ce qui devait assurer ta défense. Réveille-toi, mon fils. Elle vit, ta Juliette, cette Juliette adorée, pour laquelle tu mourais il n'y a qu'un moment ; en cela tu es heureux. Tybalt a voulu te tuer, et tu as tué Tybalt ; en cela encore tu es heureux. La loi qui te menaçait de la mort devient ton amie et ne prononce que l'exil ; en cela encore tu es mille fois heureux. Tous les bonheurs

t'arrivent à la fois; la fortune te sourit sous ses plus beaux atours; mais toi, semblable à la jeune fille que ses parents ont gâtée, tu boudes contre la fortune et l'amour. Prends-y garde, prends-y garde; quand on est ainsi fait, on meurt misérable. Allons, va rejoindre ta bien-aimée, comme vous en êtes convenus; monte dans son appartement; pars et va la consoler; mais n'oublie pas de la quitter avant l'heure où l'on pose les sentinelles; car alors tu ne pourrais plus te rendre à Mantoue. C'est là que tu résideras jusqu'à ce que le moment vienne où nous pourrons déclarer ton mariage, réconcilier ta famille avec celle de Juliette, obtenir ta grâce du prince, et te rappeler à Vérone avec une joie mille fois plus grande que n'aura été ton affliction en la quittant. — Précédez-le, nourrice; saluez de ma part votre maîtresse; dites-lui de faire coucher de bonne heure toute la famille, qui a besoin de repos, fatiguée qu'elle est par la douleur; Roméo va vous suivre.

LA NOURRICE

O mon Dieu! je pourrais rester là toute la nuit à vous entendre, tant vous parlez bien! Ce que c'est que d'avoir étudié! — (*A Roméo.*) Seigneur, je vais annoncer votre visite à ma maîtresse.

ROMÉO

Allez, et dites à ma bien-aimée de se préparer à me bien gronder.

LA NOURRICE, *lui donnant une bague.*

Seigneur, voici une bague qu'elle m'a dit de vous remettre : dépêchez-vous, car il se fait tard.

La Nourrice sort.

ROMÉO, *regardant la bague.*

Voici qui me rend tout mon courage!

FRÈRE LAURENT

Pars, bonne nuit. — Quitte Vérone ce soir avant la pose des sentinelles, ou demain, à la pointe du jour, éloigne-toi à la faveur d'un déguisement : ta destinée tout entière en dépend. Fixe ta résidence à Mantoue. Je m'entendrai avec ton domestique, qui, de temps à autre, te tiendra au courant de tout ce qui pourra survenir ici de favorable à tes intérêts. Donne-moi ta main; il est tard; adieu, bonne nuit.

ROMÉO, *lui serrant la main.*

Si une joie au-dessus de toutes les joies ne m'attendait en ce moment, je ne pourrais sans douleur me séparer si brusquement de vous. Adieu.

Ils sortent, frère Laurent d'un côté, Roméo de l'autre.

SCÈNE IV

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, DONNA CAPULET *et* PARIS.

DONNA CAPULET

Ces malheureux événements nous ont tellement préoccupés, seigneur, que nous n'avons pas eu le temps de faire part à notre fille de vos intentions. C'est que, voyez-vous, elle était tendrement attachée à son cousin Tybalt, et moi aussi; — mais quoi! nous sommes nés pour mourir. — Il est bien tard, et il n'est pas probable qu'elle descende ce soir. Je vous proteste que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS

Ce n'est guère le moment de faire sa cour; bonne nuit, Madame; veuillez présenter mes hommages à votre fille.

DONNA CAPULET

Je n'y manquerai pas, et demain de bonne heure je saurai ses intentions; ce soir, elle est absorbée par sa douleur.

CAPULET

Seigneur Pâris, je crois pouvoir vous assurer d'avance de l'amour de ma fille; je pense qu'en toute chose elle se laissera guider par moi; je dirai plus, j'en ai la certitude. — Ma femme, avant de vous coucher, allez la voir; faites-lui connaître l'amour de mon gendre Pâris, et dites-lui, souvenez-vous-en bien, que mercredi prochain... mais doucement; quel jour sommes-nous?

PARIS

Lundi, seigneur.

CAPULET

Lundi! ah! ah! Oui, mercredi, ce serait trop tôt; que ce soit donc jeudi. — Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. — (*A Pâris.*) Serez-vous prêt pour ce jour-là? un terme si rapproché vous convient-il? Nous ne ferons pas grande cérémonie; — un ou deux amis; car vous concevez que Tybalt étant notre proche parent et sa mort étant si récente, nous aurions l'air d'en être peu affectés si nous faisions grand étalage : nous aurons donc une demi-douzaine d'amis, et ce sera tout; mais que dites-vous de jeudi?

PARIS

Seigneur, je voudrais que jeudi fût demain.

CAPULET

Fort bien; vous pouvez maintenant vous retirer. — C'est donc pour jeudi. — Ma femme, allez trouver Juliette avant de vous mettre au lit. Dites-lui de se préparer à ce mariage.

— Adieu, seigneur. — Holà! qu'on porte des lumières dans ma chambre! Sur ma parole, il est si tard qu'il sera bientôt de bonne heure. — Adieu.

Ils sortent.

SCÈNE V

La chambre à coucher de Juliette.

ROMÉO et JULIETTE.

JULIETTE

Eh quoi! déjà partir! le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits sur ce grenadier en fleurs; crois-moi, mon ami, c'était le rossignol.

ROMÉO

C'était l'alouette, la messagère de l'aurore, et non le rossignol. Vois-tu, ma bien-aimée, ces feux jaloux qui dorent à l'orient le bord de ces nuages? les flambeaux de la nuit s'éteignent, et le riant matin est debout sur la cime vaporeuse des montagnes... Il faut partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE

Cette lumière n'est pas le jour, j'en suis certaine; c'est quelque météore que le soleil exhale, pour te servir cette nuit de porte-flambeau et pour éclairer ta route vers Mantoue. Oh! ne pars point; tu peux rester encore.

ROMÉO

Eh bien! qu'ils me prennent, qu'ils me mettent à mort; tu le veux, j'y consens. Tu as raison, cette lueur grisâtre, ce n'est pas le regard de l'aurore, c'est le pâle reflet du front

de Cinthie; ce n'est pas l'alouette qui, là-haut, là-haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel : je suis bien plus enclin à rester qu'à partir. — Vienne la mort ! je l'accueillerai avec joie ! ainsi le veut Juliette. — Qu'en dis-tu, ma bien-aimée ? Causons ; il n'est pas encore jour.

JULIETTE

Il est jour, il est jour ! va-t'en, hâte-toi de fuir, c'est l'alouette dont la voix perçante fait entendre ces sons discordants. Oh ! comment ont-ils pu dire que son chant est plein d'harmonie ! Quelle harmonie, grand Dieu, que celle qui nous sépare ! Ils disent aussi que l'alouette et le crapaud échangent leurs yeux. Que n'ont-ils également échangé leur voix, puisque cette voix détache nos bras enlacés, et que son charivari importun te chasse d'auprès de moi ! Va-t'en, va-t'en ! La lumière croît de plus en plus.

ROMÉO

Et de plus en plus nos destinées s'assombrissent.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE

Mademoiselle ?

JULIETTE

Nourrice ?

LA NOURRICE

Madame votre mère va venir ici ; le jour paraît ; soyez prudente ; prenez vos précautions.

La Nourrice sort.

JULIETTE, *ouvrant la fenêtre du balcon.*

Fenêtre, ouvre-toi ; laisse entrer la lumière du jour et partir ma vie.

ROMÉO

Adieu, adieu; un baiser, et je pars.

Il l'embrasse, franchit le balcon et descend.

JULIETTE, *se penchant sur le balcon.*

Te voilà donc parti, mon amour, mon seigneur, mon ami ! il faut que j'aie de tes nouvelles, chaque jour, et chaque minute pour moi contiendra plusieurs jours. A ce compte, je serai bien vieille quand je reverrai mon Roméo.

ROMÉO

Adieu, mon amour; je profiterai de toutes les occasions pour te donner de mes nouvelles.

JULIETTE

Ah ! crois-tu que nous nous reverrons encore ?

ROMÉO

Je n'en doute pas; et un jour, le souvenir de ce que nous souffrons maintenant fera le charme de nos doux entretiens.

JULIETTE

O mon Dieu ! j'ai dans l'âme un sinistre pressentiment; maintenant que tu es en bas, tu m'apparais comme si tu étais étendu mort, au fond d'une tombe : je ne sais si mes yeux me trompent, mais tu me sembles pâle.

ROMÉO

Crois-moi, mon amour, tu parais de même à mes yeux. La douleur desséchante boit notre sang. Adieu ! adieu !

Roméo s'éloigne.

JULIETTE

O fortune ! fortune ! on t'appelle volage; si tu es volage, qu'as-tu affaire avec mon Roméo, qui est la constance même ?



Ayuntamiento de Madrid

Roméo et Juliette h. t. 3.

— Te voilà donc parti mon amour, mon seigneur, mon ami...

Sois volage, ô fortune ! car alors j'espère que tu ne le garderas pas longtemps, et que tu me le renverras.

DONNA CAPULET, *du dehors.*

Juliette, ma fille ! Es-tu levée ?

JULIETTE

Qui m'appelle ? C'est ma mère. Quoi ! couchée si tard, ou levée si tôt ! quel puissant motif l'amène ?

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET

Eh bien ! comment vas-tu, Juliette ?

JULIETTE

Ma mère, je suis souffrante.

DONNA CAPULET

Tu pleures toujours la mort de ton cousin ? Espères-tu que le torrent de tes larmes l'entraîne hors de sa tombe ? Quand cela serait, tu ne le ressusciterais pas ; cesse donc de te désoler : une certaine dose d'affliction est un témoignage d'attachement ; une dose trop forte est une marque de peu d'esprit.

JULIETTE

Laissez-moi pleurer une perte si douloureuse.

DONNA CAPULET

La douleur ne fera que la raviver, sans te rendre l'ami que tu pleures.

JULIETTE

Comment ne pas le pleurer toujours, quand je sens si vivement sa perte ?

DONNA CAPULET

Va, ma fille, ce qui t'arrache des pleurs, c'est moins la mort de ton cousin que le chagrin de voir vivre l'infâme qui l'a tué.

JULIETTE

Quel infâme, ma mère?

DONNA CAPULET

L'infâme Roméo.

JULIETTE

Entre l'infamie et lui, il y a mille lieues de distance. Dieu lui pardonne! Pour moi, je lui pardonne de grand cœur; et pourtant nul homme ne me causa un plus profond chagrin.

DONNA CAPULET

Ce qui t'afflige et t'irrite, c'est que ce traître, ce meurtrier respire.

JULIETTE

Oui, ma mère; c'est qu'il respire loin de moi, sans que mes mains puissent l'atteindre. Oh! que ne suis-je seule chargée du soin de venger la mort de mon cousin!

DONNA CAPULET

Sois tranquille, nous en obtiendrons vengeance : va, ne pleure plus. J'ai un homme à moi, à Mantoue, où s'est réfugié le banni; cet homme se chargera de lui administrer une potion efficace qui ne tardera pas à l'envoyer tenir compagnie à Tybalt; alors, je l'espère, tu seras contente.

JULIETTE

Je ne serai contente que lorsque je verrai Roméo — sans vie, tant la mort de mon cousin m'a infligé un coup dou-

loureux! — Ma mère, trouvez quelqu'un qui porte le poison; je me charge de le composer. Dès que Roméo l'aura pris, il dormira d'un profond sommeil. — Oh! si vous saviez ce que je souffre quand j'entends prononcer son nom, et que je songe que je ne puis arriver jusqu'à lui et assouvir ma tendresse pour Tybalt sur le corps de son meurtrier!

DONNA CAPULET

Trouve les moyens de vengeance, moi je trouverai l'homme qu'il te faut. Mais, ma fille, j'ai de bonnes nouvelles à t'apprendre.

JULIETTE

La joie ne saurait venir plus à propos; nous en avons grand besoin. Quelles sont, je vous prie, ces nouvelles?

DONNA CAPULET

Va, ma fille, tu as un père soigneux de ton bonheur! Pour dissiper la douleur qui t'opprime, il te prépare une joie imprévue, un jour de fête auquel toi et moi nous étions loin de nous attendre.

JULIETTE

De quelle fête est-il question, ma mère?

DONNA CAPULET

Ma fille, jeudi prochain, de bonne heure, le brave, le jeune, le noble comte Pâris doit te conduire à l'église de Saint-Pierre, et là te prendre pour son heureuse épouse.

JULIETTE

Par l'église de Saint-Pierre et par saint Pierre lui-même, il ne me prendra pas pour son heureuse épouse. Tant de précipitation m'étonne; on veut me marier avant que celui qui doit être mon époux m'ait présenté ses hommages!

Ma mère, veuillez, je vous prie, rapporter ma réponse à mon seigneur et père. Je ne veux pas me marier encore et quand je prendrai un époux, ce ne sera point Pâris. Je préférerais épouser ce Roméo pour qui vous connaissez ma haine. — Voilà, par ma foi, de jolies nouvelles.

DONNA CAPULET

Voici ton père : transmets-lui toi-même ta réponse, nous verrons comment il la prendra.

Entrent CAPULET et LA NOURRICE.

CAPULET

Au coucher du soleil, l'air distille la rosée; l'astre du fils de mon frère s'est couché, et voilà qu'il pleut à torrents. — Eh bien! ma fille! toujours dans les larmes! c'est une averse qui ne finira pas! Une nef, la mer et les vents se trouvent figurés dans ta petite personne; tes yeux sont une mer de larmes, qui a son flux et son reflux; ton corps, c'est la nef qui vogue sur cet océan d'onde amère; tes soupirs, ce sont les vents, qui, livrant à tes pleurs une guerre acharnée si un calme subit ne survient, feront chavirer la barque battue des flots. — Eh bien! ma femme, lui avez-vous signifié nos volontés?

DONNA CAPULET

Oui, seigneur; mais elle ne veut point d'époux; elle vous remercie. L'insensée! plutôt à Dieu qu'elle fût mariée à son tombeau!

CAPULET

Doucement, ma femme; je suis de moitié dans ce souhait-là. Comment! elle refuse? elle n'est pas fière, elle ne s'estime pas heureuse que nous lui ayons procuré, tout indigne qu'elle est, un si digne gentilhomme pour époux?

JULIETTE

Je n'en suis pas fière, mais reconnaissante; je ne puis être fière de ce que je hais; mais si ce choix m'est odieux, je suis reconnaissante de l'intention qui l'a dicté.

CAPULET

Comment! comment! qu'est-ce que c'est que cette logique-là? Je suis fière et je ne le suis pas! — Je vous remercie, et je ne vous remercie pas! — Petite péronnelle, laissez là, s'il vous plaît, vos fiertés et vos remerciements et arrangez-vous pour vous rendre jeudi prochain à l'église avec Pâris, ou je vous y traînerai sur une claie. Ah! mijaurée! Ah! péronnelle! Ah! face de cire!

DONNA CAPULET

Fi donc! fi donc! Perdez-vous la raison?

JULIETTE

Mon père, je vous en supplie à deux genoux! daignez m'entendre; un mot seulement!

CAPULET

Arrière, enfant rebelle! fille désobéissante! Écoute-moi bien: rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Tais-toi! point de réplique; les doigts me déman-gent. — Ma femme, nous nous plaignions que Dieu n'eût pas suffisamment béni notre mariage en ne nous accordant que cette enfant; je vois que c'était trop encore, et que nous avons reçu là une malédiction. — Arrière, misérable!

LA NOURRICE

Que le Dieu du ciel la bénisse, la chère enfant! Vous avez tort, monseigneur, de lui donner de tels noms.

CAPULET

Et pourquoi cela, sage personne? Retenez votre langue, madame l'entendue; allez babiller avec vos pareilles; allez!

LA NOURRICE

Ce que je dis n'est pas un crime.

CAPULET

Bien le bonsoir.

LA NOURRICE

Ne puis-je donc pas placer mon mot?

CAPULET

Taisez-vous, vieille folle! Réservez votre éloquence pour le cercle de vos commères; ici, nous n'en avons que faire.

DONNA CAPULET

Allons, vous êtes trop vif.

CAPULET

Têtebleu! c'est à me rendre fou! Eh quoi! nuit et jour, matin et soir, chez moi ou dehors, seul ou en société, éveillé ou endormi, mon unique souci a été de la voir convenablement mariée; aujourd'hui, je lui trouve un gentilhomme de royale lignée, riche, jeune, d'une éducation distinguée, doué des qualités les plus honorables, réunissant dans sa personne tous les avantages qu'on peut souhaiter dans un homme, et voilà qu'une petite sotte, une pleurnicheuse, quand une pareille occasion s'offre à elle, me répond d'une voix larmoyante : *Je ne veux pas me marier, — je ne saurais aimer, — je suis trop jeune, je vous prie de m'excuser.* — Va, va, je t'excuserai! Si tu refuses le mari que je te destine, va paître où tu voudras; tu n'habiteras pas sous le même

toit que moi; prends-y garde! songes-y bien! je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi n'est pas loin; mets la main sur ton cœur, et prends un parti. Si tu te montres ma fille, je te donnerai pour femme à mon ami : sinon, va au diable! mendie ton pain, meurs de faim dans la rue! J'en fais le serment, je te renierai pour ma fille, et tu n'auras jamais rien de ce qui m'appartient; tu peux compter là-dessus; réfléchis bien; je tiendrai ma parole.

Il sort.

JULIETTE

N'est-il dans le ciel aucun ange tutélaire qui jette un regard de pitié au fond de ma douleur? O ma mère bien-aimée, ne repoussez pas votre fille! différez ce mariage d'un mois, d'une semaine! sinon, dressez mon lit nuptial dans le caveau sombre où Tybalt repose.

DONNA CAPULET

Ne me parlez pas; je n'ai rien à vous répondre; faites ce qu'il vous plaira; entre vous et moi, tout est fini.

Elle sort.

JULIETTE

O mon Dieu! — Nourrice, que faire? comment empêcher ce mariage? Je porte mon époux dans mon cœur; le ciel a reçu ma foi; comment peut-elle redescendre sur la terre, à moins que mon époux ne quitte la terre pour le ciel, et ne me la renvoie? Conseille-moi, conseille-moi! — Hélas! hélas! le ciel peut-il bien se jouer ainsi d'une faible créature telle que moi? — Que dis-tu? quoi! pas un mot de consolation? Oh! je t'en prie, nourrice, viens à mon aide!

LA NOURRICE

Écoutez, voici le fait : Roméo est banni, et je gage le monde entier contre ce qu'on voudra, qu'il n'osera jamais

venir revendiquer votre foi; ou s'il le fait ce ne pourra être que secrètement. Les choses étant donc comme elles sont, je pense que ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'épouser le comte. Oh! c'est un charmant cavalier, je vous assure, et tout autre chose que votre Roméo! Un aigle, Madame, a les yeux moins vifs, moins pénétrants, moins beaux que Pâris. Vive Dieu! je vous trouve favorisée du ciel dans cette seconde union; car elle surpasse de beaucoup la première. D'ailleurs, votre premier mari est mort; ou autant vaudrait qu'il le fût que de vivre et de ne vous être bon à rien.

JULIETTE

Est-ce sérieusement que tu parles?

LA NOURRICE

Très sérieusement, ou que Dieu me punisse!

JULIETTE

Ainsi soit-il!

LA NOURRICE

Comment cela?

JULIETTE

Allons! tu m'as merveilleusement consolée. Va-t'en; dis à ma mère qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je me suis rendue à la cellule de frère Laurent, pour me confesser et recevoir l'absolution.

LA NOURRICE

J'y vais; vous faites sagement.

Elle sort.

JULIETTE

O vieille réprouvée! monstre de perversité! Je ne sais ce que je lui pardonne le moins, de vouloir me rendre par-

jure, ou de déprécier mon époux de cette même bouche qui l'a tant de fois exalté au-dessus de tout objet de comparaison! — Va, infâme conseillère; entre toi et ma confiance, il y aura désormais un abîme. — Je vais trouver mon confesseur, et lui demander ce que je dois faire; à défaut de toute autre, une ressource me reste, la mort.

Elle sort.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

La cellule de frère Laurent.

Entrent FRÈRE LAURENT et PARIS.

FRÈRE LAURENT

Jeudi, seigneur? le terme est bien court.

PARIS

Ainsi le veut mon beau-père, le seigneur Capulet; et ma lenteur ne mettra point obstacle à son empressement.

FRÈRE LAURENT

Vous ignorez encore, dites-vous, les dispositions de la jeune personne; c'est là une manière de procéder peu régulière; je n'en augure rien de bon.

PARIS

La mort de Tybalt l'a jetée dans une affliction immédérée; c'est ce qui fait que je lui ai peu parlé d'amour; car Vénus ne sourit guère dans une maison plongée dans les larmes. Or son père pense qu'il est dangereux de la laisser

ainsi s'abandonner à sa douleur; et, dans sa sagesse, il hâte notre mariage pour arrêter le débordement de ses larmes, espérant que son chagrin, nourri par la solitude, se dissipera dans la société d'un époux. Vous connaissez maintenant nos motifs pour accélérer ce mariage.

FRÈRE LAURENT, *à part*.

Je voudrais ignorer ceux qui doivent le faire ajourner.
(*Haut.*) Seigneur, voici votre fiancée qui se dirige vers ma cellule.

Entre JULIETTE.

PARIS

Je suis heureux de vous rencontrer, Madame, qui serez bientôt mon épouse.

JULIETTE

Cela peut être, si jamais je me marie.

PARIS

Cela peut être, et cela sera jeudi prochain, ma bien-aimée.

JULIETTE

Ce qui doit être sera.

FRÈRE LAURENT

Rien de plus vrai.

PARIS

Venez-vous vous confesser auprès de ce bon père?

JULIETTE

Ce serait me confesser à vous que de vous répondre.

PARIS

N'oubliez pas de lui dire que vous m'aimez.

JULIETTE

Je confesse que je l'aime.

PARIS

Vous confesserez aussi, je n'en doute pas, que vous m'aimez.

JULIETTE

Si je fais cet aveu, il aura plus de prix exprimé en votre absence que devant vous.

PARIS

Pauvre Juliette! les pleurs ont altéré la beauté de votre visage.

JULIETTE

Ils n'ont pas remporté là une grande victoire; cette beauté, avant leurs ravages, n'avait rien de bien merveilleux.

PARIS

Vos paroles lui sont plus cruelles que vos larmes.

JULIETTE

Il n'y a rien de répréhensible à dire la vérité; et ce que j'ai dit, je l'ai dit à ma face.

PARIS

Votre beauté est à moi, et vous la calomniez.

JULIETTE

C'est possible; car elle ne m'appartient pas. — (*A frère Laurent.*) Mon père, avez-vous le temps de m'entendre maintenant, ou voulez-vous que je revienne ce soir, après vêpres?

FRÈRE LAURENT

Vous pouvez disposer de moi en ce moment, ma fille. —
(*A Paris.*) Seigneur, nous aurions besoin d'être seuls.

PARIS

A Dieu ne plaise que je la dérange dans ses dévotions!
— Juliette, jeudi de bonne heure, j'irai vous prendre; adieu
jusque-là, et gardez ce chaste baiser.

Il l'embrasse et sort.

JULIETTE

Oh! fermez la porte; et cela fait, venez pleurer avec moi;
plus d'espoir, plus de remède, tout est perdu.

FRÈRE LAURENT

Ah! Juliette, je suis déjà instruit du motif de votre douleur, et l'anxiété que j'en éprouve est extrême; j'apprends que jeudi prochain, sans faute, on doit vous marier au comte.

JULIETTE

Ne me dites pas, mon père, que vous le savez, à moins qu'en même temps vous ne me disiez comment je puis empêcher ce malheur. Si votre sagesse ne peut rien pour moi, approuvez seulement ma résolution, et ce poignard (*elle tire un poignard de son sein*) me sera en aide. Dieu a uni mon cœur à celui de Roméo, vous avez joint nos mains; et avant que cette main, engagée par vous à Roméo, signe un autre engagement, avant que ce cœur loyal, devenu rebelle et parjure, consente à faire un autre choix, ce fer mettra fin à mes jours. Trouvez donc dans votre longue expérience un expédient immédiat; sinon ce poignard, s'interposant entre ma situation critique et moi, tranchera une question que votre âge et votre sagesse n'auront pu amener à un dénouement honorable. Ne différez pas tant à

me répondre. Il me tarde de mourir, si, dans ce que vous allez me dire, je ne trouve aucun remède à mes maux.

FRÈRE LAURENT

Écoutez-moi, ma fille; j'entrevois une sorte d'espoir; un moyen se présente; mais l'exécution exige une résolution aussi désespérée que la situation à laquelle il faut remédier. Si, plutôt que d'épouser Pâris, vous êtes douée d'une force de volonté assez énergique pour vous tuer, il est probable que pour vous soustraire à ce malheur, vous ne reculerez pas devant l'image de la mort, vous qui êtes prête à entrer en lutte avec la mort elle-même; si vous avez ce courage, je vous donnerai un moyen.

JULIETTE

Ah! plutôt que d'épouser Pâris, ordonnez-moi de m'élancer des créneaux de cette tour que j'aperçois là-bas, de voyager sur une route infestée de voleurs, de m'enfoncer dans un bois rempli de serpents; enchaînez-moi avec des ours rugissants; enfermez-moi la nuit dans un charnier funèbre, ensevelie sous des ossements qui s'entre-choquent avec un bruit lugubre, sous des débris infects, des crânes jauniss et décharnés; ou dites-moi de descendre dans une fosse récente, en compagnie du mort et sous le même linceul. Ces choses, dont le seul récit me faisait frissonner, je les subirai sans hésitation, sans crainte, pour vivre l'épouse intacte et pure de mon bien-aimé.

FRÈRE LAURENT

C'est bien; retournez chez votre père, montrez un front joyeux; consentez à épouser Pâris. C'est demain mercredi; faites en sorte demain de coucher seule : que votre nourrice ne couche point dans votre chambre; prenez cette fiole, et quand vous serez au lit, buvez la liqueur qu'elle renferme; aussitôt vous sentirez couler dans vos veines une froide et

soporifique langueur : tous vos esprits vitaux seront assoupis; le pouls interrompant son mouvement naturel cessera de battre; ni chaleur, ni respiration n'attestera que vous vivez; les roses de vos lèvres et de vos joues se faneront pour faire place à une pâleur livide; les fenêtres de vos yeux seront closes comme dans la mort, alors qu'elle a fermé tout accès à la lumière de la vie; vos membres, privés de souplesse et incapables de se mouvoir, seront froids, inertes et rigides comme la mort. Dans cet état de mort apparente, vous resterez quarante-deux heures, puis vous vous réveillerez comme après un doux sommeil. Quand votre fiancé viendra le matin vous chercher, il vous trouvera morte : alors, selon la coutume du pays, parée de vos plus beaux vêtements, vous serez déposée dans un cercueil, la face découverte, et l'on vous portera dans le caveau antique où repose toute la race des Capulets. Dans l'intervalle, et avant que vous soyez réveillée, Roméo, informé de tout par mes lettres, arrivera ici; lui et moi, nous épierons votre réveil, et cette nuit-là même, vous partirez avec lui pour Mantoue. Ainsi, sera écarté le malheur qui vous menace, si nulle indécision, nulle crainte pusillanime, ne vient, dans l'exécution, ébranler votre courage.

JULIETTE, *prenant la fiole.*

Oh! donnez! donnez! ne me parlez pas de crainte.

FRÈRE LAURENT

Maintenant, partez; de la résolution, et tout ira bien; un religieux, chargé de porter mon message à votre époux, va se rendre en toute hâte à Mantoue.

JULIETTE

Amour! donne-moi la force, et cette force fera mon salut.
 Adieu, mon père!

Elle sort.

SCÈNE II

Un appartement dans la maison de Capulet.

Entrent CAPULET, DONNA CAPULET, LA NOURRICE
et plusieurs DOMESTIQUES.

CAPULET, *remettant un papier à un Domestique.*

Tu inviteras les personnes dont les noms sont portés
sur cette liste. *Le Domestique sort.*

CAPULET, *continuant, à un autre.*

Toi, va me louer vingt bons cuisiniers.

DEUXIÈME DOMESTIQUE

Vous n'en aurez que de bons, seigneur; je ne prendrai
que ceux qui lèchent leurs doigts.

CAPULET

Et c'est à cela que tu reconnaîtras leur savoir-faire?

DEUXIÈME DOMESTIQUE

Oui, seigneur; c'est un mauvais cuisinier que celui qui
ne lèche pas ses doigts; à mes yeux, c'est une condition
indispensable.

CAPULET

Allons, décampe.

Le Domestique sort.

CAPULET, *continuant.*

Cette fois-ci, nous serons un peu au dépourvu. — (*A la Nourrice.*) Ma fille est donc allée trouver frère Laurent?

LA NOURRICE

Oui, ma foi.

CAPULET

Tant mieux; ses conseils pourront produire un bon effet sur elle. C'est une petite effrontée bien opiniâtre.

Entre JULIETTE.

LA NOURRICE

Tenez, la voilà qui revient, le visage riant.

CAPULET

Eh bien, petite entêtée, d'où viens-tu comme cela?

JULIETTE

D'un lieu où j'ai appris à me repentir de mon insoumission et de ma résistance à vos volontés; le vénérable frère Laurent m'a enjoint de me jeter à vos pieds et d'implorer votre pardon. — Pardonnez-moi, je vous en conjure! désormais je me laisserai entièrement guider par vous.

CAPULET

Qu'on aille chercher le comte; qu'on lui fasse part de ceci. Je veux que dès demain matin cette union soit conclue.

JULIETTE

J'ai rencontré le jeune comte dans la cellule de frère Laurent, et je lui ai fait un accueil aussi affectueux que je le pouvais sans franchir les bornes de la modestie.

CAPULET

Ma foi, j'en suis charmé; voilà qui est bien; — relève-toi; les choses sont comme elles doivent être. — Il faut que je

voie le comte; qu'on aille le chercher, vous dis-je. — Sur ma parole, c'est un saint et digne homme que ce religieux, et toute notre ville lui a les plus grandes obligations.

JULIETTE

Nourrice, suis-moi dans ma chambre : tu m'aideras à choisir les parures qui me seront nécessaires demain.

DONNA CAPULET

Attends à jeudi; nous avons du temps de reste.

CAPULET

Allez avec elle, nourrice. — Demain, nous irons à l'église.
Juliette et la Nourrice sortent.

DONNA CAPULET

Nous n'aurons pas le temps de faire nos préparatifs; voilà déjà la nuit qui approche.

CAPULET

Bah! je m'en mêlerai, ma femme, et je vous réponds que tout ira bien. Allez rejoindre Juliette, aidez-la à se parer; je resterai debout toute la nuit; — laissez-moi faire; je me charge pour cette fois du rôle de ménagère. — (*Appelant.*) Holà, vous autres! — ils sont tous sortis; c'est égal, je vais moi-même trouver le comte Pâris et lui dire de se tenir prêt pour demain. J'ai le cœur singulièrement léger, depuis que cette petite folle est revenue à la raison.

Ils sortent.

SCÈNE III

La chambre à coucher de Juliette.

Entrent JULIETTE et LA NOURRICE.

Oui, c'est l'ajustement qui me conviendra le mieux.
— Mais, je t'en prie, ma bonne nourrice, laisse-moi seule cette nuit; j'ai grand besoin de prier, pour que le ciel daigne jeter sur moi un regard bienveillant; car tu sais dans quel état de trouble et de péché je me trouve.

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET

Vous êtes bien occupées, n'est-ce pas? Avez-vous besoin de mon aide?

JULIETTE

Non, ma mère; nous avons choisi et mis de côté tout ce qui nous sera nécessaire demain : ayez la bonté maintenant de me laisser seule, et que la nourrice veille cette nuit avec vous; car je ne doute pas que, dans un moment aussi pressé que celui-ci, vous n'ayez bien de l'occupation sur les bras.

DONNA CAPULET, *lui donnant un baiser.*

Bonne nuit! couche-toi et dors; car tu en as besoin.

Donna Capulet et la Nourrice sortent.

JULIETTE, *seule.*

Adieu, ma mère! — Dieu sait quand nous nous reverrons.
Un secret frisson court dans mes veines et y glace presque

la chaleur vitale. Le courage me manque; je vais les rappeler. — (*Elle appelle.*) Nourrice! — Qu'a-t-elle à faire ici? Je dois jouer seule mon lugubre rôle. — (*Elle prend la fiole.*) Viens, liqueur mystérieuse. — (*Après un moment de silence.*) Si ce breuvage était sans puissance! Me verrai-je donc mariée de force au comte? — (*Tirant de son sein un poignard.*) Non, non, voilà qui y mettra bon ordre. — (*Elle replace le poignard dans son sein.*) Reste là, toi! — Et si c'était du poison! Si le moine me l'avait remis pour donner la mort, dans la crainte du déshonneur qu'attirerait sur lui ce mariage, parce qu'il m'a déjà mariée à Roméo? J'ai peur! Mais non, cela ne saurait être; c'est un homme d'une sainteté éprouvée : rejetons loin de moi cette odieuse pensée. — Et si une fois enfermée dans la tombe, je m'éveille avant que Roméo vienne me délivrer? Oh! ce serait horrible! nul air pur ne pénètre dans ce redoutable caveau, et j'y serais infailliblement suffoquée avant l'arrivée de mon Roméo. Ou, si je vis, que deviendrais-je dans les ténèbres de la nuit et de la mort, au milieu des terreurs de ce funèbre séjour, antique réceptacle qui a reçu depuis tant de siècles les ossements de mes ancêtres; où Tybalt, saignant encore, fraîchement inhumé, pourrit dans son linceul; où, à certaines heures de la nuit, on prétend que des esprits reviennent? Hélas! hélas! si je me réveille avant l'heure au milieu d'exhalaisons infectes, de gémissements comme ceux de la mandragore qu'on déracine, voix étrange qu'un mortel ne peut entendre sans être frappé de démence! O mon Dieu! entourée de ces épouvantables terreurs, j'en deviendrai folle; mes mains insensées joueront avec les squelettes de mes ancêtres! j'arracherai de son linceul le cadavre sanglant de Tybalt, et dans mon aveugle frénésie, transformant en massue l'un des ossements de mes pères, je m'en servirai pour me briser le crâne. — Oh! Est-ce que je rêve? il me semble que je vois le spectre de mon cousin cherchant

Roméo qui lui traversa le corps de sa rapière : — Arrête, Teboldo, arrête! — Je viens, Roméo, c'est pour toi que je bois ceci. *Elle se jette sur son lit.*

SCÈNE IV

Une salle dans la demeure de Capulet.

Entrent DONNA CAPULET *et* LA NOURRICE.

DONNA CAPULET

Tiens, prends ces clefs, et va me chercher d'autres épices, nourrice.

LA NOURRICE

Ils demandent des dattes et des coings dans l'office des pâtisseries.

Entre CAPULET.

CAPULET

Allons! Remuons-nous! Remuons-nous! le coq a chanté pour la deuxième fois; la cloche du beffroi a sonné, il est trois heures. Veille aux pâtés, ma bonne Angelica, n'épargne pas la dépense.

LA NOURRICE

Allez donc, tatillon, allez vous mettre au lit, voyons; sur ma foi, vous serez malade demain pour avoir veillé cette nuit.

CAPULET

Non, pas un brin; parbleu, j'ai veillé bien d'autres fois des nuits entières pour de moindres causes, et je n'ai jamais été malade.

DONNA CAPULET

Oui, vous avez été un chasseur de souris dans votre temps; mais je vous garderai contre de semblables veilles maintenant. *Sortent donna Capulet et la Nourrice.*

CAPULET

De la jalousie! de la jalousie! — Que portez-vous là, vous autres?

Entrent des DOMESTIQUES, portant des broches, des bûches, des paniers.

PREMIER DOMESTIQUE

C'est pour le cuisinier; je ne sais trop ce que c'est.

CAPULET

Dépêchez-vous! dépêchez-vous!

Le premier Domestique sort.

CAPULET

Drôle, va querir des bûches plus sèches; appelle Pierre; il te montrera où elles sont.

DEUXIÈME DOMESTIQUE

Je les trouverai bien sans déranger Pierre; je suis moins bûche qu'on ne croit.

Il sort.

CAPULET

Bien répondu, ma foi; c'est un joyeux compère; je lui donnerai le département des bûches, car c'est une vraie caboche de bois. — Par ma foi, voilà le jour : le comte ne tardera pas à venir avec ses musiciens : il me l'a promis. *(On entend le son lointain des instruments.)* Voilà que je les

entends. — Allons, nourrice! — Ma femme! — Eh bien! nourrice!

Entre LA NOURRICE.

CAPULET, *continuant.*

Allez éveiller Juliette, et habillez-la; moi, je vais causer avec Pâris. — Vite, vite, dépêchez-vous! voilà déjà le fiancé qui arrive; allons, vivement, vous dis-je!

SCÈNE V

La chambre à coucher de Juliette; Juliette est étendue sur son lit.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE

Mademoiselle! mademoiselle! — Juliette! — Elle dort profondément, c'est sûr. — Mon agneau! — Mademoiselle! Allons donc, petite paresseuse! Mon amour! — Mon ange! Ma belle fiancée! — Quoi! pas un mot! — Vous vous en donnez à cœur joie; dormez pour toute une semaine : car je vous promets que la nuit prochaine le comte Pâris est bien décidé à ne pas vous laisser dormir. — Dieu me pardonne, comme son sommeil est profond! il faut que je l'éveille. — Mademoiselle! mademoiselle! mademoiselle! le comte va vous surprendre au lit; sa présence vous aura bien vite réveillée, n'est-il pas vrai? Eh quoi! toute vêtue! Elle s'est habillée et recouchée! Éveillons-la. — Mademoiselle! mademoiselle! mademoiselle! Hélas! hélas! — Au secours! au secours! ma maîtresse est morte! oh! quel malheur! pourquoi suis-je née? — Donnez-moi de l'eau-de-vie! Holà! monseigneur! madame!

Entre DONNA CAPULET.

DONNA CAPULET

Que veut dire ce bruit?

LA NOURRICE

O jour lamentable!

DONNA CAPULET

Qu'y a-t-il!

LA NOURRICE

Regardez, regardez! ô malheureux jour!

DONNA CAPULET

Grand Dieu! mon enfant, ma vie! renais, rouvre les yeux, ou je meurs avec toi. — Au secours! au secours! — Appelez au secours.

Entre CAPULET.

CAPULET

Il est honteux d'être ainsi en retard; amenez Juliette; son fiancé est arrivé.

LA NOURRICE

Elle est morte, elle est morte! ô funeste jour!

DONNA CAPULET

Mon Dieu! mon Dieu! elle est morte! elle est morte!

CAPULET

Ah! — Que je la voie! — Hélas! elle est froide; le sang est arrêté, les membres sont roides; il y a longtemps que la vie a quitté ces lèvres; la mort est sur elle comme une gelée

précoce sur la plus belle fleur du vallon. Jour maudit ! Infortuné vieillard !

LA NOURRICE

O jour lamentable !

DONNA CAPULET

Affreux moment !

CAPULET

La mort qui me l'enlève et me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue et m'ôte la parole.

Entrent FRÈRE LAURENT *et* PARIS
avec LES MUSICIENS.

FRÈRE LAURENT

Venez ! la fiancée est-elle prête à se rendre à l'église ?

CAPULET

Elle est prête à s'y rendre pour n'en revenir jamais.
— (*A Paris.*) O mon fils ! la nuit même qui précédait tes noces, le trépas est entré dans la couche de ta fiancée. — Fleur qu'elle était, la voilà ici gisante, déflorée par lui. Le trépas est mon gendre ; le trépas est mon héritier ; il a épousé ma fille ; moi je vais mourir et tout lui laisser. Quand la vie est partie, tout appartient à la mort.

PARIS

Moi qui depuis si longtemps appelais de mes vœux cette aurore, devais-je m'attendre qu'elle offrirait à mes regards un tel spectacle ?

DONNA CAPULET

Jour malheureux, jour fatal, jour que j'abhorre ! heure maudite, la plus maudite que le Temps ait jamais vue dans le cours laborieux de son long pèlerinage ! N'avoir qu'une

enfant, qu'une pauvre et unique enfant, qu'une fille adorée pour toute joie, pour toute consolation sur la terre; et voir la mort impitoyable l'arracher de mes bras!

LA NOURRICE

O malheur! ô fatal et malheureux jour! jour lamentable, le plus douloureux que j'aie encore vu! ô jour exécration! il n'en fut jamais de plus funeste! Malheureux jour! malheureux jour!

PARIS

O mort détestable! tu m'as trompé, trahi, assassiné! mort cruelle, tu as brisé mon mariage, consommé ma ruine. O ma bien-aimée! ma vie! — Hélas! tu n'es plus ma vie; mais tu es encore ma bien-aimée dans la mort.

CAPULET

Pauvre enfant, abreuvée de rigueurs, tu es morte martyre, morte dans la douleur et le désespoir. Pourquoi faut-il qu'un tel malheur soit venu anéantir les solennités de ce jour, et tuer notre bonheur? O ma fille! ma fille! âme de ma vie! — quoi! tu es morte! morte! Hélas! ma fille est morte, et mon bonheur avec elle!

FRÈRE LAURENT

Silence! n'avez-vous pas de honte de vous abandonner à cet excès de douleur? Est-ce là le moyen de remédier au mal? Le ciel et vous, vous aviez chacun une part dans cette belle enfant; maintenant elle appartient tout entière au ciel, et c'est un bonheur pour elle : la part que vous possédiez en elle ne pouvait être mise par vous à l'abri de la mort; mais le ciel conserve la sienne dans une éternelle vie. Ce que vous recherchiez avant tout pour elle, c'était l'éclat d'une haute fortune; c'était là le terme de tous vos vœux : et vous pleurez maintenant qu'abandonnant la terre, elle plane au-dessus

des nuages, au plus haut des cieux ! Oh ! combien était insensée la tendresse que vous portiez à votre enfant, si vous vous affligez de la voir si bien partagée ! La mieux mariée n'est pas celle qui l'est le plus longtemps ; heureuse l'épouse qui meurt jeune ! Que vos larmes tarissent ; déposez sur ce beau corps privé de vie le bouquet de romarin ; et que, selon la coutume, elle soit portée à l'église, parée de ses plus beaux vêtements. A la voix de la faible nature nos larmes peuvent couler, mais elles n'excitent que le sourire de la raison.

CAPULET

Tous nos préparatifs pour la solennité de ce jour vont se changer en pompe funèbre ; au lieu de musique joyeuse, nous aurons le tintement mélancolique des cloches ; au lieu du festin des noces, un banquet funèbre ; nos hymnes solennels feront place aux chants funéraires ; les fleurs du bouquet nuptial orneront un cercueil, et la destination de toute chose sera intervertie.

FRÈRE LAURENT

Veillez vous retirer, seigneur ; — madame, veuillez le suivre ; — et vous aussi, comte Pâris ; — que chacun se prépare à suivre le convoi de cette jeune fille ! Le ciel, pour quelque offense que j'ignore, s'assombrit sur vous ; ne l'irritez pas davantage en résistant à sa volonté suprême.

Capulet, donna Capulet, Pâris et frère Laurent sortent.

PREMIER MUSICIEN

Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et partir.

LA NOURRICE

Partez, bonnes gens, partez ; nous sommes, vous le voyez, dans des circonstances tristes.

Elle sort.

PREMIER MUSICIEN

Il faut avouer qu'elles pourraient être plus gaies.

Entre PIERRE.

PIERRE

Musiciens, mes chers musiciens, jouez-nous *Félicité du cœur* : si vous tenez à ce que je vive, jouez-moi cet air-là, je vous prie.

PREMIER MUSICIEN

Pourquoi *Félicité du cœur* ?

PIERRE

Parce que mon cœur joue de lui-même l'air :

Mon cœur gémit et soupire...

Oh! donnez-nous quelque air de complainte bien gai.

DEUXIÈME MUSICIEN

Nous n'en ferons rien; dans ce moment, la musique n'est pas de mise.

PIERRE

Vous ne voulez donc pas?

DEUXIÈME MUSICIEN

Non.

PIERRE

En ce cas, je vais vous abattre.

PREMIER MUSICIEN

Quoi? Qu'allez-vous nous abattre?

PIERRE

Ce ne seront pas des pistoles; mais le roi de pique.

PREMIER MUSICIEN

Et moi, le valet de cœur.

PIERRE

Gare à la rapière du valet; je vous en donnerai sur la nuque. Je ne suis pas homme à endurer vos croches et vos anicroches; je vous donnerai du *ré* et du *fa* sur les omo-plates; notez bien ce que je vous dis.

PREMIER MUSICIEN

En nous donnant du *ré* et du *fa*, c'est vous qui nous noterez.

DEUXIÈME MUSICIEN

Veuillez, je vous prie, rengainer votre rapière et dégainer votre esprit.

PIERRE

En garde donc! mon esprit va vous porter une botte; tout en rengainant l'acier de ma dague, je vous ferai sentir la lame de mon esprit! Voyons, répondez à ceci :

Quand la douleur
Blesse
Le cœur,
Et que le chagrin nous oppresse,
La voix de la musique et ses sons argentins...

Pourquoi *argentins* ? Hein? pourquoi la musique a-t-elle des sons argentins? Peux-tu me dire cela, toi, Simon Crin-crin?

PREMIER MUSICIEN

C'est parce que le son le plus doux est celui de l'argent.

PIERRE

Pas mal! et toi, Hugues Chanterelle?

DEUXIÈME MUSICIEN

La musique a des *sons argentins* parce que les musiciens jouent pour de l'argent.

PIERRE

Pas mal encore! Et toi, Jacques Colophane, que dis-tu?

TROISIÈME MUSICIEN

Ma foi, je ne saurais rien dire.

PIERRE

Tu ne sais rien dire? Ah! c'est juste! tu es le chanteur de la troupe : eh bien, je vais répondre pour toi. On dit que la musique a des *sons argentins* parce qu'il est rare qu'on donne de l'or à des gens de votre espèce en retour de leur musique.

La voix de la musique et ses sons argentins
Chassent bien loin de nous et douleurs et chagrins.

Il sort en chantant.

PREMIER MUSICIEN

Voilà un bien mauvais drôle!

DEUXIÈME MUSICIEN

Qu'il aille se faire pendre! Descendons, attendons le convoi; nous souperons.

Ils sortent.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Mantoue. — Une rue.

Arrive ROMÉO.

ROMÉO

Si j'en crois mes songes et les flatteuses illusions du sommeil, je vais bientôt recevoir d'heureuses nouvelles : mon âme, cette souveraine de mon être, siège libre et légère sur son trône; de riantes pensées donnent à mes esprits une élasticité inaccoutumée, et depuis ce matin il me semble que je ne touche pas à la terre. J'ai rêvé que ma bien-aimée m'avait trouvé mort (rêve étrange que celui qui laisse à un mort l'exercice de la pensée!) Ranimé par ses baisers de flamme, il me semble que je renaissais à la vie, et que j'étais empereur. Hélas! combien douce doit être la possession de l'amour lui-même, si son ombre seule peut donner d'aussi ravissantes joies!

Arrive BALTHASAR.

ROMÉO, *continuant.*

Des nouvelles de Vérone! — Eh bien! Balthasar! m'apportes-tu des lettres de frère Laurent? comment se porte

ma bien-aimée? mon père est-il en bonne santé? en quel état est Juliette? Je te fais de nouveau cette demande, car si Juliette va bien, rien ne saurait aller mal.

BALTHASAR

En ce cas, tout va bien, car elle est désormais à l'abri de tout mal; son corps repose dans la tombe des Capulets; et la portion immortelle de son être habite avec les anges; je l'ai vu déposer dans le caveau de ses ancêtres, et sur-le-champ je suis parti pour venir vous en informer. Pardonnez-moi, seigneur, de vous apporter ces tristes nouvelles; je ne fis en cela qu'exécuter vos ordres.

ROMÉO

Est-il bien vrai, grand Dieu? Maintenant, destin, je te défie! — Tu sais où je loge; procure-moi du papier et de l'encre, et loue-moi des chevaux; je pars ce soir.

BALTHASAR

Excusez-moi, seigneur; je ne saurais vous laisser en cet état : vous êtes pâle, agité; je crains quelque malheur.

ROMÉO

Bah! tu es dans l'erreur : laisse-moi, et fais ce que je te dis. Frère Laurent ne t'a point donné de lettres pour moi?

BALTHASAR

Aucune, seigneur.

ROMÉO

N'importe; pars, et va me louer des chevaux; je vais te rejoindre à l'instant.

Balthasar s'éloigne.

ROMÉO, *continuant.*

Oui, Juliette, je dormirai cette nuit auprès de toi. Trouvons pour cela un moyen. — (*Après une pause.*) O pensée

de destruction, que tu es prompt à t'offrir aux regards du malheureux sans espoir! Je me souviens d'un certain droguiste, — il doit demeurer dans ces environs; — je l'ai fréquemment rencontré, couvert de haillons, le front soucieux, qui cueillait des simples; j'ai remarqué sa maigreur; la misère ne lui avait laissé que les os. On voyait suspendus dans sa boutique indigente une écaille de tortue, un alligator empaillé, quelques peaux de poissons à forme hideuse; sur des rayons une chétive rangée de boîtes vides, de petits pots de terre cuite, des vessies, des graines pourries, deux ou trois paquets de vieille ficelle et quelques pains de roses, tous objets clairsemés, et qu'il essayait de faire valoir de son mieux. En voyant tant d'indigence, je me suis dit : La vente des poisons est interdite à Mantoue sous peine de mort; si pourtant quelqu'un en avait besoin, voilà un misérable qui lui en vendrait! C'était comme un pressentiment du besoin que j'en aurais moi-même; il faut que ce pauvre diable m'en vende. (*Il parcourt des yeux les maisons voisines.*) C'est ici qu'il demeure, si je ne me trompe; comme c'est aujourd'hui fête, sa boutique est fermée. — (*Il appelle.*) Holà, droguiste!

Une porte s'ouvre. LE DROGUISTE paraît.

LE DROGUISTE

Qui m'appelle d'une voix si haute?

ROMÉO

Approche. — Je vois que tu es pauvre; tiens, voilà quarante ducats, donne-moi une dose de poison, mais d'un poison si violent, qu'à peine infiltré dans les veines, l'homme las de vivre qui l'aura pris tombe mort à l'instant; d'un poison qui tue aussi promptement son homme que le boulet lancé par la gueule fatale du canon.

LE DROGUISTE

J'ai de tels poisons; mais à Mantoue, la loi punit de mort quiconque ose les vendre.

ROMÉO

Indigent comme tu es, plongé dans la détresse, tu as peur de mourir! La famine est peinte sur ton visage, la pauvreté et l'oppression se lisent dans tes yeux; tu es couvert des haillons de la misère; tu ne saurais voir des amis dans le monde et ses lois; le monde n'a point de lois qui puissent t'enrichir; viole-les donc, prends ceci, et cesse d'être pauvre.

LE DROGUISTE

Ma pauvreté consent, non ma volonté.

ROMÉO

C'est ta pauvreté que je paye et non ta volonté.

Le Droguiste rentre chez lui, et ressort aussitôt avec un petit paquet qu'il présente à Roméo.

LE DROGUISTE

Mettez ceci dans un liquide quelconque; buvez, et eussiez-vous la vigueur de vingt hommes, vous serez bientôt expédié.

ROMÉO

Voilà ton or; c'est un poison plus fatal à l'âme, et qui consomme dans ce monde pervers mille fois plus de meurtres que les chétives substances qu'il t'est interdit de vendre : je te vends du poison, tu ne m'en as point vendu; adieu; achète du pain, et tâche d'engraisser. — Viens, cordial salutaire, qui es loin d'être un poison, viens avec moi au tombeau de Juliette; c'est là que tu dois me servir.

Le Droguiste rentre, Roméo s'éloigne.

SCÈNE II

*La cellule de frère Laurent.**Entre FRÈRE JEAN.*

FRÈRE JEAN

Vénérable franciscain, mon frère, où êtes-vous?

Entre FRÈRE LAURENT.

FRÈRE LAURENT

Ce doit être la voix de frère Jean. — Vous venez de Mantoue; soyez le bienvenu. Que dit Roméo? ou, s'il m'a écrit, remettez-moi sa lettre.

FRÈRE JEAN

J'étais sorti pour aller chercher un frère déchaussé de notre ordre, et le prier de m'accompagner; je le trouvai occupé à visiter des malades dans une maison que les inspecteurs de la santé publique soupçonnaient d'être infectée de la maladie contagieuse qui règne en ce moment; ils en ont fait fermer les portes, et n'ont point voulu nous permettre de quitter la ville : cette circonstance m'a empêché de me rendre à Mantoue.

FRÈRE LAURENT

Qui donc a porté ma lettre à Roméo?

FRÈRE JEAN

La voici; je n'ai pu la faire partir, et personne n'a voulu se charger de vous la rapporter, tant on redoutait la contagion.

FRÈRE LAURENT

Malheureux contretemps ! Par la sainteté de mon ordre, cette lettre était d'une haute importance, et ce retard peut entraîner les conséquences les plus graves. Frère Jean, allez vite me chercher un levier de fer et apportez-le dans ma cellule.

FRÈRE JEAN

J'y vais sur-le-champ.

Il sort.

FRÈRE LAURENT, *seul.*

Je vais me rendre seul au tombeau des Capulets ; dans trois heures, la belle Juliette s'éveillera ; elle va bien m'en vouloir de n'avoir pas instruit Roméo de tout ce qui est arrivé ; mais je vais de nouveau écrire à Mantoue, et jusqu'à l'arrivée de Roméo, je la garderai dans ma cellule. Pauvre enfant, enfermée vivante dans la tombe d'un mort !

Il sort.

SCÈNE III

Un cimetière dans lequel on découvre un grand nombre de tombes. Sur le premier plan, le monument consacré à la sépulture des Capulets. Il fait nuit.

Arrive PARIS suivi de son PAGE, qui porte une torche et une corbeille de fleurs.

PARIS

Page, donne-moi cette torche, éloigne-toi, et tiens-toi à l'écart. — Mais non, éteins le flambeau ; je ne veux pas être vu ; couche-toi sous ces ifs, l'oreille appuyée contre la terre, de manière à entendre le moindre bruit de pas sur ce

sol mou tant de fois remué par la bêche du fossoyeur; dès que tu entendras quelqu'un approcher, tu siffleras pour m'avertir. Donne-moi ces fleurs; fais ce que je t'ai dit; va.

LE PAGE

Rester seul dans ce cimetière, ce n'est pas très rassurant; néanmoins, je vais m'y aventurer.

Il se retire à quelque distance.

PARIS, *s'approchant du monument, se prosterne sur le seuil et y sème des fleurs.*

Fleur charmante, je sème de fleurs ton lit nuptial! Tombe adorée, tu renfermes ce qu'il y eut, ce qu'il y aura jamais de plus parfait sous le ciel. O belle Juliette, qui habites avec les anges! accepte ce dernier hommage d'un homme qui, vivante, t'honora, et, morte, vient payer à ta tombe son pieux et funèbre tribut! (*Un sifflement se fait entendre.*) Mon page m'avertit que quelqu'un approche. (*Il se relève.*) Quel pied sacrilège erre cette nuit dans cette enceinte? qui vient troubler mes pieux devoirs, les rites de mon fidèle amour? Eh quoi! un flambeau! — Nuit, couvre-moi un moment de ton ombre.

Il se retire à quelque distance.

Arrive ROMÉO, suivi de BALTHASAR, qui porte une torche, une pioche et un levier.

ROMÉO

Donne-moi cette pioche et ce levier; tiens, prends cette lettre; demain matin de bonne heure, tu la remettras à mon père. Donne-moi le flambeau : maintenant, retire-toi; quoi que tu voies ou entendes, garde-toi d'approcher et de m'interrompre; il y va de ta vie. Si je descends dans cet asile de la mort, c'est pour contempler les traits de ma bien-

aimée, et surtout pour détacher de son doigt inanimé une bague précieuse, une bague dont j'ai besoin pour un objet important. Va-t'en donc, et pars : si tu t'avises de revenir sur tes pas pour épier ce que je vais faire, malheur à toi ! par le ciel, je te déchirerai en lambeaux, et sèmerai de tes membres épars ce cimetière affamé : le moment est terrible, mes projets sont empreints d'un caractère farouche et sombre ; je sens que je serais plus cruel, plus impitoyable que le tigre qui a faim, ou la mer mugissante.

BALTHASAR

Je vais me retirer, seigneur, et ne vous dérangerai pas.

ROMÉO

C'est ainsi que tu me témoigneras ton attachement. — Tiens, prends ceci (*il lui donne une bourse*) ; vis et sois heureux : adieu, mon enfant.

BALTHASAR, à part.

Malgré cela, je vais me cacher ici près ; son air m'inquiète, et quant à ses projets, je n'en augure rien de bon.

Il se retire.

ROMÉO, s'approchant du monument.

Détestable gouffre, abîme de la mort, qui as englouti ce que la terre possédait de plus précieux, ouvre sous mes efforts ta hideuse caverne. (*Il fait usage du levier, et la porte du monument cède à ses efforts.*). Bientôt je te donnerai une nouvelle proie à dévorer.

PARIS, à part.

N'est-ce pas là ce banni, cet insolent Montaigu, qui a tué le cousin de ma bien-aimée, morte, dit-on, du chagrin que lui a causé ce meurtre ? — Viendrait-il exercer d'infâmes

outrages sur les cadavres de ses victimes? Saisissons-nous de lui. (*Il s'avance vers Roméo.*) Suspend tes efforts sacrilèges, infâme Montaigu! la vengeance peut-elle s'étendre au delà de la mort? Scélérat condamné, je t'arrête; obéis et suis-moi. — Il faut que tu meures.

ROMÉO

Il le faut, en effet, et je suis venu ici pour cela; jeune homme, ne t'attaque point à un homme au désespoir; fuis, et laisse-moi. — Songe à ces morts dont tu foules les tombes, et que cette pensée t'inspire un salutaire effroi. — Jeune homme, je t'en conjure, ne me force point, en provoquant ma fureur, à charger ma conscience d'un nouveau meurtre! — Oh! éloigne-toi! par le ciel, ta vie m'est plus chère que la mienne; car je suis venu ici armé contre moi-même; va-t'en, va-t'en; — vis, et dis un jour que tu dois la vie à la pitié d'un insensé.

PARIS

Je brave tes conjurations, et t'arrête comme criminel.

ROMÉO

Tu me provoques? Eh bien! défends-toi, enfant.

Ils mettent l'épée à la main et se battent.

LE PAGE

O mon Dieu! ils se battent! je vais appeler la garde.

Il s'éloigne.

PARIS, tombant percé d'un coup mortel.

Oh! je suis mort! — Montaigu, par pitié, ouvre la tombe, et dépose-moi auprès de Juliette.

Il meurt.

ROMÉO

Sur mon âme, je le ferai. — Voyons sa figure: — un parent de Mercutio, le noble comte Pâris! — Que me disait,

en route, mon domestique, pendant que mon âme agitée ne faisait aucune attention à ses paroles? Il m'a dit, si je ne me trompe, que Pâris devait épouser Juliette. Me l'a-t-il dit, ou l'ai-je rêvé? ou, l'entendant parler de Juliette, ma raison troublée m'a-t-elle ainsi traduit ses paroles? — Oh! donne-moi ta main, jeune homme inscrit avec moi dans le livre du malheur! je te donnerai pour sépulture un glorieux tombeau. — Un tombeau? Je devrais dire un brillant palais; car Juliette y repose, et sa beauté transforme ce caveau funèbre en un séjour rayonnant et splendide. (*Il dépose Pâris dans le caveau.*) Repose là, cadavre, par un cadavre inhumé. (*Après une pause.*) On a vu plus d'une fois des paroles de gaieté sur les lèvres des mourants; c'est un éclair qui brille dans la nuit de la mort : j'ai mon éclair aussi, moi! (*Il se penche sur le corps glacé de Juliette.*) O ma bien-aimée! ô ma femme! la mort qui aspira ton souffle embaumé n'a pu prévaloir contre ta beauté; non, tu n'es point vaincue; la beauté règne encore sur le corail de tes lèvres, sur les roses de tes joues; le drapeau noir de la mort ne s'est point avancé jusque-là. — Est-ce toi, Tybalt, que je vois là gisant dans ton sanglant linceul? Oh! que puis-je faire de plus pour apaiser ton ombre, que d'immoler ton ennemi de cette même main qui moissonna ta jeunesse? Pardonne-moi, mon cousin! — Ah! Juliette adorée, pourquoi es-tu si belle? Croirai-je que l'immatériel trépas est amoureux de tes charmes? Croirai-je que ce spectre livide, ce monstre abhorré, reste ici près de toi dans les ténèbres, pour te posséder? J'en ai peur; aussi je veux te tenir compagnie; je ne veux plus quitter ce lugubre palais de la nuit; ici je resterai avec les vers de la tombe, ces serviteurs de la mort, ici je veux établir ma demeure éternelle, et, secouant le joug des destins ennemis, déposer ce corps fragile, fatigué de vivre! O mes yeux! jetez votre dernier regard; mes bras, prenez votre dernière étreinte; mes lèvres,

vous qui donnez passage au souffle de la vie, scellez d'un baiser légitime l'éternel contrat qui me lie à la mort! (*Il tire de son sein une coupe et y verse le poison.*) Viens, toi, guide fatal, amer refuge! pilote du désespoir, brise sur l'écueil mugissant ma barque battue des flots! Juliette, je bois à toi! (*Il boit.*) O droguiste! tu as dit vrai; il est actif ton poison. — Un dernier baiser!

Il meurt en embrassant Juliette.

De l'autre côté du cimetière arrive FRÈRE LAURENT, portant une lanterne, un levier et une bêche.

FRÈRE LAURENT

Que saint François me protège! Combien de fois, cette nuit, mes pieds affaiblis par l'âge ont heurté des tombes! — Qui est là? quel est celui qui reste si tard dans la compagnie des morts?

BALTHASAR

C'est un ami, quelqu'un qui vous connaît bien.

FRÈRE LAURENT

Dieu te bénisse! Dis-moi, mon ami, quelle est cette torche qui prête inutilement sa lumière aux vers de la tombe, et à des têtes de mort aux yeux vides? Si je ne me trompe, elle brûle dans le monument des Capulets.

BALTHASAR

Il est vrai, mon père. Mon maître, votre ami, est dans cette tombe.

FRÈRE LAURENT

Qui?

BALTHASAR

Roméo.

FRÈRE LAURENT

Depuis combien de temps est-il là?

BALTHASAR

Depuis plus d'une demi-heure.

FRÈRE LAURENT

J'y vais; accompagne-moi.

BALTHASAR

Je n'ose pas : mon maître me croit parti : il m'a, d'une voix terrible, menacé de la mort, si je restais pour épier ses actes.

FRÈRE LAURENT

Reste donc; j'irai seul. — La crainte commence à s'emparer de moi; je tremble qu'il ne soit arrivé quelque malheur.

BALTHASAR

Pendant que je dormais sous ces ifs, j'ai rêvé que mon maître et un étranger se battaient, et que l'étranger avait été tué.

FRÈRE LAURENT, *continuant à s'avancer.*

Roméo! — Hélas! hélas! quel est le sang qui arrose le seuil de ce sépulcre? Pourquoi ces épées abandonnées et sanglantes dans ce séjour de paix? (*Il entre dans le monument.*) Roméo! — Comme il est pâle! — Quel est cet autre? Eh quoi! Pâris aussi, baigné dans son sang! Ah! quelle heure coupable et cruelle a vu consommer ces actes lamentables? — Juliette remue!

Juliette s'éveille et se soulève lentement.



Ayuntamiento de Madrid

Roméo et Juliette h. t. 4.

— O fortuné poignard, prends ma poitrine
pour fourreau.

JULIETTE

O prêtre secourable! où est mon époux? Je me rappelle bien en quel lieu je dois être, et j'y suis. — Où est mon Roméo?

On entend du bruit à l'extérieur.

FRÈRE LAURENT, *tout effrayé.*

J'entends du bruit. — Ma fille, quittez cet antre de mort, de contagion, de léthargie; un pouvoir que nous ne pouvons contrôler a déconcerté nos projets; venez, sortez; votre époux est ici gisant dans vos bras; il est mort, ainsi que Pâris; venez, je vous placerai parmi les sœurs d'un saint monastère; ne perdez pas de temps à me questionner; car j'entends la garde qui arrive; venez, suivez-moi, chère Juliette. (*Le bruit redouble*). Je n'ose rester plus longtemps.

Il s'éloigne.

JULIETTE

Va, tu peux partir; moi, je reste ici. — Que vois-je? une coupe qu'étreint encore la main de mon bien-aimé? C'est le poison, je le vois, qui a mis à ses jours une fin prématurée. Méchant, tu as donc tout bu? tu n'as pas laissé à ta Juliette une seule goutte amie? Je veux presser tes lèvres de mes baisers; peut-être y reste-t-il encore assez de poison pour me donner la mort, seul remède à mes maux. (*Elle l'embrasse.*) Tes lèvres sont chaudes.

PREMIER GARDE, *de l'extérieur.*

Page, conduis-nous. — De quel côté?

JULIETTE

Du bruit! on vient! Hâtons-nous. (*Elle saisit le poignard de Roméo.*) O fortuné poignard! prends ma poitrine pour fourreau (*elle se frappe*); restes-y plongé, et que je meure!

Elle retombe sur le corps de Roméo et meurt.

Arrivent LES GARDES *avec* LE PAGE *de* Pâris.

LE PAGE

Voici l'endroit, là où brûle cette torche.

PREMIER GARDE

Le sol est taché de sang. Qu'on fasse des perquisitions dans le cimetière; que deux ou trois hommes se chargent de ce soin; tout individu que vous rencontrerez, arrêtez-le.

Quelques gardes s'éloignent.

PREMIER GARDE, *continuant.*

Affreux spectacle! Ici le comte Pâris assassiné; — là, Juliette dont le sang coule encore; son cadavre est encore chaud, et sa mort est récente, elle, ensevelie dans ce caveau depuis deux jours. — Vous, allez avertir le prince; — vous, courez chez les Capulets; — vous, allez éveiller les Montaigus; — vous autres, continuez les recherches.

Plusieurs gardes s'éloignent.

PREMIER GARDE, *continuant.*

Voilà bien le lieu où se sont passés ces lamentables événements, mais nous en ignorons les causes et les circonstances.

Arrivent QUELQUES GARDES *qui amènent* BALTHASAR.

DEUXIÈME GARDE

Voici le domestique de Roméo que nous avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER GARDE

Gardez-le avec soin jusqu'à ce que le prince soit arrivé.

Arrive UN AUTRE GARDE *avec* FRÈRE LAURENT.

TROISIÈME GARDE

Voici un moine qui tremble, gémit et pleure. Nous l'avons trouvé traversant ce côté du cimetière; il tenait la bêche et le levier que voici.

PREMIER GARDE

Tout cela est fort suspect; qu'on le garde aussi.

Arrivent LE PRINCE *et sa suite.*

LE PRINCE

Quel malheur, devant le jour, vient troubler notre repos matinal?

Arrivent CAPULET, DONNA CAPULET
et une foule de peuple.

CAPULET

Que signifient ces clameurs qu'on entend de toutes parts?

DONNA CAPULET

La foule remplit les rues; les uns crient Roméo! d'autres Juliette! d'autres Pâris! tous se précipitent vers notre monument.

LE PRINCE.

Pourquoi cet effroi et ces cris qui résonnent à notre oreille?

PREMIER GARDE

Prince, vous voyez ici les corps du comte Pâris assassiné, de Roméo sans vie, de Juliette, morte depuis deux jours, et cependant chaude encore, et récemment tuée.

LE PRINCE

Qu'on fasse des recherches, et qu'on sache d'où proviennent ces meurtres horribles.

PREMIER GARDE

Voici un moine et le domestique de Roméo, que nous avons arrêtés porteurs des instruments qui ont dû servir à forcer l'entrée de ce tombeau.

CAPULET

Juste ciel! Voyez, ma femme, voyez comme le sang coule du corps de notre fille! Ce poignard s'est mépris, — le fourreau de Roméo est vide, — et le fer s'est égaré dans la poitrine de ma fille.

DONNA CAPULET

Hélas! ce spectacle de mort est comme un glas funèbre qui sonne à ma vieillesse l'heure du sépulcre.

Arrive MONTAIGU suivi de plusieurs de ses gens.

LE PRINCE

Approche, Montaigu; tu t'es levé avant l'aube pour voir mourir ton fils à son aurore.

MONTAIGU

Hélas! monseigneur, ma femme est morte cette nuit; la douleur que lui a causée l'exil de son fils a mis fin à ses jours; quels nouveaux malheurs sont réservés encore à ma vieillesse?

LE PRINCE

Approche, et tu verras.

MONTAIGU

O cruel enfant ! quelle barbarie à toi de devancer ton père dans le cercueil !

LE PRINCE

Suspendez vos gémissements jusqu'à ce que ces mystères soient éclaircis et que nous en connaissions l'origine et l'enchaînement : alors je me mettrai à votre tête ; ma douleur précédera les vôtres, et les conduira, s'il le faut, jusqu'à la tombe : en attendant, contenez-vous, et que l'affliction cède le pas à la patience. — Qu'on amène devant moi les individus suspects.

FRÈRE LAURENT

Je suis le plus soupçonné, bien que le plus chétif ; l'heure et le lieu déposent contre moi : c'est à moi qu'on impute ces meurtres horribles ; je suis prêt à parler pour m'accuser et me défendre, pour me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE

Parle donc ; dis-nous ce que tu sais.

FRÈRE LAURENT

Je serai bref, car j'ai l'haleine trop courte pour un long récit. Roméo, que vous voyez étendu mort, était l'époux de Juliette ; Juliette, ici gisante, était la fidèle épouse de Roméo ; je les avais mariés ; le jour même de leur hyménée vit la mort prématurée de Tybalt et le bannissement du nouvel époux, son meurtrier ; cet exil, et non la mort de Tybalt, avait plongé Juliette dans la douleur. — (*A Capulet.*) Vous, dans l'intention de la distraire de cette affliction, vous avez voulu la contraindre à épouser le comte Pâris ; — alors elle est venue me trouver, et, le désespoir peint dans tous ses traits, elle m'a conjuré de lui indiquer quelque moyen pour empêcher ce mariage, sinon qu'elle allait se

tuer dans ma cellule et en ma présence. Alors, je lui ai donné une liqueur soporifique dont je connaissais la vertu, et qui a produit sur elle l'effet que j'en attendais; car elle ne tarda pas à être plongée dans un sommeil qui avait toutes les apparences de la mort; en même temps, j'écrivis à Roméo de venir à Vérone dans cette nuit funeste, pour m'aider à arracher Juliette à sa tombe empruntée, au moment où l'effet de la potion devait cesser. Mais frère Jean, le porteur de ma lettre, fut retenu à Vérone accidentellement, et il m'a rendu ma lettre hier soir : alors, à l'heure où je savais que Juliette devait s'éveiller, je me suis rendu seul au caveau des Capulets; mon intention était de la cacher dans ma cellule, jusqu'au moment où il me serait possible de faire venir Roméo. Mais à mon arrivée, quelques minutes avant son réveil, j'ai trouvé ici les cadavres du noble Pâris et de Roméo. Juliette s'est éveillée; je l'ai conjurée de m'accompagner et de supporter avec résignation ce malheur, ouvrage du ciel; un bruit soudain m'a forcé à m'éloigner de la tombe; livrée à son désespoir, elle a refusé de me suivre, et c'est sans doute en ce moment qu'elle s'est donné la mort. J'ai une connaissance personnelle de toutes les circonstances que je viens de rapporter; la nourrice de Juliette a été dans le secret de son mariage : si quelqu'un des malheurs survenus est arrivé par ma faute, qu'on me livre à toute la rigueur des lois, et, devançant de quelques heures l'arrêt de la nature, qu'on m'arrache ce reste de vieux jours.

LE PRINCE

Nous t'avons toujours connu pour un homme estimable et pieux. — Où est le domestique de Roméo? Qu'a-t-il à nous apprendre?

BALTHASAR

J'ai porté à mon maître la nouvelle de la mort de Juliette; il est parti aussitôt, s'est rendu à Vérone, s'est dirigé vers

le cimetière, et est entré dans ce monument. Il m'a remis pour son père la lettre que voici ; avant de pénétrer dans le sépulcre, il m'a ordonné, sous peine de mort, de m'éloigner et de le laisser seul.

LE PRINCE

Donnez-moi cette lettre, je vais en prendre lecture. — Où est le page du comte qui a été chercher la garde ? Jeune homme, que faisait ton maître en ce lieu ?

LE PAGE

Il était venu semer des fleurs sur la tombe de sa fiancée ; il m'avait ordonné de me tenir à l'écart, ce que j'ai fait ; bientôt, j'ai vu quelqu'un portant un flambeau s'approcher du monument et s'efforcer de l'ouvrir ; tout à coup, j'ai vu mon maître s'avancer contre lui, l'épée à la main ; alors, j'ai couru appeler la garde.

LE PRINCE

Cette lettre confirme le récit du moine : Roméo y parle de son amour pour Juliette, de la nouvelle qu'il a reçue de sa mort ; il ajoute qu'il a acheté du poison d'un droguiste indigent, et qu'il s'est rendu dans ce monument pour y mourir et y reposer auprès de Juliette. — (*Jetant les yeux autour de lui.*) Où sont-ils maintenant, ces ennemis ? — Capulet, Montaigu ! voyez le fruit amer de vos divisions ; le ciel vous frappe dans ce qui faisait votre joie, il se sert de l'amour pour châtier vos haines ; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos discordes, j'ai perdu deux parents. — Nous sommes tous punis.

CAPULET

O Montaigu ! ô mon frère ! donne-moi ta main ; ce sera le douaire de ma fille ; je n'ai rien de plus à te demander.

MONTAIGU

Je te donnerai davantage; je veux lui élever une statue d'or pur; tant que Vérone conservera son nom, on montrera avec orgueil l'image de Juliette comme celle de l'amour fidèle et sincère.

CAPULET

Les mêmes honneurs seront décernés à Roméo, chétive expiation de nos inimitiés.

LE PRINCE

L'aube de ce jour éclaire une paix lugubre et sombre; le soleil se cache de douleur. Partez, et allez deviser sur ces cruels événements; il en est qui seront punis et d'autres pardonnés; car il n'y eut jamais plus tragique aventure que celle de Juliette et de son Roméo.

Ils s'éloignent.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

PERSONNAGES

THÉSÉE, duc d'Athènes.

ÉGÉE, père d'Hermia.

LYSANDRE } amoureux d'Hermia.
DÉMÉTRIUS }

PHILOSTRATE, ordonnateur des fêtes de Thésée.

LECOING, charpentier.

VILEBREQUIN, menuisier.

LANAVETTE, tisserand.

FLUTÉ, marchand de soufflets.

MUFLE, chaudronnier.

MEURT-DE-FAIM, tailleur.

HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.

HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.

HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.

OBÉRON, roi des génies et des fées.

TITANIA, reine des génies et des fées.

FARFADET, ou Robin Bon-Diable, génie.

FLEUR-DE-POIS

TOILE-D'ARAIGNÉE } génies.
PAPILLON }

GRAIN-DE-MOUTARDE

PYRAME

THISBÉ

LA MURAILLE } personnages de l'intermède.
LE CLAIR DE LUNE }

LE LION

Génies et Fées de la suite d'Obéron et de Titania.

Suite de Thésée et d'Hippolyte.

La scène est à Athènes et dans un bois des environs.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Athènes. — Un appartement dans le palais de Thésée.

*Entrent THÉSÉE et sa suite, HIPPOLYTE
et PHILOSTRATE.*

THÉSÉE

Belle Hippolyte, l'heure de notre hymen s'approche; quatre jours fortunés amèneront une lune nouvelle; mais que l'ancienne me semble lente à décroître! Elle pèse à mon impatience, comme une belle-mère ou une douairière par qui le jeune héritier est longtemps sevré de son revenu.

HIPPOLYTE

Quatre jours auront bientôt fait place à autant de nuits; quatre nuits auront bientôt vu le temps s'envoler comme un songe; et alors la lune, pareille à un arc d'argent tendu dans les cieux, éclairera la nuit de nos solennités.

THÉSÉE

Va, Philostrate, invite à la joie la jeunesse athénienne; éveille le génie des plaisirs et de la gaieté; relègue la tris-

tesse dans son tombeau; la pâleur de son front assombri-
rait nos fêtes.

Philostrate sort.

THÉSÉE, *continuant.*

Hippolyte, je vous ai conquise l'épée à la main¹, et
c'est sans autres titres que ceux d'un ennemi que j'ai ob-
tenu votre amour; mais je veux vous épouser sous d'autres
auspices, au milieu de la pompe, des fêtes et de l'allégresse.

Entrent ÉGÉE, HERMIA, LYSANDRE
et DÉMÉTRIUS.

ÉGÉE

Prospérité à Thésée, notre illustre duc!

THÉSÉE

Je vous rends grâce, mon cher Égée. Quelles nouvelles
nous annoncez-vous?

ÉGÉE

Je viens, l'âme contristée, porter plainte contre mon en-
fant, ma fille Hermia. — Avancez, Démétrius. — Mon noble
seigneur, cet homme a mon consentement pour l'épouser.
— Avancez, Lysandre. — Mon gracieux duc, cet homme a
ensorcelé le cœur de mon enfant. — Oui, Lysandre, tu as
composé des vers pour elle; tu as échangé avec elle des gages
de tendresse; et à la clarté de la lune, tu as sous ses fenêtres
chanté d'une voix mensongère les vers d'un amour impos-
teur; tu as séduit son imagination à l'aide de bracelets
tissus de tes cheveux, de bagues, de colifichets, de hochets

1. Après sa victoire sur les Amazones, Thésée emmena captive leur reine
Hippolyte, que d'autres nomment Antiope; il l'épousa et en eut un fils
nommé Hippolyte, qui mourut victime de sa chasteté et de l'amour adul-
tère de Phèdre.

frivoles, de bouquets, de friandises; moyens toujours puissants sur la jeunesse inexpérimentée : c'est ainsi que tu as adroitement dérobé le cœur de ma fille, transformé l'obéissance qu'elle me doit en obstination rebelle. — Mon gracieux duc, si, à l'instant même, devant vous, elle ne consent à épouser Démétrius, je revendique l'antique privilège d'Athènes. Elle est à moi, et je puis disposer d'elle; qu'elle choisisse donc entre la main de ce jeune homme ou une mort immédiate, que, dans ce cas, nos lois prononcent.

THÉSÉE

Que répondez-vous, Hermia? Réfléchissez, jeune fille; votre père doit être un dieu pour vous; c'est de lui que vous tenez votre être et vos charmes; vous devez être dans ses mains comme une cire molle, dont il peut à son gré laisser subsister la forme ou la détruire. Démétrius est un cavalier digne d'estime.

HERMIA

Il en est de même de Lysandre.

THÉSÉE

Personnellement, oui; mais comme il n'a pas le suffrage de votre père, l'autre doit lui être préféré.

HERMIA

Que mon père n'a-t-il mes yeux!

THÉSÉE

Vos yeux doivent être d'accord avec son jugement.

HERMIA

Je vous supplie, seigneur, de me pardonner. Je ne sais quelle force secrète me rend si hardie, et si je ne porte pas atteinte à la modestie de mon sexe en déclarant mes senti-

ments devant cette auguste assemblée. Mais je vous conjure de me faire connaître le pire destin qui peut m'advenir si je refuse d'épouser Démétrius.

THÉSÉE

Ce sera ou de subir la mort, ou de renoncer à jamais à la société des hommes. Ainsi donc, belle Hermia, interrogez vos désirs, considérez votre jeunesse, examinez vos penchans; voyez si, en refusant d'accéder au choix de votre père, vous vous sentez capable de porter la livrée des vierges, de vous renfermer à jamais dans l'ombre de la retraite, de passer toute votre vie dans la stérilité, en chantant des hymnes glacés à l'insensible et stérile Diane. Trois fois heureuses celles qui, maîtresses de leurs sens, peuvent soutenir ce monotone pèlerinage; mais plus heureuse ici-bas est la rose qui nous cède ses parfums, que celle qui, se flétrissant sur sa tige virginale, croît, vit et meurt solitaire.

HERMIA

Je veux ainsi, seigneur, croître, vivre et mourir, plutôt que de donner ma virginité à un homme dont je repousse le joug, et dont mon cœur ne consent point à reconnaître la souveraineté.

THÉSÉE

Prenez le temps de la réflexion; et le jour de la lune nouvelle, qui doit, entre ma fiancée et moi, consacrer les liens d'une union indissoluble, ce jour-là, préparez-vous à mourir pour désobéissance aux volontés de votre père, ou à épouser Démétrius, comme il le désire, ou à jurer sur l'autel de Diane une austérité et une virginité éternelles.

DÉMÉTRIUS

Laissez-vous fléchir, charmante Hermia; — et toi, Ly-

sandre, fais céder ton titre fragile à l'incontestable légitimité de mes droits.

LYSANDRE

Démétrius, vous avez l'affection de son père; épousez-le, et laissez-moi Hermia.

ÉGÉE

Insolent Lysandre! oui, sans doute, il a mon affection; et ce qui est à moi, mon affection le lui donnera; or, ma fille est à moi, et je transmets à Démétrius tous mes droits sur elle.

LYSANDRE, à *Thésée*.

Seigneur, je suis aussi haut placé que lui par la naissance et la fortune; mon amour l'emporte sur le sien, mon rang est égal au sien, si même il ne lui est supérieur, et j'ai de plus que lui l'amour de la belle Hermia, pourquoi donc ne sou-tiendrais-je pas mes droits? Démétrius, je le déclare à sa face, a offert ses hommages à la fille de Nédar, à Hélène, et il a séduit son cœur; cette beauté charmante aime d'un amour idolâtre cet homme inconstant et coupable.

THÉSÉE

J'avoue que ce bruit est venu jusqu'à moi, et je me proposais d'en parler à Démétrius; mais, préoccupé de mes propres affaires, je n'y ai plus pensé. — Venez avec moi, Démétrius, — et vous aussi, Égée; venez, j'ai à vous donner à tous deux quelques avis particuliers. — Quant à vous, belle Hermia, préparez-vous à vous conformer aux volontés de votre père; sinon les lois d'Athènes, que nous n'avons aucun moyen d'adoucir, vous condamnent à mourir, ou à faire vœu de virginité pour le reste de vos jours. — Venez, ma chère Hippolyte! comment vous trouvez-vous, ma bien-aimée? — Démétrius, — et vous, Égée, — suivez-moi ;

j'ai à vous confier une mission pour le jour de notre hymen; et je veux m'entretenir avec vous sur un sujet qui vous intéresse personnellement.

ÉGÉE

Avec respect et dévouement, nous vous suivrons.

Thésée et sa suite, Hippolyte, Égée et Démétrius sortent.

LYSANDRE

Eh bien! mon amour? pourquoi vos joues sont-elles si pâles? Quelle cause a fané sitôt les roses de votre teint?

HERMIA

Sans doute le manque de pluie, à quoi pourrait aisément suppléer l'orage de mes larmes.

LYSANDRE

Hélas! je n'ai jamais lu, je n'ai jamais entendu dire que l'amour sincère eût un cours paisible; tantôt c'est la naissance qui diffère...

HERMIA

Quel supplice, lorsque, entre deux amants, la distance est trop grande!

LYSANDRE

Tantôt c'est la disproportion d'âge...

HERMIA

O tourment! quand la vieillesse soupire pour un trop jeune sujet!

LYSANDRE

Tantôt il faut que le cœur se détermine par le choix des parents...

HERMIA

Quel enfer, de choisir l'objet de son amour par les yeux d'autrui!

LYSANDRE

Ou si ce choix répond à nos sympathies, la guerre, la mort ou la maladie viennent le traverser, si bien que l'amour est aussi fugitif qu'un son, aussi passager qu'une ombre, aussi court qu'un rêve, aussi rapide que l'éclair qui, soudain, dans la nuit obscure, découvre à nos regards et le ciel et la terre, et avant qu'on ait eu le temps de dire : « Voyez ! » disparaît au sein des ténèbres ; tant il est vrai que tout ce qui brille est prompt à s'évanouir.

HERMIA

Si l'amour sincère a toujours rencontré des obstacles, c'est en vertu d'un décret de la destinée. Apprenons donc à supporter cet inconvénient avec patience, puisque c'est un mal inévitable, aussi habituel aux amants que la rêverie, les songes, les soupirs, les vœux, les larmes, triste accompagnement de l'amour.

LYSANDRE

Le conseil est sage ; écoutez-moi donc, Hermia. J'ai une tante qui est veuve, une riche douairière qui n'a pas d'enfants. Sa demeure est à sept lieues d'Athènes, et elle me chérit comme si j'étais son fils unique. Dans cet asile, Hermia, je puis vous épouser, et les lois rigoureuses d'Athènes ne nous y poursuivront pas. Si donc vous m'aimez, fuyez demain la maison de votre père. Je vous attendrai dans un bois situé à une lieue de la ville, à l'endroit même où je vous rencontrai un jour avec Hélène, allant célébrer la première aurore de mai.

HERMIA

Mon cher Lysandre ! je te le jure par l'arc le plus fort de

Cupidon, par sa flèche dorée la plus acérée; par la simplesse des colombes de Vénus; par les nœuds qui enchaînent les âmes et font prospérer les amours; par le feu qui brûla la reine de Carthage¹, alors qu'elle vit le parjure Troyen fuyant à pleines voiles; par tous les serments que les hommes ont violés, en plus grand nombre que les femmes n'en firent jamais, j'irai te rejoindre sans faute au rendez-vous que tu m'as assigné.

LYSANDRE

Tenez votre promesse, mon amour. Voici Hélène qui vient à nous.

Entre HÉLÈNE.

HERMIA

Que les dieux vous protègent, belle Hélène! Où allez-vous ainsi?

HÉLÈNE

Vous m'appellez belle? Retirez cette parole. — Démétrius aime la beauté. Que vous êtes heureuses, vous qui êtes belles! vos yeux sont l'étoile polaire des amants; vos voix ont une harmonie plus douce que le chant de l'alouette à l'oreille du berger, quand les blés sont verts et l'aubépine en fleurs. Les maladies sont contagieuses; oh! que la beauté ne l'est-elle pareillement? Je gagnerais la vôtre, belle Hermia, avant de vous quitter. Mon oreille saisirait votre voix, mes yeux vos regards, ma voix la suave mélodie de la vôtre. Si le monde m'appartenait, Démétrius excepté, je donnerais tout le reste pour être comme vous. Oh! enseignez-moi à vous ressembler; apprenez-moi par quel art vous gouvernez les mouvements du cœur de Démétrius.

1. Shakespeare paraît ici avoir oublié que Thésée est de beaucoup antérieur à Didon; mais on sait que notre auteur ne se fait pas faute d'anachronismes.

HERMIA

Je le regarde avec colère, et cependant il continue à m'aimer.

HÉLÈNE

Oh! si mon sourire pouvait ce que peut votre colère!

HERMIA

Je lui dis des injures; il me répond par des protestations d'amour.

HÉLÈNE

Oh! si mes prières pouvaient obtenir de lui cet amour!

HERMIA

Plus je le hais, plus il s'attache à mes pas.

HÉLÈNE

Plus je l'aime, plus il me hait.

HERMIA

Sa folle passion, Hélène, n'est pas ma faute.

HÉLÈNE

C'est la faute de votre beauté. Plût aux dieux que ce fût la mienne!

HERMIA

Consolez-vous; il ne reverra plus mon visage; Lysandre et moi nous allons fuir de ces lieux. Avant que j'eusse vu Lysandre, Athènes était un paradis¹ pour moi. Voyez l'effet charmant qu'a produit mon amour! il a changé mon ciel en enfer.

1. L'expression de paradis est plus biblique que mythologique; c'est encore un de ces anachronismes de phraséologie si fréquents dans notre auteur.

LYSANDRE

Hélène, nous allons vous communiquer nos projets. Demain soir, quand Phébé contempera sa face argentée dans le miroir de l'onde, et fera scintiller la prairie de diamants liquides, à l'heure qui protège la fuite des amants, nous avons résolu de franchir furtivement les portes d'Athènes.

HERMIA

Vous connaissez le bois où, vous et moi, couchées sur un lit de primevères, nous exhalions nos pensées dans le sein l'une de l'autre; c'est là que Lysandre et moi devons nous réunir; puis, détournant nos regards d'Athènes, nous irons chercher de nouveaux amis et une patrie nouvelle. Adieu, chère compagne de mon enfance; prie pour nous, et puisses-tu obtenir ton Démétrius! — Tiens ta promesse, Lysandre : il faut jusqu'à demain, à l'heure de minuit, nous sevrer du bonheur de nous voir, cet aliment de l'amour.

Hermia sort.

LYSANDRE

Je tiendrai ma promesse, Hermia. — Adieu, Hélène! Puissiez-vous être aimée de Démétrius comme vous l'aimez vous-même!

Lysandre sort.

HÉLÈNE, seule.

Combien certains mortels sont plus heureux que d'autres! Je passe dans Athènes pour être son égale en beauté. Mais quoi? Démétrius pense différemment. Il se refuse à reconnaître ce que tout le monde, excepté lui, reconnaît; et nous sommes aveugles tous deux, lui en se passionnant pour les yeux d'Hermia, moi, en me montrant éprise de son mérite à lui. L'amour peut transformer les choses les plus abjectes et les plus communes, et leur donner de la dignité et de la grâce. L'amour ne voit point avec les yeux du corps,

mais avec ceux de l'âme; aussi l'enfant ailé, Cupidon, est-il représenté aveugle; l'amour est dépourvu de tout discernement. Des ailes et point d'yeux sont l'emblème d'une précipitation imprudente. On dit que l'Amour est un enfant, à cause du peu de raison qu'il apporte dans ses choix. Comme on voit les enfants dans leurs jeux enfreindre sans scrupule leurs puérils serments, de même l'enfant qu'on nomme Amour se parjure en tous lieux. C'est ainsi qu'avant d'avoir vu Hermia, Démétrius disait qu'il n'était qu'à moi seule, et il appuyait son dire d'une grêle de serments; mais aux rayons d'Hermia cette grêle s'est dissoute, et tous ses serments sont retombés en pluie. Je vais lui révéler la fuite de la belle Hermia; il ne manquera pas, demain soir, de se rendre dans la forêt pour suivre ses traces. Si, en retour de cet avis, j'obtiens de lui quelques remerciements, ce sera de sa part un grand effort; mais ce sera pour ma douleur un précieux dédommagement que de pouvoir de nouveau jouir de sa présence.

Elle sort.

SCÈNE II

Même ville. — L'intérieur d'une chaumière.

Entrent VILEBREQUIN, LANAVETTE, FLUTÉ,
MUFLE, LECOING *et* MEURT-DE-FAIM.

LECOING

Toute notre troupe est-elle ici?

LANAVETTE

Vous devriez nous appeler l'un après l'autre, en suivant l'ordre de la liste.

LECOING

Voici les noms de tous ceux qui, dans la ville d'Athènes, ont été jugés capables de jouer notre intermède devant le duc et la duchesse, le soir du jour de leurs noces.

LANAVETTE

Commencez d'abord, Pierre Lecoing, par nous dire le sujet de la pièce; puis vous lirez les noms des acteurs et la distribution des rôles.

LECOING

Eh bien! notre pièce, c'est la très lamentable comédie et très cruelle mort de Pyrame et Thisbé.

LANAVETTE

Voilà, je vous assure, une chose excellente et des plus gaies. Maintenant, Pierre Lecoing, appelez les acteurs dans l'ordre de la liste. — Mes amis, rangez-vous sur une ligne.

LECOING

Vous répondrez au fur et à mesure que je vous appellerai. — Olivier Lanavette, le tisserand.

LANAVETTE

Me voilà; nommez le rôle qui m'est destiné, et puis continuez.

LECOING

Vous, Olivier Lanavette, vous devez jouer le rôle de Pyrame.

LANAVETTE

Qu'est-ce que Pyrame? un amoureux ou un tyran?

LECOING

C'est un amoureux qui se tue on ne peut plus galamment pour l'objet de sa flamme.

LANAVETTE

Il faudra des larmes pour jouer ce rôle convenablement. Si c'est moi qui le joue, gare aux yeux de l'auditoire : je provoquerai une averse ; j'exciterai joliment la pitié. Passez aux autres rôles. Néanmoins, c'est dans les rôles de tyran que j'excelle ; par exemple, je jouerais Hercule dans la perfection ; ce serait à faire miauler les chats, à tout fendre.

Il déclame.

Les rochers en fureur, par leurs chocs redoutables,
Briseront des cachots les verrous formidables,
Et le char de Phébus, dans son brillant lointain,
A son gré cassera les arrêts du destin ¹.

En voilà du sublime ! Allons, nommez les autres acteurs. C'est le langage d'Hercule, le langage d'un tyran ; un amoureux le prend sur un ton plus plaintif.

LECOING

François Flûté, le marchand de soufflets.

FLUTÉ

Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING

Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.

FLUTÉ

Qu'est-ce que Thisbé ? Est-ce un chevalier errant ?

1. Ces vers faisaient sans doute partie de quelque tirade ampoulée, dans un drame de l'époque.

LECOING

C'est la belle que doit aimer Pyrame.

FLUTÉ

Ma foi, je ne veux pas jouer un rôle de femme; je commence à avoir de la barbe au menton.

LECOING

Cela ne fait rien; vous jouerez ce rôle avec un masque, et vous ferez la petite voix autant qu'il vous plaira.

LANAVETTE

Si l'on me permet de cacher ma figure sous le masque, je demande à jouer aussi le rôle de Thisbé. Vous verrez comme je saurai joliment faire la petite voix. (*Imitant la voix d'une femme.*) Thisbé! Thisbé! Ah! Pyrame, mon cher amour; ta chère Thisbé! ta bien-aimée!

LECOING

Non, non; il faut que vous fassiez Pyrame, et vous, Flûté, Thisbé.

LANAVETTE

Allons, continuez.

LECOING

Robin Meurt-de-Faim, le tailleur.

MEURT-DE-FAIM

Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING

Robin Meurt-de-Faim, vous ferez la mère de Thisbé. — Thomas Mufle, le chaudronnier.

MUFLE

Me voici, Pierre Lecoing.

LECOING

Vous, le père de Pyrame; moi, le père de Thisbé. — Vilebrequin, le menuisier, vous ferez le lion : — voilà, j'espère, des rôles bien distribués.

VILEBREQUIN

Le rôle du lion est-il écrit? S'il est écrit, je vous prie de me le donner, car j'ai la mémoire lente.

LECOING

Vous pourrez improviser; tout le rôle consiste à rugir.

LANAVETTE

Laissez-moi jouer le lion aussi; je vous promets de rugir de façon que ce sera plaisir de m'entendre; je rugirai de manière à faire dire au duc : « Qu'il rugisse encore, qu'il rugisse encore! »

LECOING

Si vous rugissez d'une manière trop effrayante, vous ferez peur à la duchesse et à ses dames, au point de leur faire jeter des cris; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS

Il n'en faudrait pas plus pour nous faire pendre tous tant que nous sommes.

LANAVETTE

Je conçois, mes amis, que si nous épouvantions les dames, elles seraient assez peu raisonnables pour nous faire pendre; mais je grossirai ma voix de manière à rendre mes rugis-

sements aussi doux que les roucoulements d'une jeune colombe; je rugirai comme le rossignol chante.

LECOING

Vous ne pouvez jouer d'autre rôle que celui de Pyrame; car Pyrame est un homme au visage doux, un aussi beau garçon qu'on en puisse voir; un aimable et charmant cavalier; vous voyez bien qu'il faut absolument que vous jouiez Pyrame.

LANAVETTE

Allons, je m'en charge. Quelle barbe prendrai-je pour jouer ce rôle?

LECOING

Ma foi, celle qu'il vous plaira.

LANAVETTE

Je porterai une barbe couleur paille, ou une barbe couleur orange, ou une barbe violet cramoisi, ou une barbe couleur de tête française, d'un jaune parfait.

LECOING

Il y a des têtes françaises qui n'ont pas de chevelure du tout; vous joueriez donc votre rôle sans barbe. — Enfin, mes amis, voilà vos rôles : je vous prie, je vous demande, je vous recommande de les apprendre pour demain soir; nous nous réunirons dans le bois qui avoisine le palais, à un mille de la ville, au clair de la lune : c'est là que nous ferons la répétition, car, si nous nous assemblons dans la ville, nous serons importunés par la foule des curieux, et nos projets seront ébruités. En attendant, je vais dresser la liste du petit matériel théâtral qui nous est indispensable. Soyez exacts, je vous prie.

LANAVETTE

Nous nous y trouverons; là, nous pourrons donner à notre répétition plus d'énergie et d'effet. Appliquez-vous; sachez parfaitement vos rôles : adieu.

LECOING

Au chêne du duc; c'est là qu'est le rendez-vous.

LANAVETTE

Cela suffit. Nous y serons sans faute.

Ils sortent.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Un bois aux environs d'Athènes.

UNE FÉE et FARFADET se rencontrent.

FARFADET

Eh bien, jeune fée, où allez-vous comme cela?

LA FÉE

Sur les coteaux, dans les vallons,
Je franchis forêts et buissons;
Je traverse la flamme et l'onde;
Je promène en tous lieux ma course vagabonde;
Je devance Diane au disque pâissant;
Je suis la reine des génies,
Et j'arrose dans les prairies
Ses cercles figurés sur le gazon naissant.
Vois-tu ces hautes primevères?
Vois-tu l'or éclatant dont brillent leurs habits?
Ce sont les joyaux, les rubis
Dont la fée a paré leurs corolles légères.
Avant que de midi ne vienne la chaleur,
Je vais sur la terre arrosée
Chercher des gouttes de rosée,
Et suspendre une perle au front de chaque fleur.

Lutin, il faut que je te quitte,
 Adieu donc; je pars au plus vite;
 Bientôt votre reine et sa cour
 Vont arriver dans ce séjour.

FARFADET

Le roi tient ici son sabbat cette nuit; veillez à ce que la reine ne s'offre pas à sa vue; car Obéron est fort irrité contre elle, de ce qu'elle mène à sa suite un bel enfant dérobé à un roi de l'Inde. Jamais elle n'eut auprès d'elle d'enfant plus joli que celui-là. Le jaloux Obéron veut en faire son page, pour parcourir avec lui les vastes forêts; mais elle persiste à garder l'enfant chéri, le couronne de fleurs, et fait de lui toute sa félicité. Maintenant le roi et la reine ne se rencontrent plus dans les bosquets, sur le gazon, au bord des ruisseaux limpides, à la brillante clarté des étoiles, qu'aussitôt ils ne se querellent, au point que tous les sylphes vont se cacher de frayeur dans la coupe des glands.

LA FÉE

Ou ton extérieur m'abuse, ou tu es ce lutin espiègle et malin qu'on nomme Robin Bon-Diable; n'est-ce pas toi qui effrayes les jeunes villageoises, qui écrèmes le lait; qui, rendant inutiles tous les efforts de la ménagère, empêches le beurre de prendre et le levain de la boisson de fermenter; qui égares la nuit les voyageurs et ris de leur mésaventure? Ceux qui t'appellent aimable goblin, Farfadet chéri, ceux-là, tu fais leur ouvrage, et tu leur portes bonheur. N'es-tu pas celui dont je parle?

FARFADET

Tu dis vrai; je suis ce rôdeur nocturne. Je suis le bouffon d'Obéron, et je le fais sourire, lorsque je donne le change à un cheval gras et nourri de fèves succulentes, en imitant le hennissement d'une jeune cavale. Parfois, sous la forme

d'une pomme cuite, je me fourre dans la tasse de quelque commère; et lorsqu'elle boit, je viens frapper sa lèvre, et répands sa bière sur sa gorge flétrie. La duègne la plus sage, contant la plus lamentable histoire, me prend parfois pour un escabeau; alors je me dérobe sous elle; elle fait la culbute, et tombe dans un accès de toux; et aussitôt chacun de se tenir les côtes et de rire, d'éternuer, et de jurer dans un paroxysme d'hilarité qu'il n'a jamais passé un plus joyeux quart d'heure. — Mais, place! jeune fée; voici Obéron qui vient.

LA FÉE

Et voici ma maîtresse. — Que je voudrais qu'il fût parti!

SCÈNE II

Même lieu.

*Arrivent d'un côté OBÉRON et sa suite ;
de l'autre TITANIA et son cortège.*

OBÉRON

Vous ici, à la clarté de la lune, orgueilleuse Titania?

TITANIA

Quoi! le jaloux Obéron? Fées, allons-nous-en; j'ai juré de fuir toujours son lit et sa présence.

OBÉRON

Arrête, épouse impudente et infidèle. Ne suis-je pas ton roi et ton époux?

TITANIA

Alors je suis ta reine et ton épouse : mais que de fois ne t'est-il pas arrivé de quitter secrètement le pays des fées,

et, sous la figure de Corin, de rester tout le jour à jouer du chalumeau et à soupirer des vers à l'amoureuse Philis! Pourquoi es-tu ici, de retour des bords les plus reculés de l'Inde? C'est parce que l'altière Amazone, ta maîtresse en brodequins, ton amante guerrière, est sur le point de s'unir à Thésée, et que tu veux semer de bonheur et de joie leur couche nuptiale.

OBÉRON

Il te sied bien, Titania, de parler de mon amitié pour Hippolyte, lorsque tu sais que ton amour pour Thésée m'est connu. N'est-ce pas sous ta conduite qu'à la clarté douteuse des étoiles il s'est évadé des bras de Périgone, qu'il avait enlevée? N'est-ce pas toi qui lui as fait violer sa foi envers la belle Églé, Ariane et Antiope?

TITANIA

Ce sont là des contes forgés par la jalousie. Jamais, depuis le solstice d'été, il ne nous est arrivé de nous réunir sur la montagne, dans la vallée, la forêt ou la prairie, auprès des claires fontaines, ou des ruisseaux bordés de joncs, ou sur le rivage de la mer, pour y danser nos rondes au sifflement des vents, sans que tu sois venu troubler nos plaisirs par tes clameurs importunes. Aussi les vents, lassés de nous tenir inutilement lieu d'orchestre, pour se venger, ont pompé dans la mer des brouillards contagieux qui, venant à tomber sur les campagnes, ont tellement enflé les plus chétives rivières, qu'elles ont inondé leurs rives. Dès lors, les efforts du bœuf attelé au joug ont été rendus inutiles; le laboureur a perdu le fruit de ses sueurs; et le blé vert a pourri avant que le jeune épi fût orné de son premier duvet; les parcs restent vides dans les champs noyés et les corbeaux s'engraissent de la mortalité des troupeaux; la fange a recouvert la place où bondissait la danse, et l'œil ne distingue plus

dans la prairie les traces qu'y avaient imprimées les pas d'une jeunesse folâtre. Les mortels humains¹ sont sevrés des plaisirs de l'hiver. Les hymnes, les chants sacrés ne charment plus le silence des nuits. Aussi la lune, cette souveraine des flots, pâle de colère, répand l'humidité dans l'air et fait pleuvoir les rhumes et les catarrhes. Grâce à cette perturbation des éléments, l'ordre des saisons est interverti; la blanche gelée tombe dans le frais giron de la rose vermeille; et au menton du vieil Hiver, sur sa tête glacée, l'Été, comme pour se moquer, suspend le chapelet odorant de ses jeunes boutons. Le printemps, l'été, le fertile automne, l'hiver chagrin, changent réciproquement de livrée, et les hommes étonnés ne les distinguent plus par leurs produits : et la source de tous ces maux, ce sont nos débats et nos dissensions; nous en sommes les auteurs et l'origine.

OBÉRON

Mets-y donc un terme; cela dépend de toi. Pourquoi Titania contrarierait-elle son Obéron? Je ne lui demande qu'un enfant pour en faire mon page.

TITANIA

Tu peux te le tenir pour dit : tout l'empire des fées ne me payerait pas cet enfant. Sa mère était une fée du même ordre que moi. Que de fois, dans l'air parfumé de l'Inde, nous avons causé ensemble! Assise à mes côtés sur les sables jaunes de Neptune, elle aimait à suivre sur les flots les navires des marchands; elle riait de voir le vent enfler les voiles et leur donner un gros ventre; enceinte alors de mon jeune écuyer, elle essayait de les imiter en nageant dans l'air; suspendue au-dessus de la terre, elle simulait un navire vo-

1. Elle appelle les hommes des mortels humains, par opposition avec les génies et les fées, qui étaient des êtres mortels, bien que placés en dehors de la nature de l'homme.

quant sur les flots; elle allait et revenait, m'apportant quelque bagatelle, comme si, de retour d'un long voyage, elle m'eût ramené une riche cargaison. Mais elle était mortelle; elle est morte en donnant le jour à cet enfant; et je l'élève pour l'amour d'elle; et pour l'amour d'elle je ne veux pas m'en séparer.

OBÉRON

Combien de temps comptes-tu rester dans ce bois?

TITANIA

Peut-être jusques après les noces de Thésée. Si tu veux paisiblement danser dans nos rondes, et assister à nos ébats au clair de la lune, viens avec nous; sinon, laisse-moi, et j'éviterai ta présence.

OBÉRON

Donne-moi cet enfant, et je suis prêt à te suivre.

TITANIA

Je ne te le donnerais pas pour tout le royaume de la féerie. Fées, partons; nous ne cesserons pas de quereller, si je reste.
Titania et son cortège s'éloignent.

OBÉRON

Va, pars, tu ne sortiras pas de ce bois que je ne t'aie punie de cet outrage. — Mon cher Farfadet, approche. Tu te rappelles le jour où, assis sur un promontoire, j'écoutais une sirène, portée sur le dos d'un dauphin, exhalant des chants si doux et si harmonieux, que la mer turbulente s'apaisait à sa voix, et que des étoiles brusquement détachées de leur sphère venaient pour l'écouter?

FARFADET

Je me le rappelle.

OBÉRON

En cet instant je vis, mais toi tu ne pus le voir, Cupidon tout armé voler dans l'espace qui s'étend entre la froide lune et la terre. Il visa une belle vestale assise sur l'un des trônes de l'Occident¹, et décocha contre elle un trait d'amour des plus acérés, comme si d'un seul coup il eût voulu percer mille cœurs à la fois. Mais je vis la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les chastes rayons de la lune humide; et la vestale couronnée, échappée aux atteintes de l'Amour, passa son chemin, absorbée dans ses pensées virginales. Toutefois, je remarquai l'endroit où tomba le trait de Cupidon : il tomba sur une petite fleur d'Occident, autrefois blanche comme le lait, aujourd'hui rougie par la blessure de l'Amour. Les jeunes filles la nomment pensée d'amour. Va me chercher cette fleur; je te l'ai déjà montrée. Le suc de cette fleur exprimé sur des paupières endormies suffit pour rendre une personne, homme ou femme, éperdument amoureuse de la première créature vivante qu'elle verra. Va me chercher cette plante, et reviens, en moins de temps qu'il n'en faut au Léviathan pour nager une lieue.

FARFADET

Je puis faire le tour de la terre en quarante minutes.
Farfadet s'éloigne.

OBÉRON

Une fois en possession du suc de cette plante, j'épierai Titania dans son sommeil, et j'en laisserai tomber quelques gouttes sur ses yeux; alors le premier objet qui va s'offrir à ses regards, à son réveil, fût-ce un lion, un ours, un loup, un taureau ou un singe, elle s'éprendra d'amour pour lui;

1. La reine Élisabeth.

et avant de désensorceler sa vue, comme je le puis à l'aide d'une autre herbe, je l'obligerai à me céder son page. Mais qui vient? je suis invisible; écoutons leur entretien.

Arrive DÉMÉTRIUS; HÉLÈNE le suit.

DÉMÉTRIUS

Je ne t'aime pas; cesse donc de me poursuivre. Où sont Lysandre et la belle Hermia? Je tuerai l'un; l'autre me tue. Tu m'as dit qu'ils s'étaient réfugiés dans ce bois; m'y voici, et ma colère est grande de n'y point rencontrer Hermia. Laisse-moi, va-t'en, et ne suis plus mes pas.

HÉLÈNE

Ton cœur dur, ton cœur de diamant m'attire; mais ce n'est pas un fer grossier que tu attires; car mon cœur est pur comme l'acier. Dépouille-toi de ta puissance d'attraction; je ne serai plus prédisposée à te suivre.

DÉMÉTRIUS

Est-ce que je cherche à te plaire? Est-ce que je t'adresse de douces paroles? Est-ce que, au contraire, je ne te dis pas sans détour que je ne t'aime pas, que je ne puis t'aimer?

HÉLÈNE

Et je ne t'en aime que davantage. Je suis ton épagneul, Démétrius; plus tu me bats, plus je te caresse : traite-moi comme ton épagneul; repousse-moi du pied, frappe-moi, oublie-moi, perds-moi; seulement, tout indigne que je suis, permets-moi de te suivre. Quelle place plus humble puis-je réclamer dans ton affection, — et cette place serait encore pour moi d'un prix inestimable, — que de demander d'être traitée comme tu traites ton chien?

DÉMÉTRIUS

Cesse de provoquer ma haine; ta vue me fait mal au cœur.

HÉLÈNE

Et moi, mon cœur est malade quand je ne te vois pas.

DÉMÉTRIUS

C'est porter une grande atteinte à la pudeur de ton sexe, que de quitter ainsi la ville, et de te livrer à la merci d'un homme qui ne t'aime pas, que d'exposer imprudemment aux dangers de la nuit et aux mauvaises inspirations de la solitude le riche trésor de ta virginité.

HÉLÈNE

Ta vertu est mon excuse. La nuit cesse pour moi quand je vois ton visage; et alors je ne me crois plus dans les ténèbres : ce bois n'est pas une solitude; il est peuplé de ta présence; car tu es pour moi le monde entier : comment donc peut-on dire que je suis seule ici, alors que le monde entier m'y contemple?

DÉMÉTRIUS

Je vais m'enfuir loin de toi, et me cacher dans les taillis, te laissant à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNE

L'animal le plus féroce est moins cruel que toi. Fuis où tu voudras; les rôles seront intervertis. Apollon fuit, et Daphné lui donne la chasse; la colombe poursuit le griffon; le timide chevreau redouble de vitesse pour atteindre le tigre. Inutiles efforts! quand c'est la faiblesse qui poursuit et le courage qui fuit.

DÉMÉTRIUS

Je ne veux plus t'entendre; laisse-moi m'éloigner, ou si tu persistes à me suivre, sois certaine que je ne t'épargnerai pas et qu'il t'arrivera malheur dans le bois.

HÉLÈNE

Hélas! dans le temple, à la ville, à la campagne, partout tu fais mon malheur. Quelle honte, Démétrius! Les affronts que tu me fais subir sont un opprobre pour tout mon sexe. Nous ne pouvons, comme les hommes, soutenir notre amour les armes à la main; la nature nous a faites pour recevoir les hommages, et non pour en offrir. Je veux te suivre, et faire de mon enfer un ciel en mourant de la main de celui que j'aime.

Démétrius et Hélène s'éloignent.

OBÉRON

Adieu, nymphe; avant que tu aies quitté ce bois, tu le fuiras, et ce sera lui qui te priera d'amour.

Revient FARFADET.

OBÉRON, *continuant.*

Eh bien! as-tu la fleur en question?

FARFADET

Oui, la voici.

OBÉRON

Donne-la-moi, je te prie. Je sais un bosquet où croît le thym sauvage, où la violette se balance auprès de la grande primevère, il est ombragé par le chèvrefeuille odorant, la rose de Damas et la fleur de l'églantier. C'est là qu'à certaines heures de la nuit, lasse de la danse et des plaisirs, Titania repose mollement couchée sur ces fleurs; c'est là que le

serpent dépose sa peau brillante, vêtement assez ample pour habiller une fée. Je froterai légèrement du suc de cette fleur les yeux de Titania, et je remplirai son cerveau d'étranges et hideuses fantaisies. Prends-en également, et cherche dans ce bois. Une jeune et belle Athénienne est éprise d'un jeune homme qui la dédaigne : humecte les yeux de cet ingrat ; mais fais en sorte que le premier objet qui s'offrira à sa vue soit la femme dont il est aimé. Tu le reconnaitras à son costume athénien. Fais la chose avec soin, de sorte qu'il soit plus idolâtre d'elle qu'elle ne l'est de lui. Tu viendras me retrouver avant le premier chant du coq.

FARFADET

Soyez tranquille, monseigneur ; votre serviteur exécutera vos ordres.

Ils s'éloignent.

SCÈNE III

Une autre partie du bois.

Arrivent TITANIA et sa Cour.

TITANIA

Allons, dansez une ronde, et chantez-moi un air féerique ; puis vous vous éloignerez pendant le tiers d'une minute ; les unes iront tuer les vers cachés dans les boutons de rose ; d'autres feront la guerre aux chauves-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petits sylphes ; d'autres s'occuperont à écarter le bruyant hibou qui fait entendre la nuit son cri sinistre, et qu'étonne la présence de nos esprits délicats. Maintenant, que vos chants bercent mon sommeil ; puis, chacune à vos fonctions, et laissez-moi reposer.

UNE JEUNE FÉE *chante.*

Hérissons épineux, serpents au dard jaloux,
N'approchez pas de notre reine;
Couleuvres et lézards qui sillonnez la plaine,
De cette enceinte éloignez-vous.

LE CHŒUR

Module tes chants, Philomèle;
Par tes mélodieux accents
Plonge en un doux sommeil et son âme et ses sens.
Que rien de malfaisant n'ose s'approcher d'elle;
Pour troubler son repos, que, grâce à notre zèle,
Tous les charmes soient impuissants.

LA JEUNE FÉE

Que l'araignée ailleurs file sa toile vaine;
Vous, faucheurs aux longs pieds, limaçons, escarbots,
N'approchez pas de notre reine,
Et respectez son doux repos.

LE CHŒUR

Module tes chants, Philomèle;
Par tes mélodieux accents
Plonge en un doux sommeil et son âme et ses sens.
Que rien de malfaisant n'ose s'approcher d'elle;
Pour troubler son repos, que, grâce à notre zèle,
Tous les charmes soient impuissants.

UNE FÉE

Partons maintenant, tout est dans l'ordre : qu'une de
nous seulement reste en sentinelle.

Les Fées s'éloignent. Titania s'endort.

Arrive OBÉRON.

Il s'approche de Titania et exprime sur ses paupières le suc de la fleur magique.

OBÉRON

Quand tu rouvriras ta paupière,
Que le premier objet qu'apercevront tes yeux
Enchaîne ton cœur amoureux.
Aime-le. Donne-lui ton âme tout entière;
Quand ce serait un ours, un tigre, un léopard,
Un sanglier hérissant sa crinière,
Qu'il règne sur ton cœur percé de part en part,
Quand tu rouvriras ta paupière.

Il s'éloigne.

Arrivent LYSANDRE et HERMIA.

LYSANDRE

Mon amour, vous êtes fatiguée d'errer dans ce bois, et je vous avoue que j'ai perdu mon chemin. Si vous le trouvez bon, Hermia, nous nous reposerons un peu, et nous attendrons ici la clarté bienfaisante du jour.

HERMIA

Je le veux bien, Lysandre; cherchez un lit pour vous; moi, je vais reposer ma tête sur ce gazon.

LYSANDRE

La même touffe de verdure nous servira d'oreiller à tous deux; ayons un seul cœur, un même lit, deux âmes, et une seule foi.

HERMIA

Non, mon cher Lysandre, pour l'amour de moi, mon ami, placez-vous plus loin; ne vous mettez pas si près de moi.

LYSANDRE

Oh! prenez mes paroles dans le sens le plus innocent; le langage des amants doit être interprété par l'amour. Je veux dire que mon cœur est indissolublement lié au vôtre, en sorte que les deux n'en font plus qu'un : nos deux âmes sont enchaînées par le même serment, si bien que nous avons deux âmes et une seule foi. Ne me refusez donc pas une place à côté de vous, et confiez-vous à ma loyauté.

HERMIA

Lysandre s'entend à merveille à soutenir un paradoxe. Me préservent ma vertu et ma fierté de mettre en doute la loyauté de Lysandre! Mais, mon ami, au nom de l'amour et par courtoisie, veuillez reposer un peu plus loin. La pudeur exige cette séparation; elle sied bien à un amant vertueux et à une jeune fille. Tenez-vous donc à une certaine distance. Sur ce, bonsoir, mon doux ami; que votre amour demeure inaltérable jusqu'à la fin de votre existence chérie.

LYSANDRE

Je joins mes vœux à votre douce prière! Puisse ma vie finir le jour où finira ma fidélité! Voici mon lit. Que le sommeil verse sur vous tous ses pavots!

HERMIA

Qu'il en réserve la moitié pour clore les paupières de celui qui m'adresse ce souhait!

Ils s'endorment.

Arrive FARFADET.

FARFADET

J'ai parcouru la forêt dans tous les sens, mais d'Athénien, je n'en ai point trouvé sur les yeux duquel je pusse essayer

la vertu amoureuse de cette fleur. Partout la nuit et le silence! Quel est cet homme? Il porte le costume athénien; c'est celui que m'a désigné mon maître, et qui dédaigne l'amour de la jeune Athénienne; et la voici elle-même qui dort d'un profond sommeil sur le sol humide et fangeux. La jolie enfant! Elle n'a pas osé se coucher auprès de ce cavalier insensible et discourtois. (*Il fait tomber sur les yeux de Lysandre quelques gouttes du suc magique.*) Mortel sauvage, je répands sur tes yeux les propriétés puissantes que ce charme possède : quand tu t'éveilleras, que l'amour chasse le sommeil loin de tes paupières. Réveille-toi dès que je serai parti; il faut que j'aie retrouvé Obéron.

Il s'éloigne.

DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE arrivent en courant.

HÉLÈNE

Cher Démétrius, arrête, quand tu devrais me tuer.

DÉMÉTRIUS

Laisse-moi, te dis-je, et ne me poursuis pas ainsi.

HÉLÈNE

Veux-tu donc m'abandonner ici dans les ténèbres? Oh! non, je t'en conjure.

DÉMÉTRIUS

Demeure, ou malheur à toi! je veux m'en aller seul.
Démétrius s'éloigne.

HÉLÈNE

Cette poursuite de celui que j'adore m'a mise hors d'haleine. Plus je prie, moins j'obtiens. Hermia est heureuse, en quelque lieu qu'elle se trouve; car elle a des yeux beaux

et attrayants. Qui a rendu ses yeux si brillants? Ce ne sont pas les larmes : mes yeux en sont plus souvent baignés que les siens. Non, non, je suis aussi laide que la compagne de l'ours, car les bêtes qui me rencontrent se sauvent de frayeur; je ne dois donc pas m'étonner que Démétrius fuie ma présence comme celle d'un monstre. Sur la foi de quel miroir perfide et mensonger ai-je pu me comparer aux beaux yeux d'Hermia? — Mais qui est ici? Lysandre! étendu par terre? Est-il mort ou endormi? Je ne vois point de sang, point de blessure. — Lysandre, si vous êtes vivant, seigneur, éveillez-vous.

LYSANDRE, *s'éveillant.*

Oui, et je passerais à travers les flammes pour l'amour de toi, ma diaphane Hélène! La nature montre sa puissance en me faisant voir ton cœur à travers ta poitrine. Où est Démétrius? Que ce nom est odieux! qu'il est bien celui d'un homme fait pour périr par mon épée!

HÉLÈNE

Ne dites point cela, Lysandre, ne dites point cela. Qu'importe qu'il aime votre Hermia? Qu'importe? Hermia n'aime que vous; soyez donc heureux.

LYSANDRE

Heureux avec Hermia? Non, je regrette les ennuyeux instants que j'ai perdus avec elle. Maintenant, ce n'est pas Hermia, c'est Hélène que j'aime. Qui n'échangerait un corbeau contre une colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par sa raison, et ma raison me dit que vous êtes la plus digne d'être aimée. Les fruits n'atteignent leur maturité que dans leur saison; jeune jusqu'alors, ce n'est que d'aujourd'hui que je suis venu à la raison; et arrivé à l'âge où l'homme voit ses facultés atteindre leur plus grande perfec-

tion, la raison, servant seule de guide à ma volonté, me montre vos beaux yeux, brillant livre d'amour, où je lis l'expression des plus doux sentiments.

HÉLÈNE

Pourquoi faut-il que je sois en butte à cette amère ironie? En quoi ai-je mérité d'essayer de votre part de tels mépris? N'est-ce pas assez, jeune homme, n'est-ce pas assez que je n'aie jamais obtenu, qu'il ne me soit jamais donné d'obtenir de Démétrius un bienveillant regard? Faut-il encore que vous insultiez à mon impuissance? C'est bien mal agir, croyez-moi, que de me présenter ainsi votre ironique hommage. Mais adieu; j'avoue que je vous croyais plus de véridable courtoisie. Faut-il donc qu'une femme, parce qu'elle est dédaignée par un homme, soit insultée par un autre!

Elle s'éloigne.

LYSANDRE

Elle ne voit point Hermia. — Dors, Hermia, et puisses-tu ne jamais t'approcher de Lysandre! De même que l'excès des mets les plus délicieux porte à l'estomac le plus invincible dégoût; ou de même que les hérésies qu'on abjure sont surtout détestées de ceux qu'elles ont égarés, ainsi toi, l'objet de ma satiété, toi, mon hérésie, sois abhorrée de tous, et surtout de moi! Tout ce que mes facultés ont de puissance, mon amour d'énergie, je le consacre au culte d'Hélène, et je me dévoue à son service.

Il s'éloigne.

HERMIA, *s'éveillant.*

A mon secours, Lysandre, à mon secours! Fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein! Hélas! aie pitié de moi! — Quel rêve j'ai fait! Regarde, Lysandre, j'en tremble encore de frayeur. Il me semblait qu'un serpent me dévorait le cœur, et que tu le regardais

faire en souriant. — Lysandre! Quoi! m'aurait-il quittée? Lysandre! Seigneur! Quoi! il ne m'entend pas? il est parti? Pas un son, pas une parole? Hélas, où es-tu? Parle, si tu m'entends; parle, au nom de tout ce que tu as de plus cher; je suis prête à m'évanouir de terreur. Non? — Oh! je vois bien que tu n'es pas à portée de m'entendre. Il faut que je trouve à l'instant ou la mort ou toi.

Elle s'éloigne.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Même lieu. — La reine des fées est endormie.

Arrivent LECOING, VILEBREQUIN, LANAVETTE,
FLUTÉ, MUFLE *et* MEURT-DE-FAIM.

LANAVETTE

Sommes-nous tous ici?

LECOING

Bon, bon, voilà un endroit admirable pour faire notre répétition. Cette pelouse sera notre scène, ce bosquet d'aubépine, nos coulisses; et nous allons jouer la pièce tout comme nous la jouerons devant le duc.

LANAVETTE

Pierre Lecoing?

LECOING

Que dis-tu, Lanavette?

LANAVETTE

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont guère. D'abord, Pyrame doit tirer son épée

et se tuer; c'est ce que les dames ne supporteront pas. Que répondez-vous à cela?

MUFLE

Par ma foi, voilà un danger qu'il faut éviter!

MEURT-DE-FAIM

Je pense que, tout considéré, il faut renoncer à la tuerie.

LANAVETTE

Pas du tout : j'ai un expédient qui conciliera tout. Écrivez-moi un prologue, et que ce prologue donne à entendre que nous ne ferons de mal à personne avec nos épées, et que Pyrame ne se tue que pour rire; pour plus grande assurance, dites que moi, Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais bien le tisserand Lanavette. Cela fera cesser toute espèce de crainte.

LECOING

Eh bien! nous aurons un prologue de ce genre, et il sera écrit en vers de huit et de six¹.

LANAVETTE

Non, mettez-en deux de plus; qu'on l'écrive en vers de huit et de huit.

MUFLE

Le lion n'effrayera-t-il pas les dames?

MEURT-DE-FAIM

Je le crains bien, sur ma parole.

LANAVETTE

Mes maîtres, réfléchissez-y bien; amener — Dieu nous en préserve! — un lion parmi des dames, c'est une chose

1. De huit et de six syllabes.

terrible; car il n'y a pas d'oie sauvage plus redoutable que le lion vivant; et c'est à quoi il faut faire attention.

MUFLE

Il faudra, dans un autre prologue, avertir que ce n'est pas un lion.

LANAVETTE

Il y a plus, il faudra que l'acteur chargé de ce rôle dise son nom, qu'à travers le cou du lion il montre à moitié son visage, et qu'il dise ceci ou quelque chose d'approchant : — « Mesdames, ou belles dames, je vous demande, ou je vous prie, ou je vous conjure de ne pas avoir peur, de ne pas trembler : je réponds de votre vie sur la mienne; si vous croyez que c'est un lion que vous avez devant vous, vous vous trompez singulièrement; non, il n'en est rien : je suis un homme tout comme les autres hommes »; et alors qu'il déclina son nom et dise tout bonnement qu'il est Vilebrequin, le menuisier.

LECOING

Allons, cela sera ainsi; mais il reste encore deux difficultés graves; c'est, d'abord, d'introduire le clair de lune dans un appartement.

VILEBREQUIN

La lune brillera-t-elle la nuit où nous devons représenter notre pièce?

LANAVETTE

Un almanach! un almanach! regardez dans l'almanach; voyez s'il fera clair de lune.

LECOING

Oui, la lune brillera cette nuit-là.

LANAVETTE

Alors il faudra laisser ouverte une des fenêtres de la pièce dans laquelle nous jouerons, et la lune y brillera à travers la croisée.

LECOING

Oui, sans doute; il y aurait encore un autre moyen : un homme viendrait avec un fagot d'épines et une lanterne, et il dirait qu'il vient pour figurer, ou représenter la personne du clair de lune. Mais il y a encore une autre difficulté, il nous faut une muraille dans la grande salle; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient à travers les fentes d'un mur.

VILEBREQUIN

Vous ne pourrez jamais amener une muraille sur la scène; qu'en dis-tu, Lanavette?

LANAVETTE

Il faut que quelqu'un représente la muraille, qu'il ait sur lui quelque enduit de plâtre, d'argile ou de crépi, pour figurer un mur, ou qu'il tienne ses doigts comme cela; et à travers les interstices, Pyrame et Thisbé se parleront tout bas.

LECOING

Si cela peut se faire, alors tout est pour le mieux; allons, asseyez-vous tous, enfants, et répétez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez : quand vous aurez débité ce que vous avez à dire, vous entrerez dans ce taillis, et ainsi de suite, chacun dans l'ordre de son rôle.

Arrive FARFADET, invisible.

FARFADET

Quels rustiques personnages sont ici à brailler à deux pas du lieu où repose la reine des fées? Eh quoi! une pièce de

spectacle qu'on va jouer? Je veux y assister comme spectateur; et peut-être y serai-je acteur, si l'occasion s'en présente.

LECOING

Parlez, Pyrame. — Thisbé, avancez.

PYRAME, *déclamant.*

Suave est, ma Thisbé, le parfum que j'arrose.

LECOING, *le reprenant.*

De la rose.

PYRAME

. Le parfum de la rose.
Ton haleine est encor plus suave cent fois.
Mais silence! voilà que j'entends une voix.
Laisse-moi m'éloigner un instant, et pour cause;
Tout à l'heure je vais reparaître à tes yeux.

Il s'éloigne.

FARFADET, *à part.*

Jamais ces lieux n'ont vu de Pyrame plus étrange.

Il s'éloigne.

THISBÉ

C'est mon tour de parler.

LECOING

Oui, assurément; il n'est sorti que pour s'assurer de la cause d'un bruit qu'il a entendu, et il va revenir.

THISBÉ, *déclamant.*

Mon Pyrame chéri, mon amant radieux,
Jeune homme au teint de lis, ta figure charmante
Efface en incarnat la rose triomphante;
Aimable compagnon, jouvenceau sans égal,
Plus léger, plus nerveux que le jeune cheval
Qui poursuit sans broncher sa course infatigable.
Va, j'irai te rejoindre au tombeau de Nini.

LECOING

Au tombeau de Ninus! — Mais vous n'en êtes pas encore là; ce dernier vers fait partie d'une réponse que vous faites plus tard à Pyrame. Vous débitez votre rôle d'une haleine, sans attendre la réplique. — Pyrame, entrez; votre interlocutrice en est restée à ces mots : Sa course infatigable.

*Reviennent FARFADET et LANAVETTE
affublé d'une tête d'âne.*

THISBÉ

Plus léger, plus nerveux que le jeune cheval
Qui poursuit sans broncher sa course infatigable.

PYRAME

C'est pour toi seulement que je veux être aimable,
Ma Thisbé...

LECOING, *tout effrayé à la vue de la tête d'âne.*

O monstruosité! ô prodige! des esprits malfaisants nous poursuivent. En prières, mes amis! sauvons-nous! au secours!

Toute la troupe s'enfuit.

FARFADET

Attendez un peu, mes compères,
Que je vous donne une leçon.
A travers taillis et buissons,
Marécages et fondrières,
Je vais vous tailler des croupières;
Tantôt cheval, tantôt limier,
Ours sans tête, ou bien sanglier,
Ou bien encore feu qui flambe,
Vous me verrez, plus que vous tous, ingambe;
Vous m'entendrez, à vos trousses, rugir,
Grogner, japper, étinceler, hennir,
Mieux que ne feraient, sur mon âme,
Ours des bois, sanglier, limier, cheval ou flamme.

Il s'éloigne.

LANAVETTE

Pourquoi fuyez-vous ainsi! c'est un tour qu'ils me jouent;
ils veulent me faire peur.

Revient MUFLE.

MUFLE

O Lanavette, comme te voilà métamorphosé! Que vois-
je sur tes épaules?

LANAVETTE

Ce que tu vois! une tête d'âne qui t'appartient, n'est-
il pas vrai? *Mufle s'éloigne.*

Revient LECOING.

LECOING

Le ciel te bénisse, Lanavette! le ciel te bénisse! Te voilà
métamorphosé. *Il s'éloigne.*

LANAVETTE

Je vois leur malice; ils veulent faire de moi un âne; ils
veulent m'effrayer; mais ils auront beau faire, je ne bougerai
pas de cette place : je vais me promener de long en large,
et me mettre à chanter, afin de leur faire voir que je n'ai
pas peur. *Il chante.*

Le merle au bec orange, au sombre et noir plumage;
La grive au gracieux ramage;
Le roitelet
Au modeste duvet.

TITANIA, *s'éveillant.*

Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs?

LANAVETTE, *chante.*

Le gai pinson, le moineau, la linotte;
Le coucou dont le chant ne renferme qu'un son,
Et dont plus d'un époux a remarqué la note,
Sans oser lui répondre non.

Et en effet, qui voudrait perdre son temps à répondre à si sot oiseau? Qui voudrait donner un démenti à un oiseau, dût-il crier *coucou* à tue-tête?

TITANIA

Je t'en conjure, mortel charmant, chante encore; tes chants ont captivé mon oreille; de même, mes yeux sont épris de tes formes, et la force de ton brillant mérite m'oblige, à la première vue, à dire, à jurer que je t'aime.

LANAVETTE

Il me semble, Madame, que vous avez bien peu de raison de m'aimer; mais à dire vrai, par le temps qui court, la raison et l'amour vont rarement ensemble : c'est grand dommage que quelque honnête voisin n'entreprenne pas de les réconcilier. Vous voyez que je sais plaisanter dans l'occasion.

TITANIA

Tu es aussi sage que tu es beau.

LANAVETTE

Je ne suis ni l'un ni l'autre; mais si j'avais seulement assez d'esprit pour sortir de ce bois, je croirais en avoir assez pour mon usage.

TITANIA

Ne désire pas sortir de ce bois; tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis une fée d'un ordre supérieur. L'été est à mes ordres, et je t'aime. Viens donc avec moi; je te

donnerai des fées et des génies pour te servir; ils t'iront chercher des bijoux au fond de la mer; endormi sur un lit de fleurs, leurs chants berceront ton sommeil, et je purifierai à tel point les grossiers éléments de ta nature mortelle, que tu auras l'élasticité d'un esprit aérien. — (*Elle appelle.*) Fleur-de-Pois! Toile-d'Araignée! Papillon! Grain-de-Moutarde!

Arrivent QUATRE GÉNIES.

PREMIER GÉNIE

Me voilà.

DEUXIÈME GÉNIE

Et moi aussi.

TROISIÈME GÉNIE

Et moi aussi.

QUATRIÈME GÉNIE

Et moi aussi.

TOUS

Où faut-il que nous allions?

TITANIA

Soyez bienveillants et courtois pour ce mortel; sautillez devant lui, et gambadez à ses yeux; nourrissez-le d'abricots et de groseilles, de grappes vermeilles, de figues vertes et de mûres; dérobez aux abeilles leurs rayons de miel; recueillez leurs cuisses enduites de cire; faites-en des flambeaux que vous allumerez à l'œil radieux du ver luisant, pour éclairer mon bien-aimé à son lever et à son coucher. Arrachez les ailes des papillons diaprés, pour vous en servir, comme d'un éventail, à écarter les rayons de la lune de ses yeux endormis; inclinez-vous devant lui, sylphes, et rendez-lui hommage.



Ayuntamiento de Madrid

Roméo et Juliette h. t. 5.

— Présentez, je vous prie, mes civilités à
M^{me} Petit-Pois votre mère...

PREMIER GÉNIE

Salut, mortel!

DEUXIÈME GÉNIE

Salut!

TROISIÈME GÉNIE

Salut!

QUATRIÈME GÉNIE

Salut!

LANAVETTE

Je vous rends grâces, en toute sincérité. — Quel est votre nom, je vous prie?

TOILE-D'ARAIGNÉE

Toile-d'Araignée.

LANAVETTE

Je serai ravi de faire avec vous plus ample connaissance, seigneur Toile-d'Araignée; si jamais il m'arrive de me couper le doigt, je prendrai la liberté de m'adresser à vous. — Votre nom, mon honnête monsieur?

FLEUR-DE-POIS

Fleur-de-Pois.

LANAVETTE

Présentez, je vous prie, mes civilités à Mme Petit-Pois votre mère, et au seigneur Pois-Chiche votre père. Seigneur Fleur-de-Pois, je serai pareillement enchanté de cultiver votre connaissance. — Votre nom, je vous prie, seigneur?

GRAIN-DE-MOUTARDE

Grain-de-Moutarde.

LANAVETTE

Seigneur Grain-de-Moutarde, je connais parfaitement votre seigneurie. Ce lâche et gigantesque Rosbif a dévoré

bien des rejetons de votre maison; je vous assure que ceux de votre race m'ont bien souvent fait venir la larme à l'œil. Je désire beaucoup cultiver votre connaissance, seigneur Grain-de-Moutarde.

TITANIA

Allons, mettez-vous à son service; conduisez-le sous mon berceau. Il me semble que la lune nous regarde d'un œil humide; et quand elle répand des larmes, toutes les fleurs pleurent également, portant le deuil de quelque virginité ravie. Charmez la langue de mon bien-aimé; conduisez-le en silence.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

Une autre partie de la forêt.

Arrive OBÉRON.

OBÉRON

Il me tarde de savoir si Titania s'est éveillée, et quelle est la première créature qui s'est offerte à sa vue et dont il faut qu'elle raffole.

Arrive FARFADET.

OBÉRON, *continuant.*

Voici mon messenger. — Eh bien, esprit follet, quelle partie de plaisir aurons-nous cette nuit dans ce bois enchanté?

FARFADET

Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre. Pendant qu'elle dormait, auprès de son bocage sacré et solitaire,

est arrivée une troupe d'imbéciles, de grossiers artisans qui travaillent pour gagner leur pain dans les échoppes d'Athènes; ils venaient faire la répétition d'une pièce qui doit être jouée le jour des noces du grand Thésée. Le plus sot de la stupide bande, chargé du rôle de Pyrame, a quitté la scène et est entré dans un taillis. J'ai profité de ce moment pour l'affubler d'une tête d'âne : son tour étant venu de donner la réplique à sa Thisbé, mon acteur est rentré en scène. A peine les autres l'ont-ils aperçu, pareil à l'oie sauvage qui a rencontré le regard du chasseur à l'affût, ou à une troupe de corneilles qui, à la détonation du mousquet, élevant tour à tour et abaissant leur vol, tout à coup se dispersent et fendent les champs de l'air d'une aile précipitée, tels à sa vue ses compagnons s'enfuient; au bruit de mes pas, de temps en temps, il en tombe un par terre, criant au meurtre, appelant au secours. Dans le trouble de leurs esprits, leurs terreurs insensées se créent un ennemi dans les objets inanimés; les épines et les ronces arrachent leurs vêtements, à celui-ci sa manche, à celui-là son chapeau, qu'ils se hâtent de leur abandonner. Les chassant ainsi devant moi, en proie à leur frayeur insensée, j'avais laissé sur les lieux le beau Pyrame dans sa métamorphose, quand Titania s'est éveillée, et tout aussitôt s'est éprise d'amour pour un âne.

OBÉRON

Voilà qui surpasse mes espérances. Mais as-tu, ainsi que je t'en avais donné l'ordre, versé de notre philtre d'amour sur les yeux de l'Athénien?

FARFADET

Je l'ai trouvé endormi; — c'est pareillement une besogne faite. — La jeune Athénienne était couchée à ses côtés; quand il s'éveillera, son premier regard devra nécessairement tomber sur elle.

Arrivent DÉMÉTRIUS et HERMIA.

OBÉRON

Reste coi; voici l'Athénien en question.

FARFADET

C'est bien la dame; mais l'homme n'est pas le même.

DÉMÉTRIUS

Oh! pourquoi rebutez-vous ainsi un homme qui vous aime avec tant d'ardeur?

HERMIA

Je ne te fais essayer que mes dédains; mais tu as mérité pire, car je crains bien que tu ne m'aies donné des motifs de te maudire. S'il est vrai que tu aies tué Lysandre pendant son sommeil, déjà un pied dans le crime, achève de t'y plonger, et tue-moi également. Le soleil n'était pas plus fidèle au jour qu'il ne l'était pour moi. Puis-je croire qu'il ait abandonné Hermia endormie? Je croirais tout aussitôt que la terre peut être percée de part en part, et que la lune, pénétrant par cette voie jusqu'aux antipodes, pourrait venir à midi opposer sa clarté aux rayons de son frère. Il est impossible que tu ne l'aies pas tué : ce visage sombre et pâle est bien celui d'un meurtrier.

DÉMÉTRIUS

C'est celui de la victime percée au cœur par votre implacable cruauté; et cependant vous, mon assassin, votre beauté resplendit d'un éclat aussi pur que l'étoile de Vénus, qui brille là-haut dans les cieux.

HERMIA

Qu'a cela de commun avec mon Lysandre? Où est-il? O mon bon Démétrius! veux-tu me le rendre?

DÉMÉTRIUS

J'aimerais mieux donner à mes chiens son cadavre.

HERMIA

Loin de moi, monstre! Loin de moi, bête féroce! Tu m'obliges à franchir toutes les bornes, à fouler aux pieds la résignation de mon sexe. Dis-moi, tu l'as donc tué? Sois à jamais rayé de la liste des hommes! Oh! par pitié, dis-moi, dis-moi une fois la vérité : tu l'as donc tué endormi, toi qui, éveillé, n'aurais pas osé le regarder en face? O l'exploit courageux! un ver, une vipère en pourraient faire autant. C'est l'œuvre d'une vipère; jamais serpent ne blessa d'un dard plus empoisonné que le tien, lâche reptile!

DÉMÉTRIUS

Votre fureur se méprend; je ne suis pas coupable du trépas de Lysandre, et rien ne me prouve qu'il soit mort.

HERMIA

Ah! dis-moi, je t'en conjure, dis-moi qu'il est sain et sauf!

DÉMÉTRIUS

Si je pouvais vous l'affirmer, quelle serait ma récompense?

HERMIA

Le privilège de ne me revoir jamais. Sur ce, je fuis ta présence abhorrée. Qu'il soit mort ou vivant, songe à ne plus me revoir.

Elle s'éloigne.

DÉMÉTRIUS

C'est peine perdue que de la suivre dans l'état d'irritation où elle se trouve. Reposons-nous ici quelques instants. La douleur n'en devient que plus intense, quand le

sommeil, débiteur insolvable, refuse d'acquitter envers nous sa dette; si je l'attends ici, peut-être me payera-t-il un léger acompte.

Il s'étend sur le gazon et s'endort.

OBÉRON

Qu'as-tu fait? tu t'es complètement mépris; tu as versé le philtre amoureux sur les paupières d'un amant fidèle : il doit résulter de ce quiproquo la transformation de quelque amour légitime, et non la substitution d'un amour raisonnable à un amour déplacé.

FARFADET

Ainsi l'ordonnent les destins : pour un homme resté fidèle, des millions sont fragiles et entassent parjures sur parjures.

OBÉRON

Parcours le bois plus vite que le vent, et fais en sorte de trouver Hélène d'Athènes. Malade d'amour, la pâleur sur les joues, elle exhale des soupirs brûlants qui altèrent la fraîcheur de son sang. A l'aide de quelque enchantement, tâche de l'amener ici. En attendant qu'elle paraisse, je vais charmer les yeux de ce jeune homme.

FARFADET

Je pars, je vole, plus rapide que la flèche décochée de l'arc du Tartare.

Il s'éloigne.

OBÉRON, *versant le suc de la fleur magique sur les yeux de Démétrius.*

Philtre de Cupidon, humecte sa paupière;
Quand son amante va venir,
A ses yeux fais-la resplendir
D'une vive et pure lumière,
Comme on voit briller dans les cieux
De Vénus l'astre radieux.

Si ton réveil, jeune amoureux,
Est éclairé de sa présence,
Demande-lui ta récompense.

Revient FARFADET.

FARFADET

Général de notre féerique armée, Hélène en ce moment s'approche, suivie du jeune homme victime de ma méprise, et qui lui demande le salaire de son amour. Voulez-vous que nous assistions à cette risible scène? Quels insensés que ces mortels!

OBÉRON

Tiens-toi à l'écart; le bruit qu'ils vont faire éveillera Démétrius.

FARFADET

Alors ils seront deux à courtiser une femme; cela seul sera un spectacle des plus réjouissants : rien ne me plaît comme l'absurde et le bizarre.

Arrivent LYSANDRE et HÉLÈNE.

LYSANDRE

Pourquoi vous imaginer que c'est pour me moquer que je vous prie d'amour? La moquerie et la dérision n'ont pas les larmes aux yeux : voyez, je pleure en vous parlant, et c'est une preuve de la sincérité de mes paroles. Tout en moi porte l'empreinte de la bonne foi; comment pouvez-vous y voir des signes de mépris?

HÉLÈNE

Vous poursuivez votre imposture avec un talent de plus en plus habile. Quand c'est la vérité qui tue la vérité, quelle lutte à la fois infernale et céleste! Ces hommages appar-

tiennent à Hermia; renoncez-vous à elle? Serments pesés contre serments ne pèsent rien; l'hommage que vous lui adressiez, celui que vous m'offrez maintenant, mis chacun dans l'un des plateaux de la balance, ont un poids égal; tous deux sont aussi légers que des paroles en l'air.

LYSANDRE

J'avais perdu l'esprit quand je lui offrais mes hommages.

HÉLÈNE

Vous l'avez perdu maintenant que vous renoncez à elle.

LYSANDRE

Démétrius l'aime, et ne vous aime point.

DÉMÉTRIUS, *s'éveillant.*

O Hélène! ô déesse, ô nymphe, ô perfection divine! à quoi, mon amour, comparerai-je tes yeux? Le cristal auprès d'eux est impur et trouble. Comme tes lèvres, pareilles à deux cerises mûres et vermeilles, appellent le baiser! La neige pure et blanche, glacée au sommet du Taurus, et que le vent d'Orient caresse de son souffle, paraît noire comme le plumage du corbeau, quand tu lèves ta main! Oh! laisse-moi baiser cette merveille de blancheur, ce sceau de la félicité!

HÉLÈNE

O méchanceté infernale! je vois que vous êtes tous d'accord pour faire de moi l'objet de votre risée. Si vous aviez quelque politesse, quelque ombre de courtoisie, vous ne m'insulteriez pas ainsi. Ne suffit-il pas que vous me haïssiez, comme j'en ai la certitude? faut-il encore que vous vous liguez corps et âme pour me tourner en ridicule? Si vous étiez des hommes, comme votre extérieur l'annonce, vous

ne traiteriez pas ainsi une femme inoffensive; on ne vous verrait pas me prodiguer serments sur serments, et me louer bien au delà de mon mérite, alors que, j'en suis certaine, vous me haïssez du fond de l'âme! Rivaux tous deux dans votre amour pour Hermia, vous rivalisez d'ardeur à insulter Hélène. O le sublime exploit, l'héroïque entreprise, que de venir, par d'insolentes moqueries, faire monter les larmes aux yeux d'une jeune fille! Des hommes qui auraient le cœur noble ne s'attaqueraient point ainsi à une faible femme, et ne se feraient pas un jeu de pousser à bout sa patience.

LYSANDRE

Votre procédé est peu généreux, Démétrius; cessez d'en agir ainsi, car vous aimez Hermia; je ne l'ignore pas, vous le savez; et ici, je le déclare en toute sincérité, je renonce en votre faveur à tous mes droits à l'amour d'Hermia; renoncez en ma faveur à toute prétention à l'amour d'Hélène, que j'aime et que j'aimerai jusqu'à la mort.

HÉLÈNE

Jamais railleurs ne tinrent un plus sot langage.

DÉMÉTRIUS

Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux point : si je l'aimai jamais, tout cet amour s'est éteint. Mon cœur ne s'est arrêté auprès d'elle qu'en passant, comme un hôte étranger; maintenant il est retourné auprès d'Hélène, pour s'y fixer à jamais, comme dans sa demeure natale.

LYSANDRE

Hélène, cela n'est pas.

DÉMÉTRIUS

Ne cherche point à déprécier des sentiments que tu ne

connais pas, ou crains de payer cher ton audace. — Voilà ton amante qui vient, voilà ta bien-aimée.

Arrive HERMIA.

HERMIA

La nuit sombre, en suspendant les fonctions des yeux, rend l'oreille plus prompte à saisir les sons; tout en affaiblissant le sens de la vue, elle double la finesse de l'ouïe. — Mes yeux ne te voient pas, ô Lysandre! c'est le son de ta voix qui m'a guidée vers toi. Mais pourquoi donc, méchant, m'as-tu quittée ainsi?

LYSANDRE

Et pourquoi serait-il resté celui que l'amour pressait de partir?

HERMIA

Et quel amour pouvait chasser Lysandre d'auprès de moi?

LYSANDRE

L'amour de Lysandre, cet amour qui ne lui permettait pas de rester, c'est la belle Hélène, cet astre qui éclaire la nuit d'une clarté plus vive que tous ces globes enflammés, que tous ces yeux de lumière qui étincellent là-haut. Pourquoi me cherches-tu? N'as-tu pas dû comprendre que c'est ma haine pour toi qui m'a fait te quitter ainsi?

HERMIA

Tu ne dis pas ce que tu penses; c'est impossible.

HÉLÈNE

Voyez; elle aussi, elle est du complot! Je vois maintenant qu'ils se sont entendus tous trois pour organiser contre

moi ce passe-temps cruel. Outrageuse Hermia ! fille ingrate ! as-tu tramé, as-tu préparé cette scène d'infâme dérision pour me tourmenter ? As-tu donc oublié notre intimité, notre affection de sœur, les heures si douces que nous avons passées ensemble, alors que nous reprochions au Temps aux pieds agiles de trop hâter le moment où il fallait nous séparer ? Tout cela est-il oublié ? tout, l'amitié de l'enfance, l'innocence du jeune âge ? Que de fois, rivalisant avec les dieux, nous avons toutes deux, avec nos aiguilles, créé une même fleur, travaillant sur le même modèle, assises sur un seul coussin, chantant la même chanson, sur le même ton, comme si nos mains, nos cœurs, nos voix et nos âmes eussent été incorporés ! C'est ainsi que nous avons grandi ensemble, pareilles à deux cerises jumelles, qu'on dirait séparées, mais qu'un lien commun rassemble, sœurs charmantes qui s'élèvent sur la même tige ; c'est ainsi qu'avec deux corps visibles, nous n'avions qu'un seul cœur, comme on voit dans un blason deux quartiers égaux, appartenant au même écu et couronnés d'une seule crête. Et tu brises le lien de notre ancienne affection, et tu te joins à ces hommes pour insulter ta pauvre amie ? Ce n'est l'acte ni d'une amie ni d'une jeune fille ; ce n'est pas à moi seule que s'adresse cette injure ; c'est à notre sexe tout entier, bien que je sois seule à la supporter.

HERMIA

Je ne comprends rien à l'amertume de vos paroles ; je ne vous insulte point ; il me semble plutôt que c'est vous qui m'insultez.

HÉLÈNE

N'avez-vous pas excité Lysandre à me suivre par dérision et à exalter mes yeux et mon visage ? N'est-ce pas aussi à votre instigation que Démétrius, qui, il n'y a qu'un moment, me repoussait avec mépris, m'a qualifiée de déesse,

de nymphe, de divinité, de merveille adorable et céleste? Pourquoi tient-il ce langage à une femme qu'il déteste si profondément? Pourquoi Lysandre renie-t-il votre amour si fortement enraciné dans son âme, et pourquoi me présente-t-il ses hommages, sinon par votre ordre et votre aveu? Si j'ai moins de grâces que vous en partage, si je traîne moins d'amants à ma suite, si je suis moins heureuse que vous en amour, si, au contraire, j'ai le malheur d'aimer sans être aimée, c'est une infortune qui devrait exciter votre pitié plutôt que vos mépris.

HERMIA

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire par là.

HÉLÈNE

Fort bien, continuez, affectez la tristesse; chuchotez entre vous quand je tourne le dos, faites-vous des signes d'intelligence; soutenez la plaisanterie, menez-la jusqu'au bout; il en sera parlé dans le monde. Si vous aviez un peu d'humanité, d'honneur ou de savoir-vivre, vous ne me prendriez pas pour but de vos railleries. Mais adieu; c'est en partie ma faute; la mort ou l'absence l'auront bientôt réparée.

LYSANDRE

Arrêtez, aimable Hélène; écoutez ma justification, ô mon amour, ma vie, mon âme, charmante Hélène!

HÉLÈNE

C'est admirable!

HERMIA, à *Lysandre*.

Mon ami, cessez de la railler ainsi.

DÉMÉTRIUS

Si vos prières n'obtiennent pas cela de lui, je saurai l'y forcer, moi.

LYSANDRE

Ta force n'obtiendrait pas plus que ses prières. Tes menaces sont aussi impuissantes que ses supplications. — Hélène, je t'aime; je t'aime, sur ma vie; par cette vie que je suis prêt à perdre pour toi, je jure qu'il en a menti celui qui osera dire que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS, à *Hélène*.

Et moi, je soutiens que je t'aime plus qu'il ne saurait t'aimer.

LYSANDRE

Si tu soutiens cela, suis-moi, et prouve-le.

DÉMÉTRIUS

Sur-le-champ, viens.

HERMIA, *s'approchant de Lysandre et s'efforçant de le retenir.*

Lysandre, que veut dire ceci?

LYSANDRE

Arrière, Éthiopienne!

HERMIA

Non, non, soyez tranquille. — Lysandre, fais semblant de vouloir te dégager; fais comme si tu voulais me suivre; mais néanmoins ne viens pas : oh! tu es doux comme un mouton, va.

LYSANDRE

Laisse-moi, effrontée; importune créature, misérable, laisse-moi, ou je te rejette loin de moi comme on rejette un serpent.

HERMIA

Pourquoi tant de rudesse? Que veut dire ce changement, mon doux ami?

LYSANDRE

Ton ami? Loin de moi, Tartare basanée! Loin de moi, dégoûtante médecine! Potion amère et détestable, va-t'en.

HERMIA

Est-ce que tu plaisantes?

HÉLÈNE

Oui, certes, et vous aussi.

LYSANDRE

Démétrius, je tiendrai la parole que je t'ai donnée.

DÉMÉTRIUS

Je voudrais en avoir la certitude; car je vois qu'il faut peu de chose pour te retenir; je ne crois pas à ta parole.

LYSANDRE

Eh quoi? faut-il donc que je la blesse, cette femme, que je la frappe, que je la tue? Quoique je la haïsse, je ne veux pas lui faire du mal.

HERMIA

Quel mal plus grand peux-tu me faire que de me haïr? Me haïr? et pourquoi? Hélas! Que s'est-t-il donc passé, mon ami? Ne suis-je pas Hermia? N'es-tu pas Lysandre? Je suis belle aujourd'hui comme je l'étais hier. Dans le court espace d'une nuit tu m'as aimée et quittée? Tu m'as quittée! Me préservent les dieux de croire que ce fût sérieusement!

LYSANDRE

Oui, sur ma vie; et c'était dans la ferme intention de ne plus te revoir; bannis à cet égard toute espèce d'espoir, d'incertitude et de doute; sois-en certaine, ce n'est pas une plaisanterie; rien n'est plus vrai; je te déteste, et j'adore Hélène.

HERMIA

Malheureuse que je suis! — (*A Hélène.*) Magicienne, ver fatal, caché au fond du calice des fleurs! voleuse d'amour, tu t'es donc furtivement glissée dans l'ombre de la nuit, et tu m'as dérobé le cœur de mon amant?

HÉLÈNE

Voilà qui est beau, vraiment! Vous êtes-vous donc dépouillée de toute modestie, de toute honte, de toute pudeur? Voulez-vous arracher à ma douceur habituelle un langage de colère? Fi donc, hypocrite, vile marionnette!

HERMIA

Marionnette! Pourquoi cette épithète? Ah! j'y suis maintenant. Elle aura établi une comparaison entre sa taille et la mienne; elle aura fait valoir sa haute stature, et, se targuant de cet avantage, c'est par là qu'elle aura su lui plaire. Ne t'es-tu donc placée si haut dans son estime que parce que je suis petite? Je te semble donc bien petite, mât de cocagne? réponds-moi! Je te parais donc bien petite? Toutefois, je ne suis pas tellement petite, que mes ongles ne puissent encore atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE

Je vous en prie, seigneurs, bien que vous ayez formé le projet de vous moquer de moi, empêchez néanmoins qu'elle me blesse. Je ne suis pas méchante, je ne m'entends

pas le moins du monde à faire du mal; je suis une vraie fille pour la couardise; ne permettez pas qu'elle me frappe. Vous pourriez croire peut-être que parce qu'elle est plus petite que moi, je puis lui tenir tête.

HERMIA

Plus petite! Vous l'entendez encore?

HÉLÈNE

Ma bonne Hermia, ne sois pas si méchante avec moi; je t'ai toujours aimée, Hermia; j'ai toujours gardé fidèlement tes secrets; jamais je ne t'ai fait de mal; mon seul tort envers toi est d'avoir, poussée par mon amour pour Démétrius, de lui avoir, dis-je, révélé ta fuite dans le bois. Il t'a suivie; l'amour m'a conduite sur ses pas; mais il m'a repoussée loin de lui; il m'a menacée de me frapper, de me fouler aux pieds, de me tuer même. Et maintenant, si vous voulez me laisser partir en paix, je vais ramener ma folle passion dans Athènes, et je ne vous suivrai plus; laissez-moi partir. Vous voyez à quelle fille sotte et simple vous avez affaire.

HERMIA

Eh bien, pars! qui te retient?

HÉLÈNE

Un cœur insensé, que je laisse ici en partant.

HERMIA

Au pouvoir de qui? De Lysandre?

HÉLÈNE

De Démétrius.

LYSANDRE

Ne craignez rien, Hélène; elle ne vous fera pas de mal.

DÉMÉTRIUS

Non, Lysandre, elle ne lui fera pas de mal, quand tu devrais prendre parti pour elle.

HÉLÈNE

Oh ! quand elle est en colère, elle est méchante et brutale : c'était une batailleuse quand elle était à l'école, et quoi qu'elle soit petite, elle est à craindre.

HERMIA

Encore petite ! On me rejettera sans cesse ma petitesse à la face ! Souffrirez-vous qu'on m'insulte ainsi ? Laissez-moi la joindre.

LYSANDRE

Éloigne-toi, naine, bout de femme, créature nouée, grain de verre, gland de chêne.

DÉMÉTRIUS

Tu te montres par trop officieux pour une femme qui n'accepte pas tes services. Ne t'occupe pas d'elle ; ne parle pas d'Hélène, ne prends pas sa défense ; car si jamais tu as la présomption de témoigner pour elle la moindre velléité d'amour, tu me le payeras cher.

LYSANDRE

Maintenant qu'elle ne me retient plus, suis-moi, si tu l'oses ; et voyons qui de nous deux a le plus de droit au cœur d'Hélène.

DÉMÉTRIUS

Que je te suive ? Oui, certes ; marchons ; je ne te quitte plus.

Lysandre et Démétrius s'éloignent pour aller se battre.

HERMIA

C'est pourtant vous, la belle, qui êtes cause de tout ce remue-ménage. Ne vous en allez pas.

HÉLÈNE

Je ne me fie pas à vous ; et je ne resterai pas plus longtemps en votre compagnie. Vos mains, quand il s'agit d'en venir aux coups, sont plus promptes que les miennes ; mais lorsqu'il est question de fuir, mes jambes sont plus longues que les vôtres.

Elle s'éloigne.

HERMIA

Je m'y perds et ne sais plus que dire.

Elle s'éloigne et court après Hélène.

OBÉRON

Voilà pourtant le résultat de ta sottise ; tu commets toujours des bévues, quand tu ne fais pas tes mauvais tours à dessein.

FARFADET

Croyez-moi, roi des esprits, c'est une méprise. Ne m'avez-vous pas dit que je reconnaîtrais le jeune homme à son costume athénien ? Dans ce que j'ai fait, je suis exempt de blâme, en ce sens que ce sont les yeux d'un Athénien que j'ai charmés avec votre philtre. Je ne suis même pas fâché du résultat, puisque les querelles de ces gens-là nous ont fourni une scène fort amusante.

OBÉRON

Tu vois que ces deux amants cherchent pour se battre un endroit propice ; hâte-toi donc, Robin ; redouble l'obscurité de la nuit. Couvre la voûte étoilée d'un épais brouillard, d'une vapeur humide et noire comme l'Achéron ;

et fais en sorte d'égarer ces rivaux irrités de manière à ce qu'ils ne puissent se rencontrer. Tantôt imite la voix de Lysandre, et adresse à Démétrius des railleries amères; tantôt raille Lysandre d'une voix qui lui semble celle de Démétrius. Éloigne-les ainsi l'un de l'autre, jusqu'à ce que le sommeil, image de la mort, pose sur leur front ses pieds de plomb et ses ailes de chauve-souris. Alors, tu insinueras dans les yeux de Lysandre le suc de cette herbe; elle a la propriété de dissiper toute illusion qui fascine la vue et de rendre à cet organe ses fonctions habituelles. Lorsqu'ils viendront à s'éveiller, toute cette dérision leur paraîtra un rêve, une vision vaine; et ces amants reprendront le chemin d'Athènes, unis par des liens que la mort seule pourra rompre. Pendant que tu t'acquitteras de cette tâche, moi, je vais rejoindre la reine et lui demander son petit Indien; puis j'écarterai de ses yeux le charme qui l'attire vers un monstre, et la paix sera partout rétablie.

FARFADET

Seigneur, il faut nous hâter; car les dragons de la nuit fendent les nuages à plein vol, et déjà brillent là-bas les premiers feux, avant-coureurs de l'aurore; déjà, à son approche, les spectres errants regagnent en foule les cimetières; les âmes maudites, qui ont eu les grands chemins ou les flots pour sépulture, sont déjà rentrés dans leurs couches rongées des vers. Craignant que le jour n'éclaire leur opprobre, elles s'exilent volontairement de la lumière, et se condamnent à habiter éternellement avec la nuit sombre.

OBÉRON

Mais nous, nous sommes des esprits d'un autre ordre. Il m'est souvent arrivé de chasser avec l'amant de l'Aurore et de parcourir avec lui les forêts jusqu'au moment où la porte d'orient, brillant d'un rouge enflammé, venant à s'ou-

vrir, verse sur Neptune ses rayons bienfaisants et change en jaune d'or la teinte verdâtre de ses ondes. Cependant, hâte-toi; ne perds pas un instant; nous pouvons encore achever cette opération avant le jour.

Obéron s'éloigne.

FARFADET

Menons-les par monts et par vaux;
Ne leur laissons point de repos;
On me craint à la ville, ainsi qu'à la campagne,
Dans la plaine et sur la montagne.
Ne leur laissons point de repos;
Menons-les par monts et par vaux.

En voici déjà un qui vient.

Arrive LYSANDRE.

LYSANDRE

Où es-tu, arrogant Démétrius?... Réponds-moi.

FARFADET

Me voici, scélérat; en garde, et défends-toi. Où es-tu?

LYSANDRE

Je suis à toi dans un instant.

FARFADET

Suis-moi donc sur un terrain plus égal.

Lysandre s'éloigne, croyant poursuivre Démétrius.

Arrive DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS

Lysandre! parle encore. Eh quoi! lâche, tu fuis? Es-tu dans un buisson? Où caches-tu ta tête?

FARFADET

Lâche que tu es, tu jettes tes rodomontades aux étoiles; tu dis aux buissons que tu ne demandes qu'à te battre. et tu n'as garde de m'approcher. Viens, misérable; viens, enfant timide; je vais te fouetter avec une verge. C'est se déshonorer que de tirer l'épée contre toi.

DÉMÉTRIUS

Et où es-tu donc?

FARFADET

Suis ma voix; cet endroit-ci n'est pas propre à essayer notre courage.

Ils s'éloignent.

Revient LYSANDRE.

LYSANDRE

Il fuit toujours devant moi, en continuant de me défier; lorsque j'arrive à l'endroit d'où il m'appelle, il en est déjà parti. Le scélérat est beaucoup plus ingambe que moi; j'ai marché vite, mais il a fui plus vite encore; et à la fin je me suis engagé dans un chemin obscur et inégal; reposons-nous ici. (*Il se couche par terre.*) Hâte-toi de paraître, jour bienfaisant; aussitôt que tu me montreras ta lumière blanchâtre, je saurai trouver Démétrius et me venger de son insolence.

Il s'endort.

Reviennent FARFADET et DÉMÉTRIUS.

FARFADET

Ho, ho! ho, ho! poltron, pourquoi ne viens-tu pas?

DÉMÉTRIUS

Attends-moi, si tu l'oses; car je vois bien que tu cours devant moi, allant d'un endroit à l'autre, sans oser t'arrêter à aucun, ni me regarder en face. Où es-tu?

FARFADET

Viens; je suis ici.

DÉMÉTRIUS

Allons, tu te moques de moi, tu me payeras cela cher, si jamais je revois ta face à la clarté du jour! Maintenant, va où tu voudras. La fatigue m'oblige à m'étendre de toute ma longueur sur ce lit humide. — A l'approche du jour, attends-toi à recevoir ma visite.

Il se couche par terre et s'endort.

Arrive HÉLÈNE.

HÉLÈNE

O nuit fatigante! ô longue et ennuyeuse nuit! abrège tes heures! Brille à l'orient, aurore bienfaisante, afin que, loin de ces gens qui détestent ma compagnie, je profite de la clarté du jour pour retourner à Athènes! — Et toi, sommeil, qui parfois viens clore les yeux de la douleur, arrache-moi quelque temps à moi-même.

Elle se couche et s'endort.

FARFADET

Il n'y en a encore que trois. Qu'il en vienne une de plus. Deux de chaque sexe, cela fera quatre. La voici qui arrive, courroucée et triste. — Cupidon est un enfant bien espiègle de faire ainsi perdre la raison à de pauvres femmes.

Arrive HERMIA.

HERMIA

Jamais je ne fus si lasse, jamais si affligée; humide de rosée et déchirée par les ronces, je ne puis me traîner, ni aller plus loin; mes jambes ne peuvent plus obéir à ma volonté. Reposons-nous ici jusqu'à la pointe du jour : s'ils doivent se battre, que le ciel protège Lysandre.

Elle se couche par terre.

FARFADET

Jeune amoureux, repose,
Jusqu'au lever du jour.
Sur ta paupière close,
De ce philtre d'amour,

*Il s'approche de Lysandre et exprime sur ses yeux
le jus de l'herbe magique.*

Quand ton œil s'ouvrira,
De ta première amante
La présence charmante
De joie et de bonheur soudain te comblera;
Et dans vous se vérifiera
Ce vieil adage
De la sagesse du village :
Chacun sa chacune aura,
Jean sa Jeanne,
Martin son âne,
Et tout à souhait marchera.

Farfadet s'éloigne, les laissant tous endormis.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Même lieu.

Arrivent TITANIA et LANAVETTE, accompagnés du cortège des Génies et des Fées. OBÉRON, invisible, les suit et les observe à quelque distance.

TITANIA

Approche, viens t'asseoir sur ce lit de fleurs; viens que je caresse tes joues charmantes, que j'attache des roses de Damas sur ta tête douce et lisse, que je baise tes belles et longues oreilles, ô mon unique joie!

LANAVETTE

Où est Fleur-de-Pois?

FLEUR-DE-POIS

Me voici.

LANAVETTE

Gratte ma tête, Fleur-de-Pois. — Où est monsieur Toile-d'Araignée?

TOILE-D'ARAIGNÉE

Me voici.

LANAVETTE

Monsieur Toile-d'Araignée, mon cher Monsieur, prenez vos armes et tuez-moi cette abeille aux cuisses rouges, qui est posée sur ce chardon; puis, mon cher Monsieur, apportez-moi son sac à miel. Ne vous échauffez pas trop dans cette opération, Monsieur; surtout, mon cher Monsieur, évitez avec soin que le miel se répande. Je ne voudrais pas, signor, vous voir submergé sous des flots de miel. — Où est M. Grain-de-Moutarde?

GRAIN-DE-MOUTARDE

Me voici.

LANAVETTE

Donnez-moi une poignée de main, monsieur Grain-de-Moutarde. Trêve de politesse, je vous prie, mon cher Monsieur.

GRAIN-DE-MOUTARDE

Que puis-je faire pour votre service?

LANAVETTE

Rien, mon cher Monsieur, sinon d'aider le cavallero Fleur-de-Pois à me gratter. Il faut que j'aïlle chez le barbier, Monsieur, car j'ai la face singulièrement velue : et je suis un âne si nerveux que pour peu que mon poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA

Veux-tu entendre de la musique, mon doux ami?

LANAVETTE

En fait de musique, j'ai l'oreille assez bonne : donnez-moi la clef et les pincettes.

TITANIA

Dis-moi, mon amour, ce que tu désires manger.

LANAVETTE

Je mangerais volontiers un picotin d'avoine, de bonne avoine, bien sèche; je me sens aussi une grande tentation pour une botte de foin, de bon foin, du foin bien succulent; il n'y a rien d'égal à cela.

TITANIA

J'ai une fée agile et ingambe qui ira fouiller dans le magasin de l'écureuil et t'apportera des noix nouvelles.

LANAVETTE

Je préférerais une poignée ou deux de pois chiches. Mais dites, je vous prie, à vos gens de me laisser tranquille; je me sens une certaine disposition à dormir.

TITANIA

Dors, je te soutiendrai dans mes bras. Fées, partez et allez occuper vos postes respectifs. — (*Elle le prend dans ses bras.*) Ainsi les tiges du chèvrefeuille odorant s'enlacent avec amour; ainsi le lierre entoure étroitement l'écorce de l'ormeau, comme l'anneau de l'époux presse le doigt de la fiancée. Oh! combien je t'aime, combien je t'idolâtre!

OBÉRON *s'avance; arrive* FARFADET.

OBÉRON

Sois le bienvenu, mon cher Robin; vois-tu ce délicieux spectacle? Je commence maintenant à avoir pitié de sa folie: tout à l'heure, l'ayant rencontrée sur la lisière du bois occupée à recueillir de doux parfums pour cet odieux im-



Ayuntamiento de Madrid

Roméo et Juliette h. t. 6.

Elle avait ceint les tempes velues de son
amant de couronnes de fleurs fraîches.

bécile, je lui ai fait des reproches et l'ai vertement tancée. Et, en effet, elle avait ceint les tempes velues de son amant de couronnes de fleurs fraîches et odorantes; les gouttes de rosée, qui naguère rayonnaient sur les boutons comme des perles d'Orient, semblaient maintenant, au fond du calice de ces fleurs, comme autant de larmes qui pleuraient leur propre avilissement. Lorsque je l'eus grondée tout à mon aise, et qu'elle eut imploré mon pardon en termes doux et soumis, je lui demandai son petit page; elle me l'accorda sur-le-champ et donna à une de ses fées l'ordre de le conduire sous mon berceau dans mon féerique empire. Maintenant qu'elle m'a cédé cet enfant, je vais guérir ses yeux de leur abominable erreur. Toi, Farfadet, tu rendras à cet artisan athénien la tête que lui donna la nature, afin que se réveillant avec les autres, il retourne à Athènes, sans avoir conservé des événements de cette nuit d'autre souvenir que celui qu'on garde d'un songe déplaisant. Mais commençons par rompre le charme de la reine des fées.

*Il s'approche de Titania et verse sur ses paupières
le suc d'une fleur qu'il tient à la main.*

Reprends ta forme première,
Que tes yeux puissent voir
Comme ils voyaient naguère.
Sur la fleur du Dieu de Cythère,
De la fleur de Diane il est grand le pouvoir.

Allons, ma chère Titania; éveillez-vous, charmante reine.

TITANIA, *s'éveillant.*

Mon cher Obéron! quelles visions j'ai eues! Il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBÉRON

Voilà votre amant.

TITANIA

Comment cela s'est-il fait ? Oh ! combien maintenant mes yeux abhorrent son visage !

OBÉRON

Silence un instant. — Robin, détache cette tête. — Titania, appelez la musique, et que ses accords plongent les sens de ces cinq personnages dans un assoupissement plus profond que le sommeil ordinaire.

TITANIA

Musique ! holà, musique ! donnez-nous des accords qui charment le sommeil.

FARFADET, *faisant disparaître la tête d'âne de Lanavette et lui rendant sa figure naturelle.*

Quand tu t'éveilleras, vois avec tes propres yeux, les yeux d'un imbécile.

OBÉRON

Musique, jouez ! (*Une musique lente et monotone se fait entendre.*) Venez, Titania, donnons-nous la main, et imprimons à la terre où sont couchés ces dormeurs un tremblement qui les berce ; maintenant, vous et moi, nous sommes réconciliés ; demain, à minuit, nous exécuterons dans le palais du duc Thésée des danses solennelles, et nous appellerons sur sa maison toutes les bénédictions du ciel. Là aussi seront unis, en même temps que Thésée, ces deux couples d'amants fidèles, et tout le monde sera dans la joie.

FARFADET

Monarque du féerique empire,
Écoutez l'alouette et son concert joyeux.

OBÉRON

Titania, partons d'un vol silencieux,
 Et suivons de la nuit l'ombre qui se retire;
 Nous pouvons, au besoin, du terrestre séjour,
 En moins de temps faire le tour
 Qu'il n'en faut à la lune errante.

TITANIA

Venez donc, et pendant que notre aile puissante
 Fendra les flots d'azur, vous me direz comment,
 Par quel bizarre enchaînement
 De la destinée ennemie,
 Parmi tous ces mortels, en un pareil moment,
 Titania s'est trouvée endormie.

Ils s'éloignent. On entend les sons du cor.

Arrivent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE et leur suite.

THÉSÉE

Que l'un de vous aille chercher le garde de la forêt; car maintenant nos rites religieux¹ sont accomplis; et puis qu'il est encore de bonne heure, je veux que ma bien-aimée entende le concert de mes chiens. Découpez-les dans la vallée occidentale; allez. — Amenez-moi le garde sur-le-champ. — Nous allons, belle Hippolyte, nous rendre au sommet de la montagne, et de là prêter l'oreille à l'harmonieuse confusion de la voix des chiens et de l'écho réunis.

1. A l'occasion de la fête du printemps, le 1^{er} mai. Les commentateurs se sont demandé pourquoi les événements de ce drame se passant la veille du 1^{er} mai, l'auteur l'a intitulé *Songe d'une nuit d'été*; ils auraient voulu qu'il l'intitulât *Songe d'une nuit de mai*. Ces messieurs auraient dû se rappeler que les belles nuits de l'été étant, par leur beauté poétique et la chaleur de la température, les mieux appropriées aux visions merveilleuses de la nature de celle qui fait le sujet de ce drame, cela doit suffire pour justifier le titre que Shakespeare a donné.

HIPPOLYTE

Je me suis trouvée un jour avec Hercule et Cadmus, lorsqu'ils chassaient l'ours dans une forêt de Crète avec des chiens de Sparte. Jamais je n'ai entendu de concert plus magnifique : non seulement la forêt, mais le ciel, les eaux et le pays d'alentour semblaient un vaste clavier sonore. Je n'entendis jamais de dissonance plus musicale, de plus harmonieux fracas.

THÉSÉE

Mes chiens sont de race spartiate, ils ont la gueule large, le poil roux, leurs oreilles pendantes balayent la rosée du matin; ils ont les jambes arquées et un fanon comme les taureaux de Thessalie. Ils sont lents à la poursuite; mais leurs voix sont assorties comme des cloches accordées à l'octave. Jamais en Crète, à Sparte, en Thessalie, le cor de chasse ne donna le signal d'un concert plus harmonieux. Vous en jugerez quand vous l'entendrez. — Mais, doucement. Quelles sont ces nymphes?

ÉGÉE

Seigneur, c'est ma fille qui est ici endormie. Voici Ly-sandre; voilà Démétrius; et voici Hélène, la fille du vieux Nédar; je m'étonne de les trouver ici tous ensemble.

THÉSÉE

Ils se sont levés sans doute de grand matin pour accomplir les rites de la fête de Mai; et instruits de nos projets, ils sont venus ici se réunir à nous pour cette solennité. — Mais, dites-moi, Égée, n'est-ce pas aujourd'hui qu'Hermia doit vous donner sa réponse sur le choix d'un époux?

ÉGÉE

Oui, seigneur.

THÉSÉE

Allez, qu'on ordonne aux chasseurs de les éveiller au son de leur cor!

Un grand cri est poussé. On entend le son du cor. Démétrius, Lysandre, Hermia et Hélène se réveillent en sursaut et se lèvent.

THÉSÉE

Bonjour, mes amis; la Saint-Valentin¹ est passée. Ces oiseaux ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui?

LYSANDRE

Veillez nous pardonner, seigneur.
Ils mettent tous les quatre un genou en terre devant Thésée.

THÉSÉE

Levez-vous tous, je vous prie. Je sais que vous deux, vous êtes ennemis et rivaux. D'où vient entre vous ce merveilleux accord? Comment la haine, dépouillant toute amertume jalouse, dort-elle à côté de la haine, sans craindre aucun acte d'hostilité?

LYSANDRE

Seigneur, je ne sais trop que vous répondre, dans l'étonnement où je suis, moitié endormi, moitié éveillé. Je vous jure que je ne saurais dire comment je suis venu ici. Mais, si je ne me trompe, — car je voudrais dire la vérité, — oui, maintenant, je me le rappelle, je suis venu ici avec Hermia; notre projet était de nous enfuir d'Athènes, afin de nous mettre hors de l'atteinte de ses lois.

1. Allusion au vieil adage qui dit qu'à la Saint-Valentin les oiseaux commencent à s'accoupler. La Saint-Valentin, en Grèce, et du temps de Thésée, n'est pas le moins singulier des anachronismes que Shakespeare s'est permis.

ÉGÉE, à *Thésée*.

Assez, assez, seigneur; vous en avez assez entendu : je réclame contre lui l'application de la loi. — Ils voulaient s'enfuir, ils voulaient, Démétrius, vous ravir votre épouse et rendre nulle ma ferme volonté de vous donner la main de ma fille.

DÉMÉTRIUS

Seigneur, Hélène m'a révélé leur fuite, et l'intention qui les conduisait dans ce bois. Furieux, je les y ai suivis; l'amour y a conduit Hélène sur mes pas. Je ne sais comment cela se fait, seigneur : il faut que ce soit l'ouvrage de quelque puissance inconnue; mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige. Son souvenir n'est plus pour moi que celui d'un vain hochet dont raffolait mon enfance; et maintenant le seul objet de ma foi et de toutes les affections de mon âme, l'unique plaisir de mes yeux, c'est Hélène. C'est à elle, seigneur, que j'avais été fiancé avant de voir Hermia. Je la dédaignais comme un malade ses aliments; mais avec la santé, mon goût naturel m'est revenu; à présent je la désire, je l'aime, je soupire après elle, et mon cœur à jamais lui restera fidèle.

THÉSÉE

Heureux amants, vous êtes les bienvenus. Vous nous raconterez plus tard le détail de cette aventure. — Égée, il faut que votre volonté fléchisse devant la mienne; je veux qu'aujourd'hui ces deux couples soient, en même temps que nous, unis par un lien éternel; et comme la matinée est maintenant trop avancée, nous laisserons là notre projet de chasse. — Venez avec nous à Athènes; il n'y aura pour les trois couples qu'une seule et même solennité.

Thésée, Hippolyte, Égée et leur suite s'éloignent.

DÉMÉTRIUS

Ces souvenirs ne s'offrent plus à moi que dans un lointain confus, comme ces montagnes qu'on prendrait de loin pour des nuages.

HERMIA

Il me semble qu'une illusion d'optique m'abuse et que je vois double.

HÉLÈNE

C'est aussi ce que j'éprouve; Démétrius me semble comme un diamant que j'aurais trouvé, qui est à moi, et qui n'est point à moi.

DÉMÉTRIUS

Êtes-vous bien sûrs que nous soyons éveillés? Quelque chose me dit que nous dormons, que nous rêvons encore. — Ne vous a-t-il pas semblé que le duc était ici tout à l'heure et qu'il nous a dit de le suivre?

HERMIA

Oui, et mon père y était aussi.

HÉLÈNE

Ainsi qu'Hippolyte.

LYSANDRE

Et il nous a invités à l'accompagner au temple.

DÉMÉTRIUS

Voilà qui prouve que nous sommes éveillés : suivons-le ; chemin faisant, nous nous raconterons nos rêves.

Pendant qu'ils s'éloignent, Lanavette s'éveille.

LANAVETTE

Quand mon tour viendra, appelez-moi, et je répondrai. Mon tour doit venir après ces mots : « Mon beau Pyrame! »

— Hé! holà! Pierre Lecoing! Flûté, le marchand de soufflets! Mufle, le chaudronnier! Meurt-de-Faim! Dieu me pardonne! ils sont tous décampés et m'ont laissé endormi. J'ai eu la vision la plus merveilleuse. J'ai fait un rêve, — toutes les facultés de l'homme ne suffiraient pas pour dire ce qu'était ce rêve. Il m'a semblé que j'étais, — nul homme au monde ne pourrait dire quoi. Il m'a semblé que j'étais, — il m'a semblé que j'avais, — mais il serait un fier imbécile l'homme qui aurait la prétention de dire ce qu'il me semblait que j'avais. Les yeux de l'homme n'ont point entendu, les oreilles de l'homme n'ont point vu, la main de l'homme ne saurait goûter, sa langue concevoir, ni son cœur exprimer ce qu'était mon rêve. Il faut que Pierre Lecoing me compose une ballade sur mon rêve : on l'appellera le Rêve du tisserand, parce que c'est un tissu de merveilles; et je la chanterai devant le duc à la fin de quelque pièce. Il est possible même que je la chante à la mort de Thisbé, pour lui donner plus de grâce.

Ils s'éloignent.

SCÈNE II

Athènes. — Une chambre dans la maison de Lecoing.

*Entrent LECOING, FLUTÉ, MUFLE
et MEURT-DE-FAIM.*

LECOING

A-t-on envoyé chez Lanavette? Est-il rentré chez lui?

MEURT-DE-FAIM

On ne sait ce qu'il est devenu. Sans nul doute, il est ensorcelé.

FLUTÉ

S'il ne vient pas, adieu notre pièce; elle ne peut plus aller, n'est-ce pas?

LECOING

C'est impossible. Il n'y a que lui dans toute la ville d'Athènes capable de jouer le rôle de Pyrame.

FLUTÉ

C'est vrai, c'est l'esprit le plus fort qu'il y ait parmi tous les artisans d'Athènes.

LECOING

Et le plus bel homme aussi; sa voix est ce qu'il y a au monde de plus galant.

FLUTÉ

Vous voulez dire de plus agréable; c'est, Dieu nous bénisse, une fort laide qualité que d'être galant.

Entre VILEBREQUIN.

VILEBREQUIN

Messieurs, le duc revient en ce moment du temple, et il y a deux ou trois seigneurs et dames de plus qui se sont mariés avec lui; si notre divertissement avait pu être joué, notre fortune à tous était faite.

FLUTÉ

O mon cher Lanavette! tu as perdu un revenu de douze sous par jour ta vie durant; il était impossible qu'on ne lui fît pas douze sous par jour : oui, le duc lui aurait fait une rente de douze sous par jour pour avoir joué Pyrame, ou je veux être pendu. Il l'aurait bien mérité : douze sous par jour, ou rien, pour jouer Pyrame.

Entre LANAVETTE.

LANAVETTE

Où sont-ils, les camarades? où sont-ils, ces bons enfants?

LECOING

Lanavette! — O le jour bienheureux! ô l'heure fortunée!

LANAVETTE

Messieurs, j'ai à vous dire des choses surprenantes; mais ne me demandez pas ce que c'est; car, si je vous le dis, je ne suis pas un véritable Athénien. Je vous dirai les choses sans en rien omettre, exactement comme elles se sont passées.

LECOING

Conte-nous ça, mon cher Lanavette.

LANAVETTE

Je ne vous dirai rien de moi; vous saurez seulement que le duc a dîné : dépêchez-vous de vous habiller; attachez bien vos barbes; mettez des rubans neufs à vos escarpins; rendez-vous immédiatement au palais; que chacun repasse son rôle; car le long et le court de la chose, c'est que notre pièce va être représentée. A tout événement, que Thisbé ait du linge blanc; et que celui qui est chargé du rôle du lion ne rogne pas ses ongles; ils feront l'office des griffes de la bête. Vous tous, très chers acteurs, ne mangez ni de l'oignon ni de l'ail; car il faut que nous ayons la parole douce, et je ne doute pas que nous n'entendions dire de notre pièce que c'est la fleur des comédies. Assez causé : partons, déta-
lons.

Ils sortent.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

Même ville. — Un appartement dans le palais de Thésée.

*Entrent THÉSÉE et sa suite, HIPPOLYTE,
PHILOSTRATE et plusieurs seigneurs.*

HIPPOLYTE

Ce que racontent ces amants est bien étrange, mon cher Thésée.

THÉSÉE

Plus étrange que vrai. Je ne pourrai jamais ajouter foi à ces vieilles fables, à cette magie puérile. Laissons aux amants et aux fous ces imaginations bouillantes, ces fantaisies bizarres, qui voient au delà de ce que la froide raison peut percevoir. Le fou, l'amant et le poète sont tout imagination; l'un, c'est le fou, voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir; l'amant, non moins insensé, voit la beauté d'Hélène sur un front de bohémienne; le regard du poète, brûlant d'un beau délire, se porte tour à tour des cieux à la terre et de la terre aux cieux; et pendant que l'imagination donne un corps et des formes aux objets inconnus, la plume du poète les personnifie et leur assigne une demeure

locale et un nom. Tels sont les caprices d'une imagination forte, que, s'il lui arrive de percevoir un sentiment de joie, elle charge un être de sa création d'en être le porteur; ou si, pendant la nuit, elle se forge quelque terreur, avec quelle facilité elle prend un buisson pour un ours!

HIPPOLYTE

Oui; mais tout ce qu'on nous a raconté de cette nuit, la transformation des facultés intellectuelles de tous ces personnages divers, il y a là-dedans plus que les illusions vaines de l'imagination; tout cela porte le cachet de la réalité, quelque étrange et merveilleuse qu'elle puisse être.

Entrent LYSANDRE, DÉMÉTRIUS,
HERMIA *et* HÉLÈNE.

THÉSÉE

Voici nos amants qui viennent, ivres de bonheur et d'alégresse. — Félicité et joie, mes chers amis; et puisse l'amour faire goûter à vos cœurs de longs jours d'un bonheur toujours nouveau!

LYSANDRE

Qu'un bonheur plus pur encore que le nôtre ne cesse de vous accompagner dans vos promenades, à table et dans votre couche auguste!

THÉSÉE

Voyons, maintenant : quels divertissements, quelles danses aurons-nous pour passer sans trop d'ennui ce long siècle de trois heures qui doit s'écouler entre le souper et l'heure du coucher? Où est l'ordinaire ordonnateur de nos fêtes? Quels divertissements a-t-on préparés? N'a-t-on pas quelque comédie à nous offrir, pour alléger les angoisses d'une heure de torture? Appelez Philostrate.

PHILOSTRATE, *s'avançant.*

Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE

Dites, quels amusements nous donnerez-vous pour ce soir? quels divertissements? quelle musique? Il nous faut absolument quelque passe-temps agréable pour abrégier la longueur des heures.

PHILOSTRATE, *lui remettant un papier.*

Voici la liste des divertissements qui sont préparés; veuillez choisir celui que vous voulez voir le premier.

THÉSÉE, *lisant.*

« Le combat des centaures, chanté par un eunuque d'Athènes, avec accompagnement de harpe. » Nous ne voulons point de cela; j'en ai fait le récit à ma bien-aimée, à la gloire de mon parent Hercule. — « Le soulèvement des Bacchantes ivres, déchirant dans leur rage le chantre de la Thrace. » C'est une production déjà vieille; je l'ai vu jouer à mon retour de ma dernière victoire sur les Thébains. — « Les neuf Muses pleurant la mort de la Science, récemment décédée dans la misère. » Ce doit être quelque satire bien acérée, bien mordante, et qui ne s'accorde guère avec une cérémonie nuptiale. — « Scène ennuyeusement courte du jeune Pyrame et de son amante; divertissement tragique. » Un divertissement qui est tragique, ennuyeux et court! c'est comme qui dirait de la glace chaude, ce qui serait fort étrange. Comment accorder ces dissonances?

PHILOSTRATE

C'est une pièce qui ne contient guère qu'une dizaine de mots, ce qui constitue assurément la pièce la plus courte

que je connaisse; mais elle contient encore dix mots de trop, ce qui la rend ennuyeuse; car, dans toute la pièce, il n'y a pas un mot juste, pas un acteur propre à son rôle. La pièce est tragique, seigneur, car, Pyrame s'y tue; et j'avoue qu'à la répétition cette mort m'a fait venir les larmes aux yeux, mais jamais rire fou n'en fit répandre de plus gaies.

THÉSÉE

Qui sont les acteurs?

PHILOSTRATE

Des artisans d'Athènes qui n'ont jamais travaillé que de leurs mains calleuses, et dont l'esprit est à l'œuvre pour la première fois; ils ont préparé cette pièce, dont ils ont chargé leur mémoire nocive, afin de la jouer le jour de vos noces.

THÉSÉE

Nous la verrons jouer.

PHILOSTRATE

Non, mon noble prince, elle n'est pas digne de vous; je l'ai entendue d'un bout à l'autre : ce n'est rien, absolument rien; à moins que vous ne preniez plaisir à leur bonne volonté et aux laborieux efforts que fera leur mémoire pour vous plaire.

THÉSÉE

Je veux entendre cette pièce; ce que la bonne volonté et le zèle nous offrent n'est jamais déplacé. Faites-les venir.
— Et vous, Mesdames, prenez vos places.

Philostrate sort.

HIPPOLYTE

Je n'aime pas le mauvais quand il excède les bornes, ni voir le zèle succombant dans l'inutilité de ses efforts.

THÉSÉE

Vous ne verrez rien de pareil, mon amour.

HIPPOLYTE

Il dit qu'ils ne peuvent rien faire de supportable en ce genre.

THÉSÉE

En les remerciant pour rien, notre bienveillance n'en aura que plus de mérite. Notre amusement consistera à remarquer leurs bévues; quand la bonne volonté est impuissante, un noble cœur lui tient compte de ses efforts, à défaut de mérite. Pendant mes voyages, il est souvent arrivé que, dans les réceptions qu'on me faisait, de grands clercs avaient préparé d'avance les compliments qu'ils devaient m'adresser. Quand je les voyais trembler et pâlir, s'interrompre au milieu d'une phrase commencée, bégayer timidement les inflexions de leur langue exercée, rester court et ne pouvoir achever leurs harangues, croyez-moi, mon amour, dans leur silence même je lisais la cordialité de leur accueil; et la timidité craintive de leur respect m'en disait plus que n'aurait pu m'en apprendre la verbeuse éloquence d'un orateur effronté. Je préfère même dans leur silence l'affection et la sincérité naïve.

Rentre PHILOSTRATE.

PHILOSTRATE

Avec votre permission, seigneur, le prologue est tout prêt.

THÉSÉE

Qu'il s'avance!

Bruit de fanfares.

Entre LE PROLOGUE

LE PROLOGUE

« Si nous déplaçons, c'est avec intention — non de vous déplaire, — mais, déployer devant vous nos humbles talents, c'est le commencement de la fin, — que nous nous proposons; considérez que nous ne venons pas dans l'intention de vous satisfaire; nous ferons nos efforts. — Pour vous amuser, nous ne sommes pas venus ici. — Pour vous donner des regrets, les auteurs sont tout prêts et leur jeu vous apprendra ce que vous allez probablement apprendre¹. »

THÉSÉE

Voilà un gaillard qui n'est pas très fort sur les points et virgules.

LYSANDRE

Il a mené son prologue ventre à terre, comme un jeune cheval qui, une fois lancé, ne sait pas s'arrêter. Il y a là une leçon morale, seigneur. Il ne suffit pas de parler, il faut parler convenablement.

HIPPOLYTE

Effectivement, il a débité son prologue comme un enfant qui joue du flageolet; il a rendu des sons, mais sans mesure ni accord.

THÉSÉE

Son discours ressemblait à une chaîne embrouillée; tous

1. Tout le comique de cette tirade, dont nous avons essayé de reproduire l'effet, consiste dans les repos placés à contresens. Ainsi : *Nous ferons nos efforts pour vous amuser ; nous ne sommes pas venus ici pour vous donner des regrets*, grâce à une ponctuation vicieuse, font place à des phrases exprimant tout le contraire : c'est du comique peu noble, mais enfin c'est du comique.

les anneaux y étaient, mais en désordre. Qu'avons-nous ensuite?

*Entrent, comme personnages muets, PYRAME et THISBÉ,
LA MURAILLE, LE CLAIR-DE-LUNE et LE LION*

LE PROLOGUE

« Messieurs et dames, peut-être que ce que vous voyez vous étonne; mais continuez à vous étonner jusqu'à ce que la vérité vienne tout éclaircir. Cet homme est Pyrame, si vous voulez le savoir. Cette belle dame est Thisbé; rien de plus certain. Cet homme qui porte un enduit de chaux et de crépi représente une muraille, cette détestable muraille qui sépare nos deux amants, et à travers les fentes de laquelle il faut que ces pauvres enfants se contentent de se parler tout bas. Cet autre, avec sa lanterne, son chien et son fagot d'épines, représente le clair de lune : car vous saurez que nos deux amants n'ont pas jugé au-dessous d'eux de se donner rendez-vous à la tombe de Ninus, pour s'y faire la cour. Au moment où Thisbé arrivait la première, ce terrible animal, qui a nom lion, l'effraye, ou plutôt lui fait peur; elle s'enfuit, et dans sa fuite laisse tomber son voile, que l'infâme lion rougit de sa gueule ensanglantée. Bientôt arrive Pyrame, beau et grand jeune homme, et il trouve le voile sanglant de sa fidèle Thisbé qu'il croit morte; sur quoi, tirant son épée, d'un bras cruel et coupable, il la plonge bravement dans sa poitrine, d'où le sang s'élance à gros bouillons. Thisbé, qui s'était réfugiée à l'ombre d'un mûrier, arrive, saisit le poignard de son ami, et meurt. Le Lion, le Clair-de-Lune, la Muraille et les deux amants vous diront le reste en détail dans le dialogue qu'ils vont avoir pendant qu'ils seront en scène. »

Le Prologue, Thisbé, le Lion et le Clair-de-Lune sortent.

THÉSÉE

Je voudrais bien savoir si le lion doit parler.

DÉMÉTRIUS

Pourquoi pas ? Un lion peut bien parler, il y a tant d'ânes qui parlent.

LA MURAILLE

« Dans cet intermède, il se trouve que moi, qui m'appelle Mufle, je représente une muraille, mais une muraille, je vous prie de le croire, qui a une fente ou crevasse à travers laquelle nos deux amants, Pyrame et Thisbé, s'entretenaient fort souvent en secret. Cette chaux, ce crépi et cette pierre vous indiquent que je suis une muraille ; c'est effectivement ce qui est. Et voici, de gauche à droite, la crevasse à travers laquelle ces timides amants doivent se parler. »

THÉSÉE

Peut-on exiger que du mortier et de la chaux parlent mieux que cela ?

DÉMÉTRIUS

C'est bien le mur le plus spirituel que j'aie jamais entendu causer.

THÉSÉE

Voilà Pyrame qui s'approche de la muraille ; écoutons.

PYRAME *s'avance.*

PYRAME

« O nuit au visage sombre ! ô nuit noire, ô nuit qui es partout où le jour n'est pas ! ô nuit, ô nuit ! hélas, hélas ! hélas ! — Je crains que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse ! — Et toi, ô muraille, ô aimable et charmante muraille, interposée entre le terrain de son père et le mien, ô muraille, ô

muraille aimable et charmante muraille, montre-moi ta crevasse, que je regarde à travers. (*La Muraille lui présente sa main dont les doigts sont quelque peu entr'ouverts.*) Merci, muraille officieuse. Qu'en retour de ce service, Jupiter te protège! — Mais que vois-je? je ne vois pas Thisbé. O méchante muraille, au travers de laquelle je ne vois pas celle qui fait mon bonheur! maudites soient tes pierres, pour m'avoir ainsi trompé! »

THÉSÉE

Puisque la muraille a l'usage de la raison, il me semble qu'elle devrait lui rendre ses malédictions.

PYRAME

Non, certes, elle ne le doit pas. — Après ces mots, *pour m'avoir ainsi trompé*, Thisbé doit paraître; et je dois la voir venir à travers la fente de la muraille; vous allez voir que les choses vont se passer comme je vous l'ai dit. — La voilà qui arrive.

THISBÉ *s'avance.*

THISBÉ

« O muraille, que de fois tu as entendu mes gémissements te reprocher de me séparer du beau Pyrame! Que de fois mes lèvres vermeilles ont baisé tes pierres, tes pierres cimentées avec de la chaux et du mortier!

PYRAME

« J'aperçois une voix, regardons à travers la fente, pour voir si je n'entendrai pas le visage de ma Thisbé! — Thisbé!

THISBÉ

« Mon bien-aimé! Tu es mon bien-aimé, je crois?

PYRAME

« Crois ce que tu voudras; je suis ton ami, et je suis fidèle comme Limandre¹.

THISBÉ

« Et moi, je te serai fidèle comme Hélène, jusqu'à ce que les Parques m'aient fait mourir.

PYRAME

« Chaphale ne fut pas plus dévoué à Procrus².

THISBÉ

« Autant que Chaphale le fut à Procrus, je le suis à toi.

PYRAME

« Oh! embrasse-moi à travers la crevasse de ce mur jaloux.

THISBÉ

« Je baise la crevasse du mur, mais non tes lèvres.

PYRAME

« Veux-tu venir à l'instant me rejoindre au tombeau de Ninus?

THISBÉ

« A la vie, à la mort, j'y vais à l'instant. »

LA MURAILLE

Maintenant, moi, muraille, j'ai rempli mon rôle, et ce rôle étant fini, la muraille s'en va.

La Muraille, Pyrame et Thisbé sortent.

1. Pour Léandre.

2. Pour Céphale et Procris.

THÉSÉE

A présent, la muraille qui séparait les deux voisins est à bas.

DÉMÉTRIUS

Il n'y a pas moyen qu'il en soit autrement quand les murs ont des oreilles.

HIPPOLYTE

Voilà bien le gâchis le plus stupide que j'aie jamais entendu.

THÉSÉE

Les meilleurs spectacles ne sont que des illusions; et les pires les valent, pour peu que l'imagination veuille s'y prêter.

HIPPOLYTE

Il faut donc que ce soit votre imagination, et non la leur.

THÉSÉE

Si nous n'avons pas d'eux une opinion plus désavantageuse que celle qu'ils ont d'eux-mêmes, ils peuvent passer pour d'excellents acteurs. Voilà deux animaux imposants qui s'avancent, un homme et un lion.

Entrent LE LION *et* LE CLAIR-DE-LUNE.

LE LION

« Mesdames, vous qui ne pouvez entendre sans frayeur la plus petite souris trotter sur le parquet, vous pourriez bien ici frémir et trembler aux rugissements d'un lion furieux. Sachez donc que moi, Vilebrequin, le menuisier, c'est moi qui joue ce lion, mais que je ne suis pas un lion; car si j'étais un lion, et si je venais en fureur dans ce lieu, ce serait une chose véritablement lamentable. »

THÉSÉE

Voilà un doux animal, et qui a de la conscience.

DÉMÉTRIUS

C'est la meilleure pâte d'animal que j'aie jamais vue.

LYSANDRE

Ce lion est un vrai renard pour le courage.

THÉSÉE

Certainement, et un véritable oison pour la prudence.

DÉMÉTRIUS

Pas tout à fait, seigneur; car son courage est trop faible pour porter sa prudence, tandis que le renard emporte l'oison.

THÉSÉE

Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut porter son courage, pas plus que l'oison n'emporte le renard. Allons, fort bien, laissons-les, lui et sa prudence, et écoutons la Lune.

LE CLAIR-DE-LUNE

« Cette lanterne représente la lune et ses cornes. »

DÉMÉTRIUS

Il devrait porter des cornes sur la tête.

THÉSÉE

Il ne représente pas la lune en croissant, mais dans son plein; c'est pour cela qu'on ne voit pas ses cornes.

LE CLAIR-DE-LUNE

« Cette lanterne représente la lune et ses cornes; et moi, mon visage représente le visage de la lune. »

THÉSÉE

On a commis là la plus grande de toutes les bévues : l'homme aurait dû mettre sa tête dans la lanterne; sans cela, comment voulez-vous qu'il représente le visage de la lune?

DÉMÉTRIUS

Il craindrait de se brûler à la chandelle qui est dans la lanterne.

HIPPOLYTE

Voilà une lune qui m'ennuie fort. Je voudrais qu'il y eût un changement de lune.

THÉSÉE

A en juger par son peu de lumière, il paraît qu'elle est dans son déclin. En tout cas, la politesse et la raison veulent que nous attendions qu'elle ait achevé sa révolution.

LYSANDRE

Lune, continue.

LE CLAIR-DE-LUNE

« Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que cette lanterne est la lune; moi je suis le visage de la lune, ce fagot d'épines est mon fagot d'épines, et ce chien est mon chien. »

DÉMÉTRIUS

Tout cela devrait être dans la lanterne; car tout cela fait partie de la lune. Mais silence, voici Thisbé.

Entre THISBÉ.

THISBÉ

« Voici le tombeau du vieux Nini; où est mon bien-aimé? »

LE LION

« Oh! »

Le Lion rugit. Thisbé se sauve en laissant tomber son voile.

DÉMÉTRIUS

Bien rugi, Lion.

THÉSÉE

Bien couru, Thisbé.

HIPPOLYTE

Bien brillé, Lune. — Vraiment, voilà une lune qui luit avec bien de la grâce.

Le Lion déchire le voile de Thisbé et sort.

THÉSÉE

Bien déchiré, Lion.

DÉMÉTRIUS

Là-dessus, voilà Pyrame qui vient.

LYSANDRE

Et la lune qui disparaît sans doute.

Entre PYRAME.

PYRAME

« Lune charmante, je te remercie de tes rayons radieux. Lune, je te remercie de ton éclatante lumière; car aux rayons d'or de ta clarté brillante, j'espère jouir de la vue de la fidèle Thisbé. Mais arrêtons! — O horreur! examinons. Malheureux que je suis! quel affreux spectacle! Mes yeux, voyez-vous? Est-il bien possible? O ma chère poulette! ô ma bien-aimée! Eh quoi! ton voile souillé de sang! Approchez,

Furies impitoyables! Venez, venez, ô Parques, couper la trame de mes jours. Tuez-moi, écrasez-moi; mettez fin à ma vie, détruisez-moi. »

THÉSÉE

Cet accès de désespoir et la mort d'un ami bien cher seraient capables de rendre un homme triste.

HIPPOLYTE

En vérité, j'ai pitié de lui.

PYRAME

« O nature! pourquoi as-tu créé des lions, puisqu'un lion infâme a défloré ma bien-aimée, qui est, — non, non, — qui était la plus belle femme qui ait jamais vécu, aimé et porté visage? Coulez, mes pleurs, coulez avec désespoir; hors du fourreau, mon épée, et perce le sein de Pyrame, ce sein gauche où le cœur bat; c'est ainsi que je meurs. (*Il se frappe de son épée.*) Maintenant, je suis mort; maintenant, je suis parti; mon âme est dans les cieux : ma langue, perds ta lumière! Lune, prends ton vol! Maintenant, je meurs, je meurs, je meurs. »

Il meurt. Le Clair-de-Lune sort.

LYSANDRE

Le voilà mort.

THÉSÉE

Avec l'aide d'un chirurgien, il pourrait en réchapper encore et redevenir un âne comme auparavant.

HIPPOLYTE

Comment se fait-il que le Clair-de-Lune soit parti avant que Thisbé ne soit venue et n'ait retrouvé son amant?

THÉSÉE

Elle le retrouvera à la clarté des étoiles. — La voici; et sa douleur va terminer la pièce.

Entre THISBÉ.

HIPPOLYTE

Je pense que pour la perte d'un pareil Pyrame, sa douleur sera courte. J'espère qu'elle aura bientôt fini.

DÉMÉTRIUS

Lequel vaut le mieux de Pyrame ou de Thisbé? Je ne donnerais pas un fétu de la différence.

LYSANDRE

Déjà ses beaux yeux l'ont aperçu.

DÉMÉTRIUS

Voilà ses lamentations qui commencent.

THISBÉ

« Est-ce que tu dors, mon amour? Es-tu mort, ma colombe? O Pyrame, lève-toi, parle, parle. Quoi! tout à fait muet! mort! mort! une tombe devra recouvrir tes yeux charmants. Ces lèvres de lis, ce nez vermeil, ces joues jaunes comme la primevère, tout cela n'est plus, tout cela n'est plus. Amants, géissez! Il avait les yeux verts comme le poireau. O Parques, fatales sœurs, venez, venez à moi, avec vos mains pâles comme le lait; trempez-les dans le sang, puisque vos ciseaux ont coupé le fil de soie de ses jours. Ma bouche, pas une parole. — Viens, fidèle épée; viens, lame, plonge-toi dans mon sein; — et vous, mes amis, adieu. — Ainsi meurt Thisbé : adieu, adieu, adieu. »

Elle se frappe et meurt.

THÉSÉE

Le Clair-de-Lune et le Lion restent pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS

Oui, et la Muraille aussi.

LANAVETTE

Non, je vous assure; la Muraille qui séparait leurs pères est à bas. Voulez-vous voir l'Épilogue? ou préférez-vous entendre une danse bergamasque, dansée par deux acteurs de notre troupe?

THÉSÉE

Point d'épilogue, je vous prie; car votre pièce n'a nul besoin d'apologie. Vous n'avez rien à excuser; quand tous les personnages sont morts, il n'y a de blâme à infliger à personne. Si l'auteur de la pièce avait joué le rôle de Pyrame, et s'était pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une belle tragédie; et dans tous les cas, c'en est une fort belle, et jouée avec distinction. Mais voyons votre bergamasque, et laissez-moi là votre épilogue.

Une danse bouffonne.

THÉSÉE, *continuant.*

La langue d'airain de minuit a compté douze heures. — Amants, au lit : voici bientôt l'heure des fées. Je crains bien que nous ne reprenions sur la matinée le sommeil que nous avons enlevé à la nuit. Cette farce grotesque a merveilleusement accéléré la marche pesante des heures. — Chers amis, au lit. — Pour célébrer dignement cette solennité, consacrons une quinzaine aux divertissements nocturnes, et que chaque jour donne le signal de nouveaux plaisirs.

Ils sortent.

SCÈNE II

*Même lieu.**Entre FARFADET.*

FARFADET

Voici l'heure de minuit,
 Où le loup hurle, où le lion rugit ;
 Où, las des travaux de la veille,
 Le laboureur ronfle et sommeille ;
 Où, dans l'âtre de la maison,
 On éteint le dernier tison.
 C'est l'heure où la chouette, au milieu des ténèbres,
 Exhalant ses accents funèbres,
 Porte au mortel souffrant un souvenir de deuil,
 Et lui rappelle son cercueil.
 C'est l'heure où des tombeaux la pierre se découvre,
 Où du sépulcre qui s'entr'ouvre,
 Le spectre osant franchir le seuil
 Se promène, couvert de son drap mortuaire,
 Dans le sentier qui mène au sanctuaire.
 Voici l'heure où des airs nous autres habitants,
 Loin du soleil aux rayons éclatants,
 Suivant le char de la nuit sombre,
 Comme un songe léger qui voltige dans l'ombre,
 Nous venons célébrer nos nocturnes sabbats
 Et prendre nos joyeux ébats.
 Que pas une souris, trottant dans cette enceinte,
 Ne trouble le repos de cette maison sainte !
 Mais il faut qu'avec soin ce lieu soit balayé ;
 C'est pour cela que je suis envoyé.

*Entrent OBÉRON et TITANIA, avec leur cortège
 de Génies et de Fées.*

OBÉRON

A l'éclat vacillant, aux mourantes clartés
 Du feu qui lentement se consume dans l'âtre,

Esprits de l'air, dansez, sautez,
Légers comme l'oiseau folâtre
Qui sautille dans le buisson;
Et répétez tous ma chanson.

TITANIA

Observez bien le rythme et la cadence.
Et retenez les paroles par cœur;
Puis à nos chants joignant la danse,
Nous tenant par la main, nous chanterons en chœur.

CHANT ET DANSE

OBÉRON

Jusqu'à l'aube matinale,
Dans ce palais dispersez-vous;
Moi, je vais au lit des époux :
Je bénirai leur couche nuptiale.
Les enfants qui naîtront de ces couples heureux
Seront comblés de la faveur des cieux;
Chacun de ces amants, à ses serments fidèle,
Nourrira dans son cœur une flamme éternelle;
Leurs enfants seront beaux; la nature sur eux,
Prodigue, déployant sa bonté souveraine,
N'en marquera pas un du cachet de sa haine.

Comme un songe léger qui voltige dans l'ombre.
Esprits de l'air, sylphes joyeux,
Prenez ces gouttes de rosée,
Et que par vous chaque chambre arrosée
Soit à jamais
Un asile sacré de bonheur et de paix.
Dans la sécurité que son hôte y repose,
Et que jamais le chagrin ne s'y pose.
Allez, volez, parcourez ce séjour
Et venez me rejoindre aux premiers feux du jour.

Obéron, Titania et leur cortège sortent.

FARFADET

Si nous, fantômes vains, troupe errante et futile,
Nous avons fait pour plaire un effort inutile,

Mettez que vous dormiez d'un sommeil calme et doux
Lorsque ces visions ont passé devant vous.

Du drame singulier représenté par nous,

Si vous trouvez la trame trop légère,
Prenez que c'est un rêve, et que votre courroux
Ne nous inflige pas un blâme trop sévère.

Votre pardon pourra nous corriger;
Du sifflet discordant épargnez-nous l'injure;

Et, foi de Farfadet, je jure

Sous peu de vous dédommager;

Si je ne tiens pas ma parole,

Dites que je suis un menteur.

Adieu donc, bonne nuit, spectateur benévole.

Pour montrer votre bonne humeur,

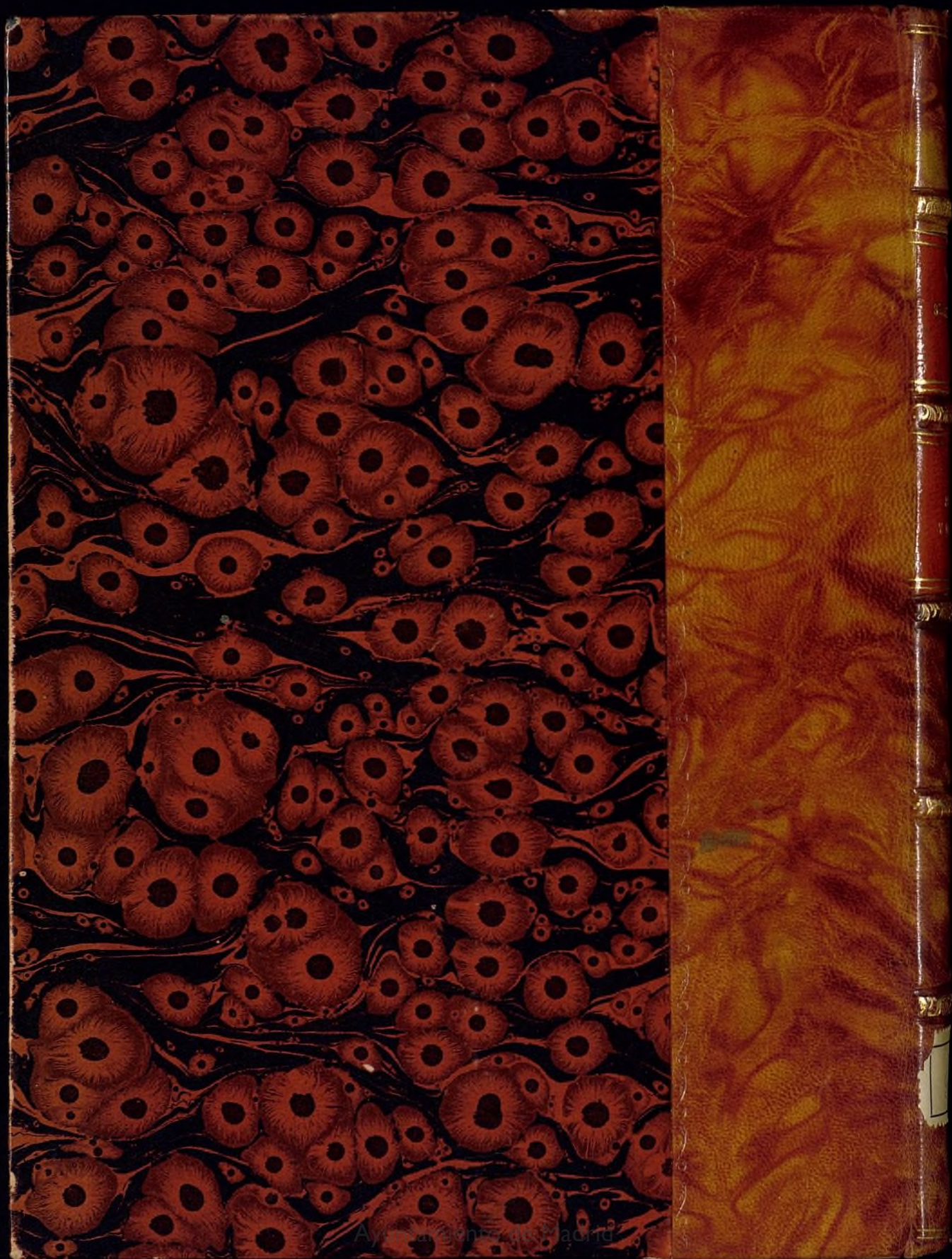
Claquez des mains, applaudissez sans honte.

Et Robin vous en tiendra compte.

Il sort.







B
9443

BIBLIOTECA HISTORICA MUNICIPAL



1200087589

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid